


TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA

HISTOIRE SECRETTE DE LA REINE ZARAH, OU LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH DE'MASQUE'E.

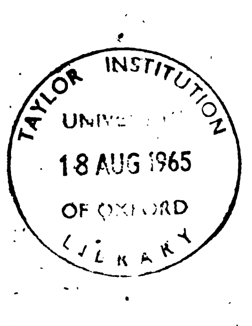
Traduite de l'Original Anglois.



A OXFORD,
Chez ALEXANDRE LE VERTUEUX;
à la Pierre de Touche.

M. DCC. XIII.

Avec Approbation de la Nation Britannique.



AVIS
AU LECTEUR.

L'AUTEUR de cet Ouvrage ne m'est point connu ; quelques-uns l'attribuent au Docteur Sacheverell, Ministre Anglican, dont le nom a fait tant de bruit dans toute l'Europe, par le personnage qu'il joüa il n'y a pas longtems, sur le Theatre Britannique ; d'autres disent que c'est la production d'un homme d'une beaucoup plus haute naissance, c'est à dire, d'un des premiers Seigneurs d'Angleterre, dont l'honneur, la vertu, le merite & le grand zele de sa Patrie, l'ont toûjours mis en butte à l'ambition & au credit que s'étoit acquis l'Heroïne qui fait le sujet de cette Histoire.

L'Ouvrage a d'abord parû en An-

Anglois, *sous le titre d'*Histoire secrette de la Reine Zarah & des Zaraziens, &c. *les plus penetrans demasquerent d'abord cette* Reine Zarah, *par la conformité qu'on y trouva avec la* Duchesse de Marlborough; *Mais comme quelques-uns se trouvoient encore embarassez sur les autres noms travestis, l'Auteur fit glisser dans le public, la Clef ou l'explication de cette Histoire. Cette explication n'a pas esté imprimée dans les éditions Angloises, ni dans celles de la traduction Françoise faite en Angleterre, qui ont precedé celle que je donne aujourd'hui : Cependant cette piece estoit si necessaire, que sans son secours, la lecture de cet Ouvrage estoit infructueuse à la plus-part des lecteurs, principalement aux Etrangers qui ne connoissent pas assez la carte de la Cour d'Angleterre, pour developer tous les noms énigmatiques que l'Auteur y a placé.*

On trouvera dans cet Ouvrage,

la

la naiſſance, la conduite, le caractere & les intrigues ſecrettes de Madame de Marlborough, qui, par un genie peu commun, éleva à la plus haute fortune ſon Epoux & la famille de ſes trois Gendres: car elle n'a que trois Filles qui ont eſté mariées au Comte de Sunderland, au Lord Harmergent, Fils du Duc de Montague, & au Lord Reyalton, Fils de Monſieur Godolfin, cy-devant Grand Treſorier d'Angleterre. On y verra par quelle ſurpriſe elle ſe fit épouſer par Monſieur de Marlboroug, ſous le Regne de Charles II. lorſqu'il n'étoit encore connu que ſous le nom de Milord Churchil.

Dans pluſieurs occaſions on rend à la valeur & au merite de Monſieur de Marlborough, la juſtice qui lui eſt deuë, les mauvaiſes demarches qu'il peut avoir faites ſous les precedens Regnes, ſont attribuées à l'aſcendant que ſon Epouſe a toûjours eu ſur ſon eſprit.

Comme les deux premieres par-

ties ne parlent des Intrigues de Madame de Marlborough, que jusques vers l'année 1709. il m'est tombé entre les mains un petit manuscrit touchant le changement de fortune de cette Dame, qu'on trouvera à la suite de ce volume, & qui en composera la troisiéme partie. Le succès extraordinaire qu'ont eu les éditions Angloises, dont il s'est debité plus de quinze mille exemplaires, est un presage que celle qu'on donne aujourd'hui en François, beaucoup plus ample & plus intelligible que n'ont esté les autres, sera receuë du public avec satisfaction.

CLEF

CLEF

OU EXPLICATION des noms des perſonnes dont il eſt parlé dans cet ouvrage.

A*Ga*, un Officier militaire.

Albanie, c'eſt la Reine Anne d'Angleterre.

Albanio, le dernier Duc d'Yorck.

Albigion, le Royaume d'Angleterre.

Artonio, Milord VVarton, cy-devant Viceroi d'Irlande.

Aranio, Milord Koepel.

Auratie, la Reine Marie, épouſe de Guillaume III.

Aurantio, Guillaume III. Prince d'Orange.

Breſcia, la ville de Breſt.

Bruſcus, Broncley, membre du Parlement.

Cadoganius, Cadogan, Lieutenant General.

Cam-

Cambriensis, la Ville & Université de Cambridge.

Cambrio, le Prince de Galles, Fils du Roi Jacques II.

Canutia, la Province de Kent.

Canutius, Milord Kent.

Corragio, Cardonnel, Secretaire du Duc de Marlboroug.

Clelie, Duchesse de Cleveland, Maîtresse du feu Roi d'Angleterre Charles II.

Dauterius Milord Nottingham.

Devonius, Duc de Devonshire.

Dunneclesia, la ville de Dunkerque.

Duraceo, Milord Feversham, de la Maison de Duras.

Exesia, la Province d'Essex.

Fuimus, le jeune Godolfin, nommé Lord Reyalton, Gendre de Monsieur Marlborough.

Foeski, Daniel de Foe, grand Satiriste.

Gaulia, le Royaume de France.

Hippolite, le Duc de Marlborough.

Hippolitie, Fille de Monsieur Marborouġ, mariée au Lord Harmergent, Fils du Duc de Montague.

Iberis

Iberie, Royaume d'Irlande.
Ienise, Madame Jenning, Mere de la Ducheſſe de Marlborough.
Ladunum, la Ville de Londres.
Lunarius, Milord Mohun.
Macaius, Membre du Parlement.
Montecuto, Fils du Duc de Montague, connu ſous le nom de Lord Harmergent, Gendre de Monſieur Marlborough.
Mulgarvius, Duc de Buckingham.
Obornius, Duc de Leeds.
Onelie, Madame Tirconnel, Sœur de Madame de Marlborough.
Onelio, Milord Tirconel, cy-devant Viceroi d'Irlande, il avoit épouſé la Sœur de Madame de Marlborough.
Ormondo, le Duc d'Ormond.
Roſſenſia, Mylady Rocheſter, Femme du Duc de ce nom.
Roſſenſis, Milord Rocheſter, Oncle de la Reine Anne.
Roland, le Roi d'Angleterre Charles II.
Salopius, le Duc de Shrovvsbury, Secretaire d'Etat.

Sainte

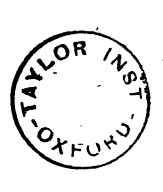
Sainte Albanie, la ville d'Yorck.
Sigillarius, Monsieur Boyle, Secretaire d'Etat.
Solano, les Comtes de Sunderland Pere & Fils, successivement Secretaires d'Etat; le Fils est Gendre de M. Marlborough.
Solana, Fille de M. Marlborough, mariée au Comte de Sunderland.
Sommerius, Duc de Sommerset.
Taunario, le Vicomte de Tovvshend, qui a été envoyé d'Angleterre à la Haye.
Tounarius, Milord Cooper, cy devant Grand Chancelier d'Angleterre.
Vfranie, Madame Masham, Sœur de Mr. Hill, presentement favorite de la Reine Anne.
Volpone, Milord Godolfin, cy-devant Grand Tresorier d'Angleterre.
Vranié, Ville & Université d'Oxford.
VValterius, le Sieur VValter, Contr'Amiral.

VVood-

VVoodstokia, le Lord VVodstoke, Fils du Sieur Benting, Comte de Portland.

Zarah, la Duchesse de Marlborough, qui est la partie principale de cette Histoire.

HIS-


TAYLOR INST
OXFORD

HISTOIRE SECRETTE DE LA REINE ZARAH.

PREMIERE PARTIE.



E tous les Royaumes du monde, il ne s'en trouve aucun aujourd'huy qui soit plus rempli d'avantures que celui d'*Albigion*, dont le commerce & la correspondance s'étend de tous côtez: de sorte que les habitans en sont aussi renommez pour la politique, dans les païs étrangers, que les *Moscovites* le sont chez eux pour la galanterie. La Jeunesse de ce Royaume, encouragée

par l'exemple des Peres, aspire aux premieres Charges de l'Etat, pendant qu'elle est encore soumise à la discipline de ses Maîtres : & les apprentifs affectent l'air de Ministre d'Etat, avant que d'avoir appris le mistere de leurs professions.

Les Artisans du plus bas rang, pretendent qu'il leur est permis de vivifier ceux qui sont au dessus d'eux; & de deposer les Ministres avec la même liberté qu'ils prennent du Tabac. Les Charetiers & les Savetiers dressent des Articles de Paix & de Guerre en prenant du Caffé, & font des traitez de partage sans façon; En un mot du Prince jusqu'au Berger, tout le monde y joüit de sa liberté naturelle, soit que cela procede de la nature du climat, ou du temperamment du peuple. Quoi qu'il en soit, je suis persuadé que les peuples agissent plus ou moins selon les regles & les loix du gouvernement sous lequel ils vivent.

La fameuse *Zarah*, d'une race obscure,

obſcure, nâquit ſous le regne de *Roland*, Roi d'*Albigion*, le Prince du mônde le plus galand, & dans un tems où la galanterie étoit tellement en vogue, qu'il n'étoit pas plus naturel de vivre que d'aimer : auſſi ſçeut-elle en profiter plus que perſonne du monde ? Sa mere *Ieniſe*, femme d'aſſez bas lieu, mais fort intriguante, connoiſſoit parfaitement bien ſon monde, & ne negligeoit nullement ſes propres interêts. Quoi qu'elle n'eût pas naturellement trop d'eſprit, elle ſuppléoit à ce deffaut par une certaine adreſſe particuliere à de certaines femmes, & par ce moyen elle gagnoit les cœurs de tous ceux qui la frequentoient.

Zarah devint bientôt l'objet de l'admiration de tous ceux qui connoiſſoient ſa naiſſance & ſon éducation : Sa mere avoit pris ſoin de lui apprendre l'art d'engager & de charmer les cœurs, & comme elle avoit beaucoup d'eſprit & de beauté, elle

ne manqua pas de se faire aimer de tout le monde. Il se rencontra en ce tems-là à la Cour, un Gentilhomme nommé *Hippolite*, jeune, bien fait & de bonne famille, lequel s'étoit fait aimer de plusieurs femmes, que l'on disoit même qui avoient fait sa fortune. *Zarah* l'ayant vû deux ou trois fois au bal, divertissement ordinaire en ce temslà, en fut charmée : *Hippolite* dansoit parfaitement bien, & ne manquoit jamais de s'attirer les applaudissemens de tout le monde, il ne faisoit pas un pas qui ne fût applaudi de tous ceux qui le voyoient, & dont le cœur de *Zarah* ne fût sensiblement touché ; Il n'est même pas extraordinaire qu'elle se rendit à un si grand merite. Elle ressentoit une joye inexprimable des honneurs que tout le monde faisoit à *Hippolite*, & dès qu'elle le perdoit de vûë elle devenoit pensive & melancolique, dont sa Mere ne fut pas des dernieres à s'appercevoir. Elle perdit insensi-

ſenſiblement l'appetit & le repos, ce qui donna beaucoup d'inquietude à l'indulgente *Ieniſe*, qui n'avoit rien tant à cœur que la ſanté & la ſatisfaction de ſa fille. La langueur où elle la voyoit, lui donnoit une douleur mortelle, n'en pouvant deviner la cauſe & ne pouvant s'imaginer par quelle raiſon elle lui en faiſoit un ſecrét. Cependant l'amoureuſe *zarah* periſſant à vûë d'œil, ſa bonne mere redoubla ſes ſoins & ſes tendreſſes; Enfin elle la preſſa ſi inſtamment de lui apprendre la cauſe de ſa douleur, & l'aſſura tellement qu'elle mettroit tout en uſage pour la ſatisfaire, au cas qu'elle procedât de l'amour, qu'elle fut obligée d'ouvrir ſon cœur à une mere ſi indulgente, & qui flattoit ſi agreablement ſes deſirs.

Hippolite, s'écria cette belle avec beaucoup d'emportement & de tendreſſe, *eſt de tous les hommes le plus aimable à mes yeux & le plus accompli!*

compli! Mais helas! il aime Clelie *& il en est aimé; & vous ne connoissez que trop le pouvoir & la beauté de cette Rivale: & que la qualité de maîtresse du Roy qu'elle possede, lui donne mille avantages sur moi, pour flater son cœur & son ambition.* Clelie *aime passionnément* Hippolite, *& elle n'aime le Roy qu'autant que ses pareilles ont accoutumé de le faire, c'est à dire, autant que le pouvoir d'un Monarque peut l'obliger à aimer un homme, à qui elle doit toute son élevation.* Bien que cette Dame gouverne ce Monarque avec un pouvoir absolu, elle est dechirée par la passion qu'elle sent au plus haut point de sa gloire, pour un homme qui a sçû l'asservir par son propre merite. Aussi *Clelie* n'eut-elle pas plûtôt jetté les yeux sur *Hippolite*, qu'elle oublia tout ce qu'elle devoit à son bienfaicteur.

Elle ne regarde plus les bontés du Roy que comme des choses qui lui sont

font dûës, ou du moins, dont elle s'acquita suffisamment par la reconnoissance exterieure & superficielle qu'elle lui en marque. Elle se dit même qu'il ne sçauroit avec justice, la blâmer de n'avoir point d'amour pour lui, puisqu'il ne doit s'en prendre qu'à lui-même, qui n'a pas l'art de se faire aimer. C'est là ordinairement le destin des Monarques amoureux : lorsqu'ils sont auprès de leurs Maîtresses, ils se desarment de cette Majesté, qui éblouit les yeux & qui charme les cœurs : ils se negligent & se rendent si familiers auprès d'elles, qu'elles s'accoutument insensiblement à les traiter comme les autres hommes.

Nonobstant toute la gloire & le plaisir que se fait une femme ambitieuse, de voir tous les jours à ses pieds une personne qui commande à tous les autres ; Les Monarques ne sçauroient sans se tromper souvent, faire fonds sur la fidelité de leurs Maîtresses ; il n'y a qu'une passion

violente

violente qui puisse fixer le cœur d'une femme, l'ambition seule n'en est pas un gage suffisant, & les Princes doivent plus souvent leurs conquêtes amoureuses à leur qualité qu'à leur merite; aussi ne s'étendent-elles guere que sur des choses exterieures & grossieres, parce que l'amour & l'inclination ne trouvant rien qui responde à leur attente, la pompe & la splendeur ne pouvant en satisfaire les desirs, cherchent ailleurs de quoi se satisfaire.

Si c'est là tout (repliqua *Ienise*, cette Mere passionnée,) *cessez de vous allarmer, je suis venue à bout de choses bien plus difficiles: Comme* Hippolite *est brave & qu'il a le cœur bien placé, il se lassera bientôt d'estre à une femme, laquelle après avoir sacrifié son propre honneur au Roy son Maître, ne sçauroit faire beaucoup d'impression sur son cœur: il sera même bien aise d'avoir ce pretexte de disposer de ses bienfaits en faveur d'une autre femme;*

me, dont la beauté & la fidelité satisferont en même tems son cœur & son ambition. Car enfin il est naturel aux hommes qui aiment le plaisir, de cherir ceux qui sont de leur propre choix. De sorte qu'il ne sera pas difficile, continua-t'elle, *de trouver un milieu pour satisfaire votre amour & mon ambition.*

Ienise se servit de toute son adresse pour en venir à bout. Elle fit en sorte que la premiere fois que *Clelie* vit *Zarah* à la Cour elle en fut si charmée qu'elle l'invita à son appartement, étant bien éloignée de songer qu'elle fût sa Rivale : *Zarah* accepta cet offre avec joye, & la nuit étant venuë, *Hippolite* se rendit à son ordinaire à l'apartement de *Clelie* : Jamais surprise ne fut égale à celle de *Zarah*, à la vûë de l'homme du monde qui lui étoit le plus cher, lequel s'avançoit vers elle avec tous les avantages d'un heureux Amant, sans qu'elle pût s'imaginer le sujet de sa venuë, & *Clelie*

étan

étant sortie pour se rendre à l'appartement du Roy, qui l'avoit envoyée chercher. *Hippolite* s'apperçut de sa surprise, & fut si charmé de sa beauté, qu'il demeura les yeux fixez sur elle, sans pouvoir ouvrir la bouche, tant il étoit transporté d'amour. Cependant ayant un peu repris ses esprits, il fit un effort voyant la confusion où étoit *Zarah*, & rompit le silence, en lui disant: *Jamais surprise ne fut égale á la mienne, Madame, à la vûë de vos beautez: Elle est telle que j'ai de la peine à me persuader la realitè de ce que je vois, bien que mon cœur tâche de s'en flatter. Eclaircissez mes doutes, Madame, & m'apprenez si ces lieux sont enchantez?* C'étoit effectivement un lieu spatieux & frais, pour se dérober aux chaleurs de l'Eté. On y voyoit plusieurs sieges de gazons, entourez de Jasmins & d'autres plantes odoriferentes: en un mot, c'étoit un lieu que le Roy avoit choisi

si pour ses plaisirs. *Zarah* s'y étoit couchée, & comme il n'y a rien de si charmant que la vûë d'une belle femme en cet état, il en fut tellement épris qu'il ne sçavoit où il étoit ni ce qu'il faisoit. *Zarah* ayant enfin recouvré l'usage de la parole, dont elle sçavoit assez bien se servir en d'autres occasions, lui repondit qu'il falloit qu'il la prist pour une autre : *Car enfin*, lui dit-elle, *je n'ignore pas que* Clelie *est la personne à qui s'adresse toutes ces douceurs. J'avouë, Madame*, repliqua-t'il, *que* Clelie *est ma maîtresse, mais la passion que j'ai pour elle, n'est pas à l'épreuve de vos charmes, qui m'en inspirent un autre, qui effacent tous les siens, & dont la force & la violence suffisent pour me servir d'excuse & me faire passer par dessus toutes les considerations du devoir & de l'interêt.*

Zarah ravie d'entendre les paroles passionnées d'*Hippolite*, lui dit *que bien qu'elle fut persuadée de sa* gene-

generosité & de son merite, elle sçavoit bien aussi qu'on ne pouvoit faire aucun fond sur un cœur si sujet au changement, qui se donnoit avec tant de facilité, & qui ne trouvoit rien en amour de plus charmant que la varieté. Il se peut, ajoûta-t'elle, *que vous m'aimiez aujourd'hui, mais vous en aimerez peut-être une autre dans deux jours; Et vous aurez lieu de m'accuser de presomption si je pretendois que vous me fussiez plus fidele que vous ne l'êtes à* Clelie.

On pourra s'étonner que deux personnes qui se connoissoient si peu se parlassent avec tant de familiarité à la premiere rencontre : Mais il faut sçavoir que l'amour fait bien plus de progrès en ce païs là que dans le notre, où les vents, la neige & la pluye lui engourdissent les aîles, & interrompent la rapidité de son vol. Car c'est la coutume des Grands de ce païs là, qui n'ont point d'inclination particuliere pour une

une femme, d'en changer tous les jours, & de chercher le plaisir dans la varieté, après avoir perdu le veritable goût de l'amour.

Pendant que ces deux Amans étoient entierement occupez de leur amour, & qu'*Hippolite* en galant homme & en habile courtisant, ne songeoit qu'à expliquer à sa Maîtresse la tendresse de son amour; *Ienise* qui avoit moyenné cette entrevûë & procuré l'absence de *Clelie*, voulant profiter d'une occasion si favorable, se rendit inopinément à l'appartement de cette Dame pour y surprendre nos amans, & tâcher de parvenir au but qu'elle s'étoit proposée de faire épouser sa fille à *Hippolite*: le bruit qu'elle fit à la porte les remplit de crainte, ils se demanderent ce que ce pouvoit être, ne pouvant s'imaginer qu'on eût pû decouvrir dans l'appartement une intrigue si accidentelle, & à laquelle il sembloit qu'il n'y eût que le hazard qui y eût contribué. En-

fin *Ienise* ayant enfoncé la porte, entra toute hors d'haleine, & se jetta à demi morte, en apparence, entre les bras de sa Fille. Que de facheuses idées se presenterent en ce moment dans l'esprit d'H*ippolite*! il s'imagina que tout étoit perdu, & que c'étoit un stratagême de *Clelie*, ne soupçonnant en aucune maniere le dessein de *Ienise*.

Oh Ciel! s'écria t'elle fondant en larmes, *que vois-je?* Hippolite! *&* *seul avec vous? Apprenez-moi ma Fille comment il est venu, & à quelle intention?* *Zarah* ne sçachant que repondre, gardoit un profond silence, tandis que *Ienise* accabloit H*ippolite* de reproches. Comme cette scene avoit été parfaitement bien menagée par *Ienise*, sans même qu'elle eut fait part de son secret à sa Fille: elle se jetta sur elle avec une fureur si aparente, qu'*Hippolite* y fut trompé, & se jetta entre deux, pour la derober à son emportement; il en fut même si sensiblement

ment touché, qu'elle auroit senti les effets de son ressentiment, si la crainte de perdre *Zarah* ne l'eut retenu.

Ce desordre ne fut pas plûtost appaisé qu'*Hippolite* prit *Zarah* entre ses bras, en presence de sa Mere, & l'embrassant tendrement lui dist, „ Madame les assauts où vous venez „ d'être exposée à cause de moi, „ m'obligeront à l'avenir à avoir „ plus d'égard à votre repos & à vo„ tre satisfaction, qu'à l'amour que „ j'ai pour vous, quoique ce ne soit „ pas une chose facile que de se de„ faire d'une passion comme la mienne. Cette declaration ne repondit pas aux intentions de *Ienise*, qui craignit que la passion d'*Hippolite* ne degenerât en une amitié froide & en respect. Mais la reponse de „ *zarah* la tira de crainte. Monsieur, „ lui dit-elle, vos paroles & l'ar„ deur que vous venez de faire pa„ roître pour moi en cette avantu„ re, ne me permettent pas de dou„ ter que vous n'ayez de l'estime &

„ de la considération pour moi : mais
„ je ne saurois cependant avoir la va-
„ nité de me flater que vous puissiez
„ vous defaire si facilement en ma
„ faveur, de la passion que vous a-
„ vez pour *Clelie*. Ah ! Madame,
„ s'écria *Hippolite*, la passion que je
„ puis avoir pour elle, ne sauroit
„ m'empêcher de vous offrir mon
„ cœur, & de vous assurer que je
„ suis prêt à renoncer à elle, pour
„ l'amour de vous, & qu'il n'y a rien
„ que je ne fasse pour vous satisfaire.

Ienise s'applaudit en secret du bon effet que produisoit sa politique, pendant qu'*Hippolite* lui faisoit mille sermens qu'il n'outre passeroit jamais les bornes du respect & de la discretion que pourroit exiger la vertu la plus severe, & lui proteste qu'il ne souhaitoit du tems pour l'en convaincre, que jusqu'au lendemain, afin d'avoir une heure d'entretien avec *Clelie*. Mais *Ienise* qui connoissoit l'inconstance des hommes & les artifices des femmes, lui fit des repro-

reproches de cette proposition. Il s'adressa ensuite à *Zarah*, & la pria de la maniere du monde la plus tendre & la plus passionnée, de lui accorder cette grace; mais cette belle „ lui repondit, que rien ne pourroit „ l'obliger à manquer à ce qu'elle „ devoit à sa Mere & à sa propre „ vertu, & qu'elle ne pouvoit s'ima„ giner qu'ayant autant d'amour „ pour elle qu'il pretendoit en avoir, „ & dont sa Mere venoit d'être te„ moin, il pût se separer d'elle, sans „ lui donner la satisfaction que les „ parens exigent en de pareilles ren„ contres. J'ai de l'honneur & de la „ vertu aussi bien que vous, repli„ qua-t'il, & les principes en sont, „ peut-être, aussi severes, mais l'a„ mour est plus fort que tous les „ preceptes du monde.

Cela ne plut pas à *Ienise*, qui desaprouvoit tout ce qui pouvoit retarder leur mariage; c'est pourquoi elle dit à *Hippolite*, qu'il falloit qu'il choisit immediatement de deux cho-

ses l'une, ou de faire confidence de ce qui venoit de se passer à *Clelie*, chose dont il pouvoit facilement comprendre les consequences, tant à son égard qu'à celui de *Zarah*, ou de l'épouser immediatement, & que par ce moyen, il conserveroit & son honneur & sa propre fortune. Le Roi, ajouta-t'elle, sera ravi de voir son rival marié, & *Clelie* ne pourra pas vous reprocher d'avoir fait une action deshonorable. *Hippolite* garda le silence quelque tems, comme un homme qui songeoit à ce qu'il devoit dire: mais *Ienise* le pressant de se declarer, il la regarda d'un air melancolique, & lui demanda avec „quelque émotion, Madame, je „suis le plus malheureux de tous „les hommes, & sur tout en amour. „*Zarah* n'a pas la moindre tendres- „se pour moi, & ne plaint nulle- „ment les tourmens qu'elle voit „que je souffre pour elle; de sorte „que je ne sai ce que je deviendrai, „si vous n'avez pas plus de bonté
„pour

„ pour moi. Apprenez-moi ce que
„ vous ſouhaitez de moi & ce que
„ vous voulez que je faſſe ? Je ſou-
„ haite, repliqua *Ieniſe*, que vous
„ épouſiez immediatement *zarah*,
„ puiſque j'ai un Prêtre tout prêt
„ à en faire la ceremonie. Cette
propoſition le ſurprit de maniere
qu'il en rougit, & ne put repondre
ſur le champ. *Ieniſe* profita du de-
ſordre où il étoit, elle appela le Prê-
tre qui fit ſon office ſans heſiter, &
prononça la benèdiction nuptiale.

Cette ceremonie ne fut pas plû-
tôt achevée, à la grande ſatisfaction
de *Ieniſe* & de *zarah*, qu'*Hippolite*
ſortit de la chambre, à leur grand
étonnement, en faiſant mille refle-
xions ſur la mauvaiſe fortune qui l'a-
voit fait tomber dans ce piege. Ce
n'eſt pas qu'il ne fut paſſionnément
amoureux de la beauté de *zarah*,
& qu'il ne fut même perſuadé qu'el-
le parviendroit un jour à un degré
éminent de fortune : mais il enra-
geoit de ſe voir attrapé, & forcé à
faire

faire une chose malgré lui.

Cependant Zarah le voyant sortir si brusquement, & craignant que ce qui venoit de se passer ne le portât à quelque extrêmité, le suivit dans la chambre prochaine, où l'ayant trouvé dans un excès de rage, capable de lui ôter la raison, elle se jetta à ses piés avec une douleur mortelle, & lui dit fondant en larmes, m'abandonnez-vous déja, & „ meprisez-vous sitôt une conquête „ qui vous a si peu couté, ne serez- „ vous pas sensible à ma douleur? Elle en auroit dit davantage, si l'excès de son desespoir ne lui eût ôté la parole, & si le combat qui se passoit en elle, entre l'amour & le ressentiment, ne l'eût fait pâmer à ses piés. Hippolite la releva & l'embrassa avec une tendresse extrême, le transport de son amour ayant dissipé l'extravagance de son emportement, de sorte qu'il s'abandonna à tous les transports d'un amant aimé. Il seroit impossible d'exprimer la joie

de

de z*arah* en cet heureux moment; auquel le regardant avec des yeux enflamez d'amour, elle n'eut que le tems de s'écrier, *oh Ciel! oh* Hippolite! *soutenez-moi dans l'excès du ravissement qui me transporte.* *Clelie* arriva dans ce moment, outrée d'un accident qui lui étoit arrivé, & ne fut pas plûtôt arrivée à la porte de la chambre, où étoient ces heureux amans, qu'elle entendit une voix qui ne lui étoit pas inconnuë, & le nom d'H*ippolite*; Elle n'eut pas assez de retenuë pour observer ce qui se passoit; & s'avançant vers eux, quelle fut sa surprise lorsqu'elle reconnut que s'étoit z*arah* „ & H*ippolite*. Traître, s'écria-telle, „ peux-tu pousser si loin l'ingratitu- „ de? Oses-tu te servir de mon ap- „ partement pour m'outrager? & ne „ pouvois-tu le faire, sans me rendre „ temoin de ton infidelité? Barbare, „ ajoûta-t'elle, est-ce ainsi que tu „ reconnois mes bienfaits? Madame, repondit-il avec beaucoup de froideur

deur & une presence d'esprit qui lui
„ est toute particuliere, vous de-
„ vriez nous entendre, & s'il vous
„ plaît, nous ferons venir ici des
„ personnes qui justifieront notre
„ conduite, & vous verrez com-
„ ment nous nous défendrons. Ces paroles acheverent de la desesperer. *O Ciel!* s'écria-t'elle, *y eut-il jamais une impudence pareille, à quoi ceci aboutira-t'il?* En disant cela elle se saisit de son épée, sans savoir où elle la devoit plonger, les trouvant également perfide. Enfin z*arah* lui paroissant la plus criminelle, elle resolut de la sacrifier la premiere à son ressentiment: Mais dans le moment qu'elle lui alloit percer le cœur, *Hippolite* se jetta au devant d'elle, & reçut une legere blessure en lui saisissant le bras. *Ah traître!* s'écria-t'elle en se jettant sur lui, *ce coup là n'étoit pas destiné pour toi, & tu n'auras pas le pouvoir de te venger le premier.*

A ces mots & au bruit qu'elle fit,

Ienise

Jenise & le Prêtre qui ne s'étoient pas encore retirez, entrerent dans la chambre. Quelle fut la confusion de *Clelie* à cette vûë, elle trembla depuis les piés jusqu'à la tête, & sentit un redoublement de desespoir, qui éfaçoit tout ce que ses pensées & la jalousie avoit pû lui suggerer. *Dieux* ! s'écria-t'elle transportée de rage, de fureur & de desespoir, *quels fantômes sont-ce-là ? d'où vient cette vieille sorciere, & que cherche ce monstre-là ? Que viennent-ils de m'enlever ? Qu'ont-ils fait de mon* Hipolite ? En disant cela, elle se mit à courir la chambre comme une forcenée. Le bruit qu'elle fit y attira tous ses domestiques, qui s'imaginerent qu'il lui étoit arrivé quelque accident : mais ils se retirerent immediatement à la vuë d'H*ippolite*, qui avoit causé plusieurs fois de pareils desordres dans la famille : Il se retira aussi, voyant bien qu'il ne gagneroit rien sur l'esprit de *Clelie*, dans la situation où il se

se trouvoit, & se contenta de la recommander aux soins de ses Femmes.

La Cour fut bientôt instruite de ce qui s'étoit passé en cette occasion: La nouvelle en parvint même aux oreilles du Roi, qui ne fut pas fâché du mariage d'*Hippolite*, qui le delivroit d'un rival qui lui avoit enlevé le cœur de la personne du monde qu'il aimoit le plus tendrement: Car ce Prince n'ignoroit pas l'infidelité de *Clelie*, qu'il ne pouvoit cependant s'empêcher d'aimer ardemment. Il envoya chercher *Hippolite*, qu'il felicita sur son mariage, en l'assurant de la continuation de ses bonnes graces. *Hippolite* en fut si surpris, qu'il hesita s'il devoit remercier Sa Majesté de ces marques de sa bienvieillance, ou non, craignant que *Clelie* n'eut tout dit à ce Prince, & qu'il ne se moquât de lui: Mais il fut agreablement surpris, le Roi continuant toûjours sur le „ même ton, lui dit: Que quoi „ qu'il

„ qu'il ne connût pas celle dont il „ avoit fait choix, il ne laissoit pas „ d'être persuadé qu'elle étoit par- „ faitement belle, puisqu'il savoit „ qu'il avoit le goût bon. Il souhaita de la voir, & fit des reproches honnêtes à *Hippolite*, en lui disant „ que cela ne devoit pas l'inquieter, „ puisque quand elle seroit aussi ai- „ mable qu'il se la representoit, il ne „ manqueroit pas de moderer ses „ desirs, sans songer à envier le bien „ des autres, *Clelie* lui ayant suffi- „ samment fait connoître ce qu'il „ devoit attendre des plus charman- „ tes de son sexe. Ces paroles firent craindre à *Hippolite*, que le Roi ne voulût lui reprocher l'attachement qu'il avoit eu pour *Clelie*: mais au lieu de cela, ce Prince qui avoit de l'esprit infiniment, & qui étoit fort agreable, se mit à plaisanter & à le „ railler, en lui demandant, ce que „ feroient les personnes galantes, „ s'il falloit que leur engagement „ durast autant que leur vie, sans

„ qu'il leur fût permis de changer
„ lorsqu'elles sentoient plus d'incli-
„ nation pour un autre ; C'est un
„ droit naturel, ajouta-t'il, de dis-
„ poser de son cœur où l'on le juge
„ à propos, & d'en revoquer le don
„ avec la même liberté. On seroit
„ bien malheureux si l'on n'avoit pas
„ cette liberté, & vous n'ignorez pas
„ *Hippolite*, continua le Roi, que
„ c'est une maxime dont je fais gloi-
„ re ; & que j'aurois peut-être moins
„ aimé *Clelie*, si elle n'eut pas été
„ en cela de mon humeur. Je suis
„ même persuadé que rien ne me
„ plaist plus en elle que son incon-
„ stance. Je lui dis un jour que j'a-
„ vois rêvé que je vous avois vû en-
„ tre ses bras, & je vous y trouvai
„ effectivement peu après. Pourriez-
„ vous donc trouver mauvais, *Hip-*
„ *polite*, que je fisse presentement à
„ votre égard ce que vous fites alors
„ au mien. *Oui, sans doute, Sire*,
repliqua-t'il, *puisque je ne le fis pas*
à dessein que vous me rendissiez la
pareille.

pareille. Et bien, repondit le Roi prophetiquement ; *si ce n'est pas moi, ce pourra être un autre.* Ce plaisant dialogue fut interrompu par l'arrivée de *Clelie*, qui en commença un autre qui ne fut pas tout-à-fait si agreable. Elle avoit appris qu'*Hippolite* étoit avec le Roi, & comme elle avoit en tout tems l'accès libre auprès de ce Prince, elle entra d'un air majestueux & altier, qui lui étoit fort naturel, lorsqu'elle étoit en colere, & s'adressant au Roi, lui dit, *est-ce m'aimer, Sire, que d'entretenir & de favoriser l'homme du monde qui m'a le plus sensiblement outragée? Et vous perfide*, dit-elle à Hippolite, *comment osez-vous vous presenter aux yeux d'un Maître offensé?* Il seroit assez difficile de representer la surprise, la crainte & la confusion que ces paroles donnerent à *Hippolite*, qui connoissoit l'ascendant que cette belle avoit sur l'esprit du Roi, lequel nonobstant la bonne humeur où il étoit, & sans

examiner les raisons de l'emportement de *Clelie*, s'écria, *Perfide sans honneur & sans foi, osez vous me faire des reproches? Est-ce ainsi que vous reconnoissez les obligations que vous m'avez & ce que j'ai fait pour vous?* Ensuite il l'accabla de reproches, & *Hippolite* se retira en triomphe.

Ienise de son côté étoit ravie d'avoir si bien marié sa Fille, tout bien consideré, car *Hippolite* étoit un brave guerrier, & fort estimé à la Cour: Il avoit servi longtems sous un Prince voisin, qui passoit en ce tems là pour avoir les meilleurs Generaux & les meilleures Troupes du monde. Et on le regardoit deja comme l'appui de la nation & comme un homme qui parviendroit aux premieres charges de la guerre, lors qu'on auroit besoin de ses services. Son credit augmentoit tous les jours à la Cour, de sorte que *Zarah* & lui y parurent avec un éclat qui leur attira bientôt l'envie des Courtisans, qui ne

ne pouvoient ſe laſſer d'admirer leur bonheur & leur élevation. *Hippolite* gagna même inſenſiblement les bonnes graces du Duc *Albanio*, Frere du Roi, & heritier preſomptif de la Couronne, qui étoit un Prince guerrier, qui favoriſoit tous ceux qui étoient élevés à la guerre, & qui avoient du genie pour les armes; il avoit été élevé lui même au milieu des allarmes, & quoi qu'il eut été obligé par une fatalité inſurmontable, de quitter ſa Patrie, pour embraſſer un long & ennuyeux exil, il avoit toûjours retenu une forte inclination pour la guerre, ſe flatant qu'au cas qu'il parvint un jour à la Couronne d'*Albigion*, il ſauroit mieux profiter de la fortune, que n'avoit fait le Roi ſon pere, qui l'avoit perduë par la mauvaiſe conduite de ſes Troupes.

Cependant *Zarah* que nous continuerons toûjours de nommer ainſi, fut introduite au ſervice de la Princeſſe *Albanie*, ſeconde Fille du Duc,

laquelle monta ensuite sur le Trône d'*Albigion*. Cela lui donna le moyen de travailler à la Fortune d'*Hippolite*, dans la Famille d'*Albanio*, laquelle ne pouvoit manquer de succeder un jour à la Couronne. Elle ne manqua pas aussi de s'insinuer dans les bonnes graces de la jeune Princesse, qui étoit alors dans l'âge où les Femmes commencent à fixer leur affection, & de recevoir les impressions les plus durables, soit d'amour ou d'amitié. Ce fut en ce tems-là qu'*Albanie* lui découvrit l'inclination qu'elle avoit euë pour *Mulgarvius* jeune Seigneur des plus galants, des plus spirituels & des plus aimables de la Cour. *Albanie* avoit étouffé cette passion naissante dans son cœur, avant qu'elle pût trouver une personne à laquelle elle osât confier un secret de cette importance. Mais cette Princesse ayant trouvé en *Zarah* toutes les qualitez requises pour une Confidente ; tant par ce qu'elle avoit observé en elle,

que

que par le recit qu'elle lui avoit fait de sa vie, & de la varieté des incidents dont elle avoit été accompagnée jusqu'alors, ne fit aucun scrupule de lui apprendre les sentimens qu'elle avoit eu pour *Mulgarvius*, & qui n'avoient été connus de personne jusqu'alors.

Mais *Zarah* qui ne songeoit qu'à ses propres interêts, sans se mettre en peine s'ils s'accordoient aux regles les plus séveres de l'honneur & de la vertu, resolut sur le champ de profiter de cette confidence, tant pour satisfaire son ambition, en communiquant un affaire de cette consequence au Roi & à *Albanio*, que pour s'insinuer dans l'esprit de *Mulgarvius*, pour lequel elle avoit beaucoup d'inclination, & dont elle souhaitoit de paroître intime amie; cependant elle avoit resolu, & même pris ses mesures pour empêcher le succès dont il se pourroit flater, sur les esperances trompeuses qu'elle avoit dessein de lui donner, par

par rapport à la Princesse *Albanie.*

C'étoit une trahison qui surpassoit toutes celles dont se fût jamais avisée une femme également esclave de l'amour & de l'ambition : Car bien qu'elle fut entierement possedée par la derniere de ces passions, elle ne laissoit pas de poursuivre avec ardeur tout ce qui pouvoit contribuer à satisfaire la premiere ; ce qui a rendu sa vie un tissu d'intrigues politiques.

La Princesse ne fut pas plûtôt retirée que *Zarah*, l'esprit rempli de la trahison qu'elle avoit meditée, se rendit à l'appartement du Roi, où la premiere personne qui s'offrit à sa vüe fut *Mulgarvius* qui étoit de Tour. Il lui demanda quelle affaire l'amenoit si tard à la Cour, & s'il y avoit quelque chose en quoi il pût la servir ? *zarah* se trouva un peu embarassée pour cacher son infidelité : cependant elle lui repondit d'un ton flateur, *Vous ne devineriez pas, Seigneur, la part que vous avez à*

ce

ce qui m'occupe : Sachez que vous êtes plus heureux que vous ne pensez. La Princesse vous aime : Ne m'en demandez pas davantage à present. Il faut que je parle à Albanio, *& l'on m'a dit qu'il est auprès du Roi.* Comme elle achevoit ces paroles, le Duc entra dans la galerie où ils étoient. *zarah* l'ayant aperçû le suivit, & lui dit qu'elle avoit quelque chose à lui dire en secret. Dès qu'il eut appris que s'étoit au sujet de la Princesse sa Fille, il lui ordonna de le suivre dans le cabinet du Roi, d'où il venoit de sortir. *Mulgarvius* qui avoit été temoin de cette entrevuë, en fut inquiet, ne pouvant comprendre quelle affaire *zarah* pouvoit avoir à une heure si induë auprès du Roi & d'*Albanio*. Cependant cette belle n'étoit pas peu occupée à s'exprimer, de maniere à ne donner aucun soupçon au Roi de son infidelité. Sire, lui dit-elle d'un air af-
„fecté, la Princesse ignore, & mê-
„me

„ me est bien éloignée de soupçon-
„ ner que j'aye découvert l'amour
„ qui est entr'elle & *Mulgarvius* :
„ & je n'aurois pû rendre ce servi-
„ ce à Votre Majesté, en lui de-
„ couvrant une chose si importante
„ à la Famille Royale & à tout l'E-
„ tat, si je n'avois rencontré ce Sei-
„ gneur par hazard, comme l'a vû
„ Votre Altesse, dit-elle, en se re-
„ tournant vers *Albanio.*

„ J'avouë, continua-t'elle, que
„ j'avois observé depuis peu que la
„ Princesse étoit plus pensive & plus
„ melancholique qu'à l'ordinaire ;
„ mais elle ne m'en avoit pas vou-
„ lu apprendre la cause, & cela
„ m'avoit donné lieu de soupçon-
„ ner qu'elle étoit amoureuse. Ce-
„ pendant j'aurois eu bien de la
„ peine à deviner de qui c'étoit, si
„ *Mulgarvius* ne me l'eut avoüé
„ lui même. Comment s'écria le
„ Roi avec beaucoup d'emporte-
„ ment, *Mulgarvius* a-t'il l'auda-
„ ce d'avoüer qu'*Albine* est amou-
„ reuse

„ reuse de lui, ou vous a-t'il simplement dit qu'il étoit amoureux „ d'elle ? Je n'ignore pas qu'il a assez „ de vanité pour cela, mais il faudroit qu'il eut perdu le sens, & „ qu'il eut une imprudence inexprimable, pour se vanter de l'inclination de la Princesse. La colere „ avec laquelle le Roi prononça ces „ paroles, fit trembler *Zarah*, qui „ auroit voulu être bien loin de là, „ connoissant la fausseté de ce qu'elle venoit de dire. Mais le Duc qui „ étoit plus moderé que son Frere „ augmenta sa crainte, en lui dedemandant comment *Mulgarvius* avoit osé lui communiquer „ un secret de cette nature, vû le „ peu d'habitude qui paroissoit entr'eux, & la grande confiance qu'il „ savoit que le Roi & lui avoient en „ elle & en *Hippolite*. Cela acheva de demonter *Zarah*, ne sachant où trouver une excuse dans „ la confusion où elle se trouvoit : „ Mais l'excès de l'emportement du „ Roi

„ Roi la tira d'un pas si glissant. Mon
„ Frere, s'écria-t'il à *Albanio*, il
„ ne s'agit point de cela. Que l'on or-
„ donne instamment à *Mulgarvius*
„ de se retirer de la Cour, & qu'on
„ observe de si près la Princesse,
„ qu'on m'en puisse repondre.

Zarah se servit de l'occasion, & se retira dans une grande consternation les larmes aux yeux. *Mulgarvius* qui avoit attendu sa sortie avec la derniere impatience, s'en étant apperçû, & voulant profiter de l'occasion pour apprendre ce qui s'étoit passé dans le Cabinet du Roi, la supplia avec toute la tendresse d'un amant, de le tirer de peine, en lui apprenant si elle ne venoit pas de reveler au Roi & à *Albanio* le secret de la Princesse; „ car enfin
„ Madame, lui dit-il, mon triste
„ cœur me le dit. Falloit-il avoir
„ la cruauté de me dire que je suis
„ aimé de la Princesse, puisque
„ vous aviez resolu de me perdre?
„ Que ne me cachiez-vous plûtôt
„ ce

„ ce secret ? Ensuite il se plaignit de la severité de son destin, & fit des reproches si passionnez à *Zarah* qu'on l'auroit plûtôt pris pour son amant que pour celui d'*Albanie*. Toute remplie de trouble & de confusion qu'elle fût, elle prêta l'oreille à la douceur attrayante de sa voix, elle fut touchée de son infidelité, & ne pouvant plus contenir sa passion, s'écria, penetrée d'amour & de douleur, *Seigneur, vous êtes perdu, & je me suis renduë malheureuse.* A ces mots elle voulut le quitter, mais il l'arrêta. „ Demeurez, Madame, lui dit-il, je „ vous en conjure, apprenez-moi ce „ que vous venez de faire ou de „ dire à mon prejudice ou au votre, „ afin que je me justifie si je suis in„ nocent, ou que j'implore la cle„ mence du Roi si je suis coupable. „ Vous n'êtes que trop coupable, „ s'écria-t'elle, car vous aimez la „ Princesse, & moi je vous ai trahi „ l'un & l'autre, & me suis trahie

 „ moi

„ moi-même. En achevant ces paroles elle s'arracha d'entre ses bras & disparut à ses yeux, le laissant dans une surprise & une confusion inexprimable, ne sachant ce qu'il devoit faire ni penser. Tantôt il s'imaginoit que c'étoit l'effet d'un transport d'amour en *Zarah*; ensuite il se persuadoit que cela pouvoit proceder de quelque chose qu'*Albanio* avoit dit au Roi contre lui; enfin flottant ainsi entre l'esperance & la crainte, il passa la nuit aussi bien que *Zarah* sans pouvoir fermer l'oeil.

Le lendemain il reçut ordre du Roi de s'absenter de la Cour, ce qui le jetta dans la derniere consternation. *Est-il possible*, se disoit-il, *que l'on ait assez de mechanceté pour m'exposer à la colere du Roi, sans sujet & sans provocation? & se pourroit-il que* Zarah *en fût capable? C'est ce que je ne saurois croire, c'est ce que je ne saurois concevoir, & c'est en même tems une*

une chose que je ne saurois jamais lui pardonner. De l'autre côté *Zarah* ayant fait reflexion sur ce qu'elle avoit fait, & en craignant les suites, persuada à *Hippolite* d'aller trouver le Roi le lendemain, & de lui representer les choses de maniere, qu'il lui fit prendre d'autres mesures à l'égard de *Mulgarvius*. Comme le Roi n'aimoit pas les affaires, il ajouta foi facilement à une chose qui le tiroit d'embarras. Il sçut même bon gré à *Hippolite*, du tour qu'il donna à la chose, & fut bien aise qu'il lui eut donné lieu de marquer à *Mulgarvius* l'estime qu'il faisoit de lui, en le rappelant à la Cour. Un changement si soudain, fit faire mille reflexions à la Cour & à la Ville sur la disgrace & sur le promt retour de ce Seigneur. Mais enfin le secret en fut éventé. Tout le monde apprit qu'il avoit osé lever les yeux jusques à la Princesse *Albanie*; qu'elle avoit approuvé sa passion; que *Zarah* en avoit été

confidente ; & que cela ayant été rapporté au Roi, lui avoit causé la disgrace de ce Seigneur. Cet Amant heroïque ne pardonna jamais cette trahison à *Zarah*, quoi qu'elle fit pour l'attirer dans ses interêts, & qu'elle se servit de tous les artifices qu'une personne de son rang pût mettre en usage, pour joüir du plaisir de sa conversation, en l'entretenant dans les bonnes graces de la Princesse, dont il eut toûjours la vanité de se croire aimé. Cela l'obligea à garder des mesures avec *Zarah* en depit de son ressentiment & de son mauvais naturel.

Roland mourut peu après, & *Albanio* succeda à la Couronne. *Hippolite* étant son favori, *Zarah* n'eut plus besoin de *Mulgarvius* pour parvenir à ses fins ; son credit & celui de son mari étant suffisant pour obtenir tout ce qu'ils pouvoient souhaiter raisonnablement. Le Roi qui connoissoit le merite d'*Hippolite* lui donna une des premieres charges de

son

ſon armée ; & *Zarah* ne manqua pas de ſon côté de travailler à l'élevation de ſa Famille auſſi bien qu'à la ſienne. Car bien que ſa Sœur pût faire fond ſur le credit de la Reine, dont elle poſſedoit les bonnes graces, elle ne laiſſa pas de contribuer beaucoup à faire obtenir à *Onelio* ſon mari, la Vice-Royauté d'*Iberie* ; ce qui ne produiſit pas tout l'effet qu'elles s'en étoient promiſes. Elle ne manqua pas non plus, pour prevenir tous les contretems qui pourroient arriver, d'engager de plus dans ſes interêts la Princeſſe *Albanie* ; laquelle ſelon toutes les apparences, devoit ſucceder un jour à la Couronne.

Mais elle ne fut pas longtems ſans concevoir de la jalouſie de quelques perſonnes, qu'elle craignit qui ne devinſſent trop puiſſantes, non ſeulement pour elle, mais même pour la Princeſſe. Et ne pouvoit ſouffrir ſur tout l'autorité que la Reine s'attribuoit, & particulierement la bon-

ne intelligence qui regnoit entr'elle & *Volpone*, qui étoit sa creature, & qu'elle voyoit que cette Princesse avoit entierement mis dans ses interêts par des artifices ausquels elle n'ignoroit pas qu'un homme ambitieux & avare ne pouvoit resister. Pour en prevenir les suites, elle s'appliqua à mettre de la mesintelligence entre la Reine & *Albanie*, ayant l'oreille de l'une & de l'autre. Elle engagea même adroitement *Hippolite* & *Volpone* dans son dessein, en leur faisant entendre que cela étoit necessaire pour le bien de l'Etat, & pour assurer la succession de la Couronne à *Albanie*. Effectivement il y avoit lieu de craindre le danger qu'elle tâchoit de leur insinuer : mais cela ne procedoit pas tant de la cause pour laquelle elle vouloit les animer contre la Reine, que de ce qu'elle savoit que cette Princesse n'approuvoit pas l'influence qu'elle avoit sur les actions d'*Albanie*, laquelle communiquoit tout
ce

ce qu'on lui disoit à *Zarah*, qui en faisoit part de son côté à *Hippolite* & à *Volpone*. Cela les obligeoit à se tenir continuellement sur leur garde, de crainte que la Reine par son adresse & par ses insinuations, ne leur alienat l'affection d'*Albanie*, & qu'elle ne lui donnât de ses creatures pour l'engager dans ses interêts, & lui persuader que le Roi son Pere l'aimoit uniquement, dans un tems où l'on travailloit à la priver de l'esperance qu'elle avoit de succeder à la Couronne, en la rendant elle-même l'instrument de sa propre ruine.

La Cour avoit fait tous ses efforts pour engager *Albanie* à favoriser les desseins du Roi, mais *Zarah*, *Hippolite* & *Volpone* en avoient toûjours empêché l'effet jusques à ce qu'on les eût engagés à force de recompenses & de liberalités, à tenir la Princesse dans l'ignorance des grands desseins que l'on avoit projetté. Il y avoit en ce tems-là à la

Cour

Cour un nommé *Solano*, disciple de *Machiavel*, lequel étoit sécrement dans les interêts de *zarah*, & qui ne s'étoit pas encore declaré jusques alors. Le Roi resolut de se servir de ce rusé politique, lui fit mille caresses & lui confia tous les secrets de son cœur; de sorte que rien ne se faisoit plus sans lui. En un mot *Solano* gouvernoit le Roi, avec un empire aussi absolu, que celui que *zarah* avoit sur l'esprit d'*Albanie*. On ne formoit aucun dessein sans le communiquer à ce Ministre, & rien ne s'executoit sans qu'il en eut la direction. Il avoit les principes de *zarah* & la politique de *Volpone*: *Il étoit capable de vendre son Maître à beaux deniers comptans, de changer de Religion par politique & de trahir sa Patrie pour le moindre avantage.* S'il eût ajoûté à toutes ces belles qualitez-là, celle d'un esprit vindicatif: ses ennemis auroient eu lieu de trembler, en voyant les miracles

cles qu'il étoit capable de faire. Mais les Legiſlateurs de *Grece* ne ſe contentoient pas d'entendre la Philoſophie ſans la mettre en pratique ; il reſolut de ſuivre les preceptes des *Stoïciens*, en aſſujetiſſant ſes paſſions avant de prendre le timon des affaires, pour y preſcrire des regles de Gouvernement.

Les obligations que le Royaume d'*Albigion* a à ce grand homme, ſont trop grandes pour les pouvoir reconnoître, le merite de ſa politique ſurpaſſant de beaucoup la ſatisfaction que la Nation en a reçûë, quoi qu'il ait entrepris la choſe du monde la plus hardie, pour s'attirer les benedictions de tous les peuples de ce Royaume, & pour exciter l'envie & l'admiration de tout l'Univers par des revolutions ſurprenantes & inouyes. Auſſi faudroit-il être barbare, pour tâcher de ternir la gloire d'un politique, qui a rendu *Albigion* ſi fameuſe en cette ſcience depuis ce tems-là.

Mais

Mais pour reprendre le fil de nôtre Histoire, *Solano* étant également bien dans les bonnes graces du Roi & de la Reine, tous les Princes étrangers lui faisoient leur cour, de même qu'ils l'ont faite depuis à *Hippolite.* Comme ce Favori distingué gouvernoit absolument toutes les affaires que l'on deliberoit au Conseil, & toutes celles qui se passoient ailleurs, & qu'il ne faisoit nullement sa cour à *Albanie*, cela empêchoit *Zarah* de pouvoir penetrer dans sa conduite misterieuse: Elle avoit un chagrin mortel de vivre dans l'inaction & dans l'ignorance au milieu de toutes les Cabales que l'on formoit de tous côtez sans sa participation, car *Volpone* & Hippolite n'avoient pas la moindre connoissance des desseins cachés de *Solano*, qui agissoit avec une subtilité, qui fit tomber le Roi même dans le piege qu'il lui avoit tendu par une trahison sans exemple. *Zarah* voyant donc le train que prenoient les affaires,

& que l'on travailloit à exclure *Albanie* d'une Couronne qu'elle se flatoit de porter, resolut de traverser de toute sa puissance les desseins de *Solano*, qu'elle avança au contraire au dernier point par ce moyen.

Elle alla trouver *Albanie* à l'instant avec toute l'ardeur que la vengeance & la jalousie peuvent inspirer à une femme outrée. Madame, dit-elle à la Princesse, preparez-vous à entendre la fâcheuse nouvelle que mon devoir m'oblige de vous apprendre. Vous estes perduë & *Solano* est l'auteur de votre ruïne. Je ne doute pas que vous ne connoissiez les tristes consequences du procedé du Roy votre pere, qui tâche de vous priver de l'esperance que vous aviez de parvenir un jour à la Couronne d'*Albigion*. Jamais on n'oüit parler d'une chose pareille à celle que conseille *Solano*. Le Roy n'écoute plus les conseils de *Salopius*, de *Volpone* ni d'*Hippolite*.

Ne

Ne voyez donc plus la Reine, Madame, je vous en conjure. Je ferai courir le bruit qu'elle vous a insultée depuis la naissance du Prince de *Cambrio* ; le peuple ne manquera pas de vous plaindre & de vous proteger. Quittez la Cour ; pretendez que le Roy vous meprise, & retirez-vous dans quelque lieu populaire pour votre sureté. La Cour est trop occupée pour s'appercevoir de votre retraite, s'il est vrai que le Prince *Aurantio* s'avance à la tête d'une armée, pour s'opposer aux desseins du Roy.

Mais, *zarah*, repondit la Princesse, quel danger ai-je à craindre pour me retirer de la Cour ? le Roi n'a-t'il pas beaucoup d'amitié & de tendresse pour moi ? Ne m'a-t'il pas même fait present aujourd'hui de deux cens mille florins qu'il a tiré de la Tresorerie ? helas, Madame, qu'est-ce que cela au prix de la Couronne dont il vous prive ? De plus il n'y a pas de sureté pour vous

vous à rester à la Cour, dans un tems où la Nation paroît disposée à la revolte, & à abandonner le Roi votre pere. Est-ce là une raison valable, repliqua *Albanie*, pour l'abandonner & devenir la premiere rebelle contre lui ? Dois-je mettre mon frere *Aurantio* sur le Trône à mon prejudice, de crainte de m'en voir privée par le Roi mon pere. Mais outre cela, comment pouvez-vous me persuader de quiter le Roi, puisqu'*Hippolite* est obligé de l'accompagner, & par sa charge & par son devoir ? Et la reconnoissance ne devroit-elle pas vous engager dans ses interests, puisqu'il a si genereusement contribué aux votres. Il faut avoüer, Madame, reprit *zarah*, qu'on ne sçauroit mieux me convaincre de mon devoir : mais permettez-moi, s'il vous plaist à mon tour, de vous faire ressouvenir du zele que vous avez toûjours fait paroistre pour la Religion de votre Païs, laquelle il

faut que vous abandonniez si vous restez auprès du Roi. Vous n'ignorez pas aussi, Madame, continua-t'elle, que je haïs *Aurantio* & que je n'aime pas la Princesse; ce n'est que votre interest seul qui me fait agir. Je vais chercher *Hippolite*, *Volpone* & *Salopius*, pour tâcher de leur persuader de quiter le Roi lorsqu'il y songera le moins. Croyez-vous leur pouvoir persuader, dit *Albanie*, une lâcheté & une ingratitude pareille? Et oseriez-vous entreprendre de porter votre mari à trahir son Maistre & son Roi? Quant à *Volpone* & à *Salopius* je ne les ai jamais regardez que comme des Courtisans, des Politiques, des Joüeurs & par consequent des Trompeurs; mais quant à Hippolite c'est un homme d'épée, qui doit avoir plus d'honneur que de trahir son Prince. Et bien, Madame, reprit z*arah*, si vous avez tant d'égard pour l'honneur, j'espere que vous ne songerez plus à succeder à la

la Couronne d'*Albigion.*

Elles se separerent là-dessus, & l'on apprit peu après qu'*Hippolite* avoit abandonné le Roi, & lui avoit écrit une lettre d'excuse, par laquelle il paroissoit qu'il n'avoit fait cette démarche ni par un motif d'interest ni d'honneur, mais purement par un principe de Religion, comme *zarah* l'avoit dit à la Princesse. Cette nouvelle fut bientôt sçûë de tout le monde, & fut le sujet du discours & de l'admiration de toute la Cour. Tout le monde fut surpris de la defection d'*Hippolite.* Les uns croyoient que c'étoit une feinte pour voir & pour découvrir la disposition de l'armée, & les autres supposoient que c'étoit qu'il avoit reçu quelque mécontentement du General *Duraceo.* Mais enfin, on apprit qu'il n'avoit abandonné son Maître que pour embrasser les interêts du Prince *Aurantio.* Les amis du Roi firent mille imprecations contre lui : l'Ar-

mée l'accabla de reproches, & tout le monde le meprisa, de sorte qu'il fut obligé de se retirer pendant quelque tems, de peur d'irriter trop la populace, laquelle quoi qu'animée contre le Roi son Maître, ne pouvoit digerer l'infidelité d'une personne qui lui devoit sa fortune.

Zarah de son côté s'étoit éloignée du tumulte, après avoir persuadé, avec bien de la peine, à la Princesse *Albanie* de se retirer avec elle. Cependant comme les esprits étoient animez, tant par le mauvais maniement des affaires dirigées par *Solano*, que par la marche des Troupes d'*Aurantio*, qui s'avançoient à grandes journées, les peuples se rendoient en foule auprès d'*Albanie*, qu'ils regardoient comme la protectrice de leurs droits & de leur liberté. Enfin *Zarah* s'applaudissoit en secret d'être parvenuë à ses fins, en renversant tous les projets de *Solano*, qu'elle entendoit maudire d'un

d'un chacun, & que l'on accusoit de tous les maux où l'Etat se voyoit exposé, aussi bien que le Roi, que beaucoup de gens de bien plaignoient, persuadés que ses Ministres avoient abusé de son autorité, & particulierement ceux par lesquels il se voyoit meprisé. Bien que *Zarah* fut ravie d'entendre tout le mal qu'on disoit de *Solano*, la compassion que l'on marquoit pour le malheur du Roi, la touchoit de trop près pour en souffrir le cours, sans faire connoître à tout le monde l'inhumanité avec laquelle *Albanio* & la Reine sa femme avoient traité toute la Nation en general & *Albanie* en particulier. Cela eut tout l'effet qu'elle en pouvoit attendre; tout le monde s'empressa à faire paroître à l'envie l'estime qu'on avoit pour la Princesse, en lui faisant tous les honneurs dûs à sa naissance & à son merite. Peu après cela *Albanio* desesperé de l'infidelité de ceux, ausquels il s'étoit le

plus confié, prit la fuite, apprenant qu'*Aurantio* s'avançoit en diligence; après avoir consulté *Solano*, étant bien éloigné de le croire infidele, quoi que ce fut lui qui l'eut trahi auprès d'*Aurantio*. Cependant avant de quitter son Royaume, il resolut de faire un dernier effort sur l'esprit d'*Hippolite*; mais dans le tems qu'il le faisoit chercher il reçût une Lettre de sa part, qui acheva de le desesperer, & lui fit precipiter sa fuite, & sa retraite d'*Albigion* pour toûjours.

Zarah ne manqua pas de profiter d'une occasion si favorable de flater *Albanie*. „ Madame lui dit-elle, „avec des larmes feintes, le Roi „votre Pere, s'est enfin vû reduit à „abandonner sa Couronne, nonob„stant toute sa Justice, & la ten„dresse qu'il avoit pour vous. *So*„*lano* qui vous a toûjours été sus„pect, est cause de tous ses mal„heurs. Votre Frere *Aurantio* est „en possession de son Palais à *Lo*„*dunum*,

„ *dunum*, & tout le peuple lui
„ offre la Couronne d'une commu-
„ ne voix. Vous devriez vous taire,
„ *Zarah*, dit la Princesse, puisque
„ vous auriez dû prevoir les con-
„ sequences du conseil que vous me
„ donnâtes de me rendre ici. Ma-
„ dame, repondit-elle, je ne cro-
„ yois pas qu'*Aurantio* aspirât à la
„ Couronne, ni qu'*Albanio* dût se
„ voir obligé de prendre la fuite. Je
„ croyois seulement qu'on le redui-
„ roit à la raison, & que l'on vous
„ rendroit Justice. Un Messager
arriva sur ces entrefaites, lequel ap-
prit à *Albanie*, que *Solano*, que
tout le monde supposoit le plus sin-
cere de tous les Serviteurs du Roi,
avoit été celui qui l'avoit trahi au-
près d'*Aurantio*, auprès duquel il
étoit alors, s'étant declaré publi-
quement en faveur de ce Prince.
Zarah apprenant à quel point elle
s'étoit trompée, en ce qu'elle avoit
fait pour s'opposer aux desseins de
Solano, en fut outrée de maniere
qu'elle

qu'elle ne put s'empêcher de declamer contr'elle même. La Princesse surprise d'un pareil emportement, dont elle ne pouvoit comprendre la cause se retira & la laissa en pleine liberté d'évaporer sa colere. *Foible* Zarah! s'écria-t'elle, *incapable de soutenir le poids des grandes choses qui te sont destinées, est-il possible que tu n'aye pu penetrer les desseins ni decouvrir la trahison de* Solano? *Ne devois tu pas savoir qu'un homme comme lui élevé à la Cour & dans les affaires, a toûjours des desseins opposez à ceux qu'il fait paroître, & qu'il ne fait jamais éclater ses veritables sentimens. Insensée, est-ce donc pour cela qu'*Hippolite *a trahi son bienfaicteur? Est-ce pour cela que* Volpone *a perdu sa dupe? Est-ce pour cela que j'ay fait agir* Albanie? *Et enfin, est-ce là ce que je m'étois promis? J'en conçois une haine mortelle contre moi-même; & je hais encore mille fois davantage* Aurantio, *qui est la cause*

cause de tous mes maux.

Cependant *Aurantio* qui s'étoit établi à *Lodunum*, fit prier *Albanie* de revenir à la Cour, où *Zarah* eut le chagrin de voir caresser, (par l'homme du monde qu'elle haïssoit le plus,) son rival en dissimulation & en politique. Elle en pensa crever de dépit; mais enfin ayant considéré que son chagrin n'avançoit pas ses affaires, elle resolut de susciter un competiteur à *Solano*, pour tâcher d'éluder & de renverser tous les desseins d'*Aurantio*. Elle reçut en ce tems-là une addition sensible à sa douleur. On fit venir *Auratie* Sœur d'*Albanie*, que l'on fit couronner conjointement avec le Prince son Mari, Roi & Reine d'*Albigion*. Ce fut un coup aussi mortel qu'imprevu pour la pauvre *Zarah*, & qu'elle ne put prevenir avec toute sa malice; de sorte qu'elle s'estima la plus miserable de toutes les creatures. Mais comme elle avoit un esprit remuant & infatigable, elle resolut

resolut de ne se donner aucun repos, qu'elle n'eut assouvi sa vengeance sur elle-même, ou sur ses Ennemis. Le nouveau Roi favorisa son dessein, en mettant dans son Conseil *Salopius*, homme aussi propre pour le trahir, que *Solano*, qui avoit ruiné son Predecesseur. Cela rendit la vie à *Zarah* qui savoit que *Salopius* étoit homme d'esprit & fort intriguant. Comme il avoit été autrefois amoureux d'elle, elle se flata que sa passion n'étoit pas si absolument éteinte, qu'il ne fût facile de la ralumer, sur tout sachant qu'il avoit naturellement beaucoup plus d'amour que de probité. Outre cela elle n'ignoroit pas qu'il avoit en secret beaucoup de bonne volonté pour *Albanio*, chose dont il lui seroit facile de tirer beaucoup d'avantage.

On forma en ce tems-là, le dessein de penetrer en *Gaulia*, par le chemin de *Duneclesia*, place de la derniere importance au Roi d'*Albigion*,

bigion, qui étoit en guerre avec le Roi de ce Païs-là, ami d'*Albanio*, & qui tâchoit de le remettre ſur le Trône. Cette affaire fut conduite le plus ſecretement du monde, n'ayant été communiquée qu'à *Salopius* & à *Hippolite*, que le premier avoit recommandé à *Aurantio*, comme une perſonne propre à executer cette grande entrepriſe, & à aſſiſter ce Prince de ſon conſeil. *Hippolite* étant effectivement bon Soldat & homme de tête. Comme *Aurantio* étoit perſuadé que ce Seigneur étoit autant dans ſes interêts qu'aucun des autres Officiers, qui étoient employés auprès de ſa perſonne, il lui communiqua tout le plan de ce deſſein, en lui recommandant de ne le reveler à perſonne, ſous quelque pretexte que ce fût. Cependant *Zarah* qui étoit toûjours alerte pour ſavoir tout ce qui ſe paſſoit, afin de s'en ſervir, ayant obſervé qu'on tramoit quelque choſe d'extraordinaire à la Cour, où *Hippolite*

Hippolite se rendoit plus souvent qu'il n'avoit accoutumé, elle se servit de l'ascendant qu'elle avoit sur son esprit, pour decouvrir le fond de cette affaire, & elle y réussit; ce Seigneur ayant mieux aimé s'exposer au hazard de son Prince, qu'à souffrir les importunitez perpetuelles de son épouse, quoi qu'aux dépens de son propre honneur.

Zarah ayant obtenu de cette maniere ce qu'elle souhaitoit, alla trouver *Salopius*, bien assurée qu'il ne lui refuseroit pas les moyens de faire sçavoir cette nouvelle à sa sœur *Onelie*, qui étoit à la Cour d'*Albanio.* Seigneur, lui dit-elle en l'abordant d'un air flateur, „ Je suis „ ravie de voir une personne de „ votre merite au timon des affai- „ res, puisque cela vous donne lieu „ de faire paroistre les grands ta- „ lens que vous avez reçûs du Ciel „ & de rendre service à vos amis. „ Comme vous avez toûjours passé „ pour l'homme du monde le plus

„ galant

„ galant & le plus obligeant, & que
„ j'en ai fait l'épreuve en plusieurs
„ occasions, je suis persuadée que
„ vous ne croirez pas que je songe
„ à vous flater en cette occasion.
„ Madame, reprit-il, le veritable
„ moyen de me convaincre que
„ vous ne me flatez pas, est de
„ faire une nouvelle épreuve de ce
„ bon naturel, & de voir jusqu'à
„ quel point il peut s'étendre pour
„ votre service. Ce que j'ai à vous
„ demander, continua-t'elle, n'est
„ qu'une bagatelle, quoique je n'i-
„ gnore pas qu'il ne vous est pas per-
„ mis de m'accorder la grace de
„ transmettre à ma Sœur *Onelie*,
„ qui est à la Cour d'*Albanio*, la
„ connoissance de quelques petites
„ affaires Domestiques. Cependant
„ comme je sai bien aussi que vous
„ conservez toujours quelque con-
„ sideration pour ce malheureux
„ Prince, & que vous ne sauriez
„ croire, avec raison, que je puisse
„ avoir la pensée de donner des in-
G „ forma-

„ mations à une Cour, au bannif-
„ sement de laquelle je n'ai pas
„ peu contribué, j'espere que vous
„ ne me refuserez pas ce plaisir,
„ d'autant plus que vous n'ignorez
„ pas que mes interêts sont joints
„ de telle maniere à ceux d'*Albanie*,
„ & les siens aux changemens qui
„ sont arrivez ici, qu'il n'y a aucun
„ lieu de soupçonner que je puisse
„ avoir un dessein contraire au Gou-
„ vernement present.

L'ardeur avec laquelle *Zarah* accompagna ces paroles, fit juger à *Salopius* qu'il y avoit plus de mistere en ce qu'elle souhaitoit, qu'il n'avoit cru d'abord. Cela l'obligea à faire quelques difficultez, pour tâcher de penetrer un peu plus avant dans ces veritables sentimens; & trouvant que cela ne faisoit que l'animer davantage, il ne douta plus qu'il ne fût bien fondé dans ses conjectures. Il fut même ravi qu'une personne comme elle, entreprit une chose, qu'il ne souhaitoit cependant pas

pas qu'elle crût qui lui fût agreable. Il lui accorda donc ce qu'elle souhaitoit, avec un plaisir secret d'avoir decouvert son intention, sans qu'elle put soupçonner la part qu'il y prenoit: Et comme il la connoissoit mieux que personne, il n'avoit garde de lui confier aucun secret, à moins qu'il ne fut indispensablement necessaire pour la conservation de son honneur & de ses interêts. Car quoi qu'elle fut capable de sacrifier son honneur à ses interêts, elle n'étoit pas d'humeur à abandonner ceux-ci, si ce n'étoit pour gratifier la noble passion de la *vengeance*, si chere à son sexe, & en particulier à sa personne.

Peu de tems après, *Aurantio* apprit que son beau projet avoit été decouvert & trahi, & que son expedition n'avoit produit aucun effet. Il envoya chercher immediatement *Salopius* & *Hippolite*, qui l'assurerent de leur innocence, & d'avoir gardé inviolablement le secret, qu'il

leur avoit confié; bien que la conscience d'*Hippolite* lui reprochât ce qu'il avoit dit, & celle de *Salopius* ce qu'il avoit fait. Cependant *Aurantio* ne pouvoit se consoler de voir échoüer une si belle entreprise, par l'infidelité de ses Ministres, & qu'on put lui reprocher de n'avoir pas mieux connu les personnes qu'il avoit employées. Aussi jamais Prince ne fut plus mal servi que lui. Plus il changeoit de Ministres, plus il avoit lieu de se plaindre. Il croyoit tantôt attirer dans ses interêts les amis d'*Albanio*, en les employant, mais ils le trahissoient; & lorsqu'il se servoit des ennemis de ce Prince, ils ne travailloient à rien qu'à leur propre interêt. De l'autre côté *Hippolite* n'avoit aucun repos, lorsqu'il faisoit reflexion sur la mauvaise opinion que le Roi devoit avoir de lui. Rempli de confusion & de rage, il alla trouver *Zarah*, & s'écria transporté de colere à sa vûë, *Madame, quel demon vous porte à travail-*

vailler continuellement à ma ruine, par vos lâches desseins? Ne m'avez-vous pas déja fait assez de mal, en me persuadant d'abandonner Albanio, *pour satisfaire votre vengeance implacable, sans y ajoûter ce que vous venez de faire, pour me perdre dans l'esprit d'*Aurantio. *C'est vous qui avez fait ce coup là. Il n'y avoit que vous qui le puissiez faire; & il n'y avoit même que vous qui l'osât entreprendre. Ce Prince ne m'a-t'il pas comblé d'honneurs, aussi bien qu'*Albanio? *Et avez-vous enfin resolu d'en ternir tout le lustre? Si le Ciel ne me retenoit en ce moment, je crois que je serois capable de faire quelque chose qui nous rendroit l'un & l'autre à jamais miserables.* En disant cela il se retira, & la laissa en proye à ses remords. Elle ne laissa pourtant pas de persister dans son premier dessein. Rien ne pouvoit la consoler d'avoir reduit *Hippolite* à la necessité de servir *Aurantio*, &

cependant elle étoit au desespoir ; des justes reproches qu'on pouvoit faire à son Mari, quoi qu'elle ne put se repentir d'y avoir contribué, en le trahissant. Sa colere même lui étoit assez indifferente, mais elle avoit du chagrin de le voir éloigné de la personne d'*Aurantio*, & des affaires, parce que cela la privoit de la connoissance de ce qui se passoit. Elle étoit si éloignée de se repentir de ce qu'elle venoit de faire, qu'elle resolut, pour ne rester pas en si beau chemin, & pour savoir ce qui se passoit, de faire amitié avec *Solano*, nonobstant l'aversion naturelle qu'elle avoit pour lui. Pour réussir dans ce dessein, elle envoya chercher *Aranio*, qui étoit des amis de ce Seigneur, & ils eurent une conference ensemble, où l'amour fut de la partie.

Salopius qui connoissoit le prix du service qu'il avoit rendu à *Zarah* resolut de se servir d'elle à son tour, dans une chose où il n'y avoit pas moins

moins d'infidelité. Il se deguisa pour cet effet, & se rendit à l'apartement de cette belle dès que la nuit fut venuë, habillé à peu près de la même maniere qu'*Aranto* le devoit être. Etant arrivé à la porte de l'appartement, il y trouva un vieux *More*, qu'il pria de dire à *zarah*, qu'un de ses intimes amis souhaitoit de lui parler dans la Chambre de *repos* qu'il avoit choisie, comme la plus propre pour executer son dessein. Le vieux *More* s'acquitta de la commission qu'on lui avoit donnée; & *zarah* persuadée que c'étoit *Aranto*, se rendit au lieu de l'assignation, sans examiner davantage, qui étoit celui qu'elle alloit trouver. Si elle eut fait la moindre reflexion sur ce message, elle ne se seroit pas exposée avec tant de facilité; veu que ce n'étoit pas la coûtume de son Galant d'en user si familierement avec elle, ni de la voir dans cette chambre là. Mais les personnes amoureuses ne sont pas si circonspectes. Elle savoit

savoit pourtant bien qu'*Aranio* devoit venir plus tard. Cependant comme elle souhaitoit sa venuë, & qu'elle attendoit l'heure avec impatience, elle se rendit avec empressement au lieu où on l'attendoit. Ceux qui ont aimé n'ignorent pas qu'il n'y a rien de plus difficile que d'avoir de la prudence en ces sortes d'occasions là; & qu'on n'y regarde pas de si près. L'amoureuse *Zarah* se laissa donc conduire aveuglément où elle croyoit que l'amour l'attendoit; Elle emprunta même les aîles de ce Dieu, pour se rendre plûtôt dans la chambre où le *More* avoit laissé *Salopius*. Il n'y avoit point de lumiere, mais cela ne la surprit pas, parce qu'on avoit pas accoûtumé d'en apporter lors qu'*Aranio* la venoit trouver. Notre Amant qui l'attendoit avec impatience, la prit par la main & la conduisit au bout de la chambre, où pour ne point perdre de tems, il l'embrassa avec tant d'ardeur qu'il lui laissa à peine la force de
se

ſe deffendre. *Zarah* trouvant cette action trop violente pour *Aranio*, commença à entrer en mefiance, & fit tous ſes efforts pour s'oppoſer à ſon deſſein ; après lui avoir laiſſé toute ſorte de liberté juſques là. Ce procedé ſi different de la tendreſſe qu'elle lui avoit marqué à ſon arrivée, ne permit pas à *Salopius* de douter qu'elle ne l'eut pris pour un autre : De ſorte que craignant de manquer ſon coup, il fit auſſi de ſon côté ſes derniers efforts, & remporta la victoire. Il n'eut pas plûtôt obtenu ce qu'il ſouhaitoit, qu'il voulut ſe retirer ſans rien dire : Mais elle l'arrêta, voulant connoître celui qui en avoit uſé ſi familierement avec elle. *Salopius* ne pouvant ſortir de ſes mains, lui dit, *Madame, j'eſpere que vous ne regretterez pas l'heureux moment que je viens de paſſer avec vous, puiſque je l'ai preferé à mon honneur & à ma vie, que j'ai expoſée pour vous rendre ſervice.* Ces paroles firent

rent fremir *zarah*, laquelle outre qu'elle étoit remplie de confusion, de ce qui venoit d'arriver, & de ce qu'elle venoit d'entendre, craignoit encore que *Salopius* n'eut decouvert son secret. Cela l'obligea à dissimuler encore un peu, pour lui ôter la pensée qu'elle eut compris ce qu'il vouloit dire, en l'état où elle se trouvoit. Pour l'amour de Dieu, repliqua-t'elle, apprenez-moi qui vous êtes, & cessez d'épouventer une pauvre Femme, à laquelle vous avez fait par surprise, une injure mortelle! Madame, lui dit-il, avec toute la douceur que l'amour peut inspirer, je vois bien que je suis plus heureux que vous n'avez eu dessein de me rendre, quoi que je vous aye toûjours aimée; que je sois votre esclave, & que je vous sois entierement devoué. Acceptez donc, Madame, je vous supplie le sacrifice que vous offre votre *Salopius*. *Oh Ciel*! s'écria zarah, *est-ce vous, Seigneur*? *Falloit-il*
vous

vous servir d'une voye si extraordinaire, pour obtenir de moi une faveur! Madame, repondit-il, si toute la passion qu'un homme peut avoir pour la plus aimable de toutes les Femmes, n'est pas capable de justifier la faute que j'ai commise contre vous, vous devez au moins la pardonner, en consideration de ce que j'ai fait pour vous, & dont mon ame est encore remplie de honte & de confusion, quoi qu'il n'y ait rien que je ne sois capable de faire pour vous rendre service. Cependant si l'injure que je vous ai faite, est telle que je n'en puisse obtenir la remission, je saurai me punir moi-même, & en achevant ces paroles, il voulut se retirer. *Non, non*, s'écria-t'elle en l'arrêtant, *ne vous en allez pas; je ne saurois souffrir qu'une personne comme vous me quitte avec une mauvaise opinion de moi, ni que vous puissiez croire que j'ignore le prix de votre amitié. Salopius* surpris de cette reponse, s'écria, je vous

vous adore, Madame; & mon amour durera autant que ma vie. Il est vrai que j'ai commis un crime innocent à votre égard, mais vous devez vous en prendre à vos charmes divins. Je vous aime plus qu'on n'a jamais aimé: Que deviendrois-je si vous n'aviez pitié de moi? Ce diálogue continua ainsi, jusques à ce que *Zarah* eut assez recouvré ses esprits pour lui demander des nouvelles de la Cour. *Salopius* ne manqua pas de lui apprendre tout ce qu'elle souhaitoit de savoir. Il lui dit que le Roi étoit tellement irrité contre elle, qu'il avoit resolu d'obliger *Albanie* à la chasser, sous peine d'encourir son indignation, & de s'exposer à être envisagée comme ennemie de l'Etat, en protegeant une personne qui l'avoit trahi. Cela toucha si sensiblement *Zarah*, qu'elle en perdit tout le plaisir qu'elle avoit trouvé en la compagnie de *Salopius*, qui lui étoit si necessaire pour venir à bout de ses desseins.

Ce

Ce fut en ce tems-là que le Roi envoya *Aurantie* à la Princesse sa Sœur, pour tâcher de lui persuader de ne plus employer *Zarah* à son service, & pour lui en apprendre les raisons. Mais *Zarah* avoit eu la precaution d'insinuer à *Albanie* que la Reine sa Sœur la devoit venir trouver, à la sollicitation du Roi, pour tâcher de la porter à renoncer au droit qu'elle avoit de pretendre à la Couronne; ou tout au moins à faire une chose qui lui seroit prejudiciable, aussi bien qu'à sa posterité : Que pour parvenir à cette fin, on devoit l'engager à se defaire d'elle, sous quelque pretexte qu'elle avoit apris qu'on avoit inventé contr'elle, pour faciliter ce dessein. De sorte que lors que la Reine se rendit au Palais d'*Albanie* à la Campagne, où elle demeuroit en ce tems-là, on lui dit qu'elle n'étoit pas visible. Cela toucha sensiblement la bonne Reine, qui aimoit tendrement *Albanie*, & qui

avoit beaucoup d'affection pour tous ses sujets. Mais le Roi qui étoit naturellement emporté, quoiqu'il eût l'adresse de gouverner & de cacher sa passion, plus qu'homme du monde dans l'administration publique des affaires, n'oublia jamais ce refus pendant tout le cours de son Regne. Et bien qu'il ne pût venir à bout de ses desseins par rapport à *Zarah*, il s'en vengea, en donnant des marques visibles de son ressentiment à *Albanie*, & en negligeant long-tems *Hippolite*. *Zarah* ne manqua pas aussi de son côté à se venger du Roi, en decouvrant une seconde fois l'entreprise qu'il avoit formée contre *Briscia*, laquelle eut un aussi mauvais succès que la premiere, les ennemis en ayant été avertis à tems. Ce contre-tems donna même quelque atteinte à la reputation d'*Aurantio*, qui ne voyoit que trop qu'il étoit environné de bien des gens qui s'étudioient aussi bien que *Zarah* à faire avorter toutes

toutes ses entreprises, & à le rendre odieux au peuple, qui commençoit déja à murmurer contre son Regne. Il s'en trouvoit même qui loüoient la conduite des personnes que la Cour soupçonnoit de trahison, en revelant ce qui se passoit dans le Conseil.

Enfin *Aurantio* vit bien qu'il ne pourroit rien faire, sans employer les personnes qui traversoient ses desseins, & qui d'ailleurs étoient tres-capables de le servir dans le maniement des affaires publiques par leur capacité & par leur experience. Outre cela *Salopius* n'agissoit plus qu'avec beaucoup d'indifference & refusoit tout ce que le Roi souhaitoit de lui. Cependant ce Prince ne le soupçonnoit en aucune maniere d'infidelité, bien qu'il l'eût trahi, étant trompé par le peu d'empressement qu'il faisoit paroistre pour les affaires, ce qui ne procedoit pourtant que de la passion qu'il avoit pour les plaisirs, outre qu'il aimoit

trop *Albanio*, pour bien servir *Aurantio*. *Solano* s'étant allié en ce têms là à la Famille d'*Hippolite*, travailla à le remmettre dans les bonnes graces du Roi, lequel trouvant en lui toutes les qualitez requises pour le servir utilement, le retablit dans son Conseil & dans son Armée. Peu après cela, *Volpone* qui venoit pareillement de s'allier à la Famille de *Zarah*, fut aussi employé dans les affaires les plus secretes, de sorte que cette Dame n'avoit plus lieu de craindre, ni de songer à la vengeance. Cependant elle n'avoit pas encore ce qu'elle souhaitoit ; la vuë d'*Aurantio* la chagrinoit, car quoique la Reine fut morte, elle craignoit toûjours que quelque accident ne traversât la Succession d'*Albanie* à la Couronne, sur quoi elle fondoit toutes ses esperances. Enfin la fortune qui l'avoit favorisée dans toutes ses entreprises, ne voulut plus la tenir en suspens, la mort d'*Aurantio* rem-

plit

plit tous ſes vœux, en élevant *Albanie* ſur le Trône d'*Albigion*.

Zarah diſpoſa alors de toute choſe à ſa volonté. Elle eut dequoi ſatisfaire ſon avarice & ſon ambition. Tout le monde la flatoit & lui faiſoit la Cour, pendant que les formalitez de la grandeur d'*Albanie*, la privoient des plaiſirs ſecrets que *Zarah* goûtoit au milieu d'une foule de Courtiſans idolâtres.

Elle ſe vit en quelque maniere Maîtreſſe du Gouvernement de l'Etat. On ne pouvoit obtenir ni graces ni recompenſes qu'en s'adreſſant à elle. Ce n'étoit que par ſon canal que les bontez de la Reine ſe repandoient ſur ſes Sujets: Les ſiecles paſſez nous ont fourni des exemples de cette nature; & la poſterité en pourra encore voir, mais jamais de ſemblables. Car l'on peut dire ſans exageration, qu'*Albanie* s'ôta la Couronne de deſſus la tête pour la poſer ſur celle de *Zarah*. Cette grande élevation & le pouvoir qu'el-

le avoit à la Cour, lui fit donner le nom de Reine *zarah* parmi les Etrangers, qui ignoroient la constitution du Royaume d'*Albigion*, où les Rois ont accoûtumé de placer leurs Favoris sur le Trône : Cela ne manqua pas de lui susciter beaucoup d'ennemis parmi la Noblesse ambitieuse, qui étoit jalouse de sa grandeur. La venalité des Charges dont elle s'attribua tout le profit, lui attira aussi la haine de tous les Courtisans les plus considerables; & les plus dangereux de ses ennemis furent *Roffensis* & *Mulgravius*, qui n'avoient pas oublié la piece qu'elle leur avoit faite.

Les Ministres & les Favoris s'accordent rarement, les premiers ayant pour but le bien de l'Etat & la satisfaction de leur Prince; au lieu que les autres ne songent qu'à s'enrichir & à s'élever sur les ruines de leur Patrie; de sorte qu'ils sont toûjours opposez, & par consequent lors que les Favoris fleurissent l'Etat languit,

languit, car les personnes de ce caractere ne songeant qu'à se nuire mutuellement, negligent toutes les affaires pour en venir à bout.

Ceux-ci, quoi que d'un esprit altier, étoient trop sages pour se declarer ouvertement la guerre, & pour decouvrir leur foible, en faisant connoître les avantages qu'on avoit sur eux. De l'autre côté, *Albanie* étoit aussi trop prudente, d'un humeur trop douce & trop prevoyante, pour se declarer en faveur des uns, au prejudice des autres. Et comme elle avoit outre cela, beaucoup d'estime pour *Rossensis* & pour *Mulgarvius*, & qu'elle n'ignoroit pas la haine de *Zarah* contre ces deux Seigneurs, qu'elle jugeoit seuls capables de la traverser dans son esprit, elle ne l'encourageoit aucunement à dire quoi que ce fut à leur préjudice.

Hippolite de son côté se vit élevé au plus haut point de grandeur & de gloire, où puisse parvenir un Sujet.

Sujet. Il faut cependant avoüer qu'il s'en est rendu digne par ses services : Il étoit également estimé à la Cour & parmi le peuple : Tout le monde fut ravi que la Reine eut confirmé le sage choix d'*Aurantio* : Il n'y avoit personne qui ne dit du bien d'*Hippolite* & qui ne convint de son merite : Les Etrangers le regardoient comme s'il eut été Roi d'*Albigion*, & on lui rendoit à l'armée les mêmes honneurs qu'on a accoûtumé de rendre aux têtes Couronnées : Ainsi comblé d'honneur dans la Patrie, accompagné par tout de la Victoire, il triompha de tous les Heros de son tems. Il ne fut pas moins heureux dans sa Famille ; *Volpone* son plus proche allié, étoit aussi absolu dans les Conseils, que lui à la tête de son armée. La Nation fleurissoit & s'enrichissoit sous son ministere : Les Soldats trafiquoient dans leurs tentes & les Matelots dans leurs cahutes, les Marchands ne songeoient plus à s'en-

s'enrichir dans les Païs étrangers, ils negocioient avec plus de seureté avec le Gouvernement : La Reine étoit assise à son aise sur son Trône, & ne sentoit point le poids de sa Couronne, tout le monde envioit le bonheur & la tranquilité de la Nation, sous le Regne fortuné de *zarah* & de *Volpone*.

Mais il s'éleva un orage qui en interrompit le cours ; les Ecclesiastiques d'*Albigion* conçurent de la jalousie d'une puissance qui sembloit vouloir sapper les fondemens de la leur ; que les plus habiles gens du Païs, estimoient le principal appui de la paix & de la tranquilité future d'*Albigion*. Ils se mirent sur cela à exclamer dans leurs Chaires, contre ceux qui violoient leurs droits & leurs privileges, & à exhorter leurs Auditeurs à demeurer fermes dans les principes de la Religion, que leurs Peres leur avoient enseignée & procurée au prix de leur sang. Ils eurent même la hardiesse

diesse de designer en tous lieux & dans leurs Assemblées publiques, les personnes qu'ils savoient qui étoient les Auteurs des maux qu'ils souffroient, & de ceux dont ils étoient menacez, au prejudice de l'Etat.

Ce procedé où l'on pretendoit que *Zarah* & *Volpone* avoient beaucoup de part, causa de grands changemens dans le Ministere, & de grandes animositez parmi le peuple, dont l'emportement alla si loin par degrez, qu'ils penserent assommer ceux qui tâchoient de deffendre la Religion de l'Etat, que les autres s'efforçoient de decrier en turlupinant ses plus fidelles deffenseurs, d'une maniere honteuse pour les rendre odieux à la populace: Mais ce stratagême infernal, au lieu de produire l'effet qu'ils s'en étoient promis, ne servit qu'à faire estimer & cherir davantage par toutes les personnes sages & desinteressées, qui ne se laissoient pas aveugler par

les

les prejugés, ceux dont ils tâchoient de ternir la reputation & la gloire, de sorte qu'ils seront peut-être même un jour, le fleau de ces Politiques imprudens, qui voudroient presentement leur ôter un bonheur qu'ils leur ont autrefois procuré eux-mêmes.

Enfin, au cas qu'on éloigne *Mulgarvius* & *Roffensis* des affaires & du Ministere, qui sait quel pourra être le sort de *Volpone* & de *Fuimus*? *Orbanius* étoit aussi puissant qu'eux, sous le Regne de *Roland*, & ce Prince avoit autant d'estime & de consideration pour lui, qu'*Albanie* en peut avoir pour *Volpone*; Cependant il n'osa jamais exposer ce sage & juste Ministre Favori, dans les ruës de *Lodunum*, à la rage & à l'emportement de la multitude. Un Ministre ne sauroit trop estimer le bonheur de n'être pas trop populaire; c'est un secret dont personne ne s'est jamais servi plus utilement qu'*Hippolite*, lequel ne s'étant

s'étant jamais rendu l'Idole du peuple n'a pas lieu de craindre d'en devenir un jour le sacrifice.

Qu'importe que *Danterius* ait servi utilement l'Etat, ou fut obligé de s'en defaire pour pouvoir prendre le Gibier que *Volpone* poursuivoit. Et quoique le *Cambriam* soit un animal plus traitable, ce n'est pourtant qu'un âne, dont les oreilles feront deloger les perdrix, au lieu de les conduire dans les filets. Mais *Solano*, le jeune Legat, sera bientost de retour, chargé d'experience, & puis on n'aura plus besoin de ces gens là.

Cependant toutes ces intrigues là, & dans l'Eglise & dans l'Etat, embarassoient extremement la bonne Reine *Zarah*: Car bien que sa Maîtresse vêcut encore, & qu'elle eut un empire absolu sur les cœurs de tous ses Sujets, le fardeau du Gouvernement pesoit fort sur les épaules de cette Favorite. Elle la soûtenoit comme un second *Attelas*,

las, sans que les *Albigeois* lui en marquassent la moindre reconnoissance : Ce païs ingrat, qui ne sauroit jamais bien parler de ses *Protecteurs* & de ses *Liberateurs* ; semblable à un Cheval indomté, a toûjours régimbé contre ceux qui ont osé le monter.

Rien ne chagrinoit plus *zarah*, que cet esprit turbulent des *Albigeois*, qui ne pouvoient souffrir une monture de femme, n'ayant pas oublié ce qu'il leur en avoit coûté sous le Regne feminin de *Roland*. Mais ces difficultez-là ne furent pas capables de rebuter *zarah*, qui resolut de se servir des étriers de la renommée & de la bonne conduite d'*Hippolite*, pour en venir à bout, avec l'assistance de la verge de *Volpone*. Car bien que cette verge ne se fit pas si bien sentir que quelques autres, elle avoit l'art de chatouiller les chevaux retifs, & de les reduire à la plus agreable allure du monde. Elle domta par ce moyen les meil-

leurs chevaux d'*Aibigion*. Enfin elle en fit crever plusieurs ; elle en estropia d'autres, & il s'en trouve encore dont elle se sert utilement.

Il y en avoit entr'autres deux des plus vigoureux, de poil noir, dont elle auroit pû tirer beaucoup de service, & qu'elle mouroit d'envie de domter : Mais ils ne voulurent jamais souffrir de monture, & on ne put venir à bout de leur mettre la bride en bouche. Il y avoit outre cela un cheval blanc, de tous ceux de la Cour, celui dont on se flatoit de tirer le plus de service : Elle sçut le manier si adroitement qu'elle monta dessus ; mais comme elle sortoit du Palais, pour s'en servir dans une certaine expedition, il jetta par terre son Altesse si rudement, & la couvrit de tant de honte, qu'elle n'a jamais pû souffrir depuis un cheval blanc. Il y en a même qui disent, que cette aversion est si violente, qu'elle commence à haïr tout ce qui est blanc, même jusques au linge,

linge, & particulierement les *manches de Linon.*

Peu de tems après ces petites disgraces, *zarah* eut un chagrin inconcevable de voir l'estime que tous les bons *Albigeois* marquoient pour *Mulgarvius*, ce Seigneur ayant gagné l'oreille d'*Albanie*, & l'affection de tout le peuple. Et comme son merite & ses belles qualitez lui donnoient beaucoup d'autorité, elle étoit au desespoir de le voir dans l'independance, la flaterie & la persuasion étant absolument inutiles pour le faire donner dans le paneau.

Elle en eut une douleur si sensible, & sur tout de voir qu'il observoit soigneusement à la Cour, toutes ses actions, qu'elle s'en plaignit aigrement à *Volpone.* Ce Seigneur lui repondit avec beaucoup de soumission, qu'on auroit soin d'y remedier, & de la contenter en peu de tems : Mais qu'il falloit qu'elle eut un peu de patience, ajoutant à cela, que les habiles Politiques,

c'est à dire ceux qui lui ressembloient, avoient trouvé par experience que la paix & l'union conserve un Etat; que l'amour le soutient; que l'ambition & la nouveauté le detruisent: que la *Moderation* banit la haine & les querelles, & que la douceur supprime l'envie. Enfin continua-t'il, il ne faut pas oublier entre toutes les qualitez éminentes que possede *Albanie*, cette vertu suprême de la *Moderation*, dont elle use également envers ses amis & ses ennemis, & que nous sçavons l'un & l'autre qu'elle possede au souverain degré, & que rien n'a jamais été capable d'ébranler en elle. J'ai même observé que ceux qui en profitent, en sont plus obligez à la fortune qu'à leur merite; & que cette vertu agit plus par de certaines influences, que par le motif qui porte cette Princesse à preferer la misericorde à la severité: J'entens sa clemence, qui sert de regle à sa vengeance & de bornes à sa puissance,

ce, lorsqu'il s'agit de moderer la rigueur des Loix envers ceux qui sont soumis à son obéïssance.

Cette vertu est un effet de sa pieté & de la douceur de son esprit. Au reste la clemence est une qualité heroïque; & la victoire qu'elle remporte sur la passion agissante & effrenée qui lui est opposée, est la chose la plus surprenante qui puisse proceder de ceux qui exercent cette vertu. Et cette victoire est assurément beaucoup plus glorieuse que celle que l'on peut remporter par la force des armes.

Zarah l'interrompit en cet endroit, & lui dit, Seigneur, vous me faite souvenir d'un acte de cette vertu, qu'elle fit éclater il y a quelques jours à ma requête, en faveur de...... C'est cela même, répondit *Volpone*, qui a donné lieu à ce que je viens de dire: J'étois present lors que vous lui demandates le pardon de cette personne, & que vous l'obtintes si facilement par vo-

tre adresse & par votre éloquence ; d'une ame toute disposée à vous l'accorder par la vertu. C'est sur cela que j'ay dit aussi, que la clemence favorise également les amis & les ennemis, & que nous devons nous estimer bienheureux, lors que la fortune nous fait rencontrer en ceux à qui nous demandons des graces, plus de disposition à nous pardonner, qu'il n'y a de merite en nous pour l'esperer. Il est vrai que le discours que vous lui fites auroit pû toucher un *Barbare*, parce que vous prîtes *Albanie* par un endroit qui vous étoit avantageux ; cependant vous n'auriez pas si bien réussi auprès d'un autre.

Seigneur, dit *Zarah*, je veux bien vous apprendre ce qui me fit entreprendre cette affaire. Je rencontrai par hazard la personne dont il s'agit dans l'antichambre, où je me mis à raisonner avec lui sur le sujet de sa disgrace, & lui trouvai beaucoup de moderation, & une grande tran-

quilité

quilité d'esprit : Je lui parlai encore plus librement comme il alloit au Conseil ; & ce fut sur cela que j'entrepris de faire sa paix auprès d'*Albanie*. Je m'y pris ainsi ; Madame, lui dis-je, ce n'est qu'un accident humain d'avoir de l'avantage sur nos ennemis, mais c'est une vertu Divine de leur pardonner, lorsque nous les avons vaincus : C'est cela qui fait preferer la clemence à la rigueur. Pardonnez lui donc, Madame, & quand vous ne le voudriez pas faire en consideration de celui qui vous à offensée, ni pour l'amour de moi, qui ne merite pas cette grace, vous devez le faire pour votre propre honneur ; puisque cela vous sera bien plus glorieux que de vous defaire d'un foible ennemi : Que dis-je, d'un ennemi ! je lui fais tort, puisque je puis vous assurer qu'il forme autant de vœux pour votre prosperité, que vous avez de moyens pour le detruire : Outre cela, il est déja

assez puni par les remors qu'il a de la faute qu'il a commise, & par la terreur que vous lui avez donnée. Interrompez donc le cours de votre indignation, & montrez en ne le punissant pas, que votre haine n'est pas implacable.

Fin de la premiere Partie.

HISTOIRE SECRETTE DE LA REINE ZARAH.

SECONDE PARTIE.

COmme il n'y avoit pas encore long-tems qu'*Albanie* étoit montée sur le Trône de ses Ancêtres, on ne devoit pas s'étonner qu'elle ne sçût pas encore tenir les reines du Gouvernement ferme. *Zarah* les lui arracha des mains ; & bien qu'elle lui laissa celles de la *Puissance*, elle ne manqua pas de retenir toutes celles du *Profit*, n'ignorant pas,

pas, en habile Politique, qu'elles lui procureroient tout ce que son ambition pouvoit souhaiter.

La Cour étant restée jusques alors, sur le même pied où elle étoit sous le Regne d'*Aurantio*; on commença à songer à la reformer. *Zarah* jetta les yeux de tous côtez, pour trouver des esprits foibles à placer auprès de la personne d'*Albanie*, & des gens qui lui fussent entierement devouez: Cependant comme elle jugea qu'il lui seroit difficile de deplacer *Devonius*, premier Officier de la Maison de la Reine, homme de naissance & de cœur, elle tâcha de le degouter de la Cour en chagrinant tous les Officiers qui dependoient de lui, & en l'obligeant d'en recevoir d'autres à sa recommandation. Une de ces Charges étant venuë à vacquer, on s'adressa immediatement à *zarah* pour l'obtenir, personne ne croyant que *Devonius* fut assez hardi pour soutenir ses droits, contre la volon-

té

té de cette Dame : Mais ce Seigneur n'y eut aucun égard, & entra hardiment en lice contre une ennemie si puissante.

Zarah s'étant chargée de la remplir, envoya sans ceremonie son nouveau Officier à *Devonius*, pour lui faire confirmer son choix : Mais elle eut la mortification d'en recevoir un refus rempli de mepris. Ce Seigneur la vint trouver avec un air de grandeur égal, & même superieur au sien : *Madame*, lui dit-il, *êtes vous Reine d'*Albigion ? *Ou ne suis-je plus Grand Maître de la Maison de la Reine ? Si vous êtes Reine, prenez cette baguette : Mais si je suis encore ce que j'étois, je macquite de mon devoir en soutenant mes droits, & en vous disant que vous avez surpassé les bornes du votre en cette rencontre.* Elle fut surprise de ces paroles, n'en n'ayant pas entendu de pareilles, depuis qu'elle s'étoit flatée d'être Maîtresse absoluë de la Cour.

Cela

Cela ne manqua pas de faire prendre à son Altesse la resolution de ne plus souffrir dans les grandes Charges des personnes du genie & de la resolution de *Devonius*, capables de s'opposer à sa puissance. Dans cette vûë elle fit choix de *Canutius*, pour exercer la seconde Charge de la Cour, sachant bien qu'il ne trouveroit pas à redire à son administration; je ne dis pas cependant qu'elle lui en fit present.

Car *Canutius* joüant un jour avec elle, perdit plus d'un talent d'or. Ce ne fut pourtant ni aux cartes ni dez, jeux encore inconnus en ce tems-là, mais à un certain jeu que les *Albigeois* nomment *Tout perdre* Cette Dame dont le cœur reconnoissant est connu de tout le monde, ayant cette obligation à la personne du monde qu'elle trouvoit la plus propre à exercer, à son gré cette Charge, l'en mit immediatement en possession. Il se trouve cependant des medisans, qui disent qu'il

qu'il l'avoit bien payée. Quoi qu'il en soit, il eut ce qu'il souhaitoit, & *Zarah* la satisfaction d'avoir trouvé un joüeur qui entendoit si bien le jeu de *Tout perdre*.

Le peuple d'*Albigion* naturellement malicieux, ne manqua pas aussi de relever cette affaire-là. On parloit fort librement de la conduite de *Zarah*, & il y en avoit même qui blâmoient ouvertement *Albanie*, la meilleure Princesse du monde, de ce qu'elle permettoit à une Sujete, des choses qu'on ne pardonne pas même aux Souverains : Cependant tout le monde convenoit que *Zarah* abusoit de sa bonté, par son adresse, & par l'ascendant qu'elle avoit pris sur elle pendant sa jeunesse, & qu'elle conservoit toûjours.

De plus, on ne pouvoit songer en ce tems là, à delivrer la Cour de cette Sansuë altiere, qui s'engraissoit aux depens du meilleur sang de la Nation, quoi qu'il y eut

de bons Ministres; parce qu'*Hippolite* servoit avec honneur sa Patrie, dans le poste éminent qu'il occupe, & qui requiert un homme également consommé dans les affaires du Cabinet & dans celles de la Guerre. Cela obligeoit *Albanie* à l'encourager, & à l'élever à tous les honneurs & à toutes les dignitez, ausquelles son merite & ses services lui donnoient lieu de prétendre. Le peuple étoit même également satisfait & de son choix & de la dispensation de ses graces envers lui: Mais il ne pouvoit souffrir que *Zarah*, qui ne rendoit aucun service à l'Etat, reçût des marques si éclatantes de la bonté de sa Souveraine, dont elle partageoit la puissance, de sorte qu'il ne lui manquoit presque que le titre de Reine, que tout le monde commençoit à lui donner; plusieurs personnes ayant ressenti des effets de sa colere, aussi redoutable que celle de la Puissance Souveraine.

En

En voici un exemple éclatant. Comme elle passoit un jour dans les ruës de *Lodunum*, où elle alloit souvent trafiquer avec les Marchands : & où les Bourgeois trembloient lors qu'elle passoit devant leurs boutiques, depuis l'avanture des Velours, & l'adresse qu'on savoit qu'elle avoit à les acheter ; un malheureux *Aga*, passant sans ceremonie à côté de sa chaise, en rompit la glace du pommeau de son Cymetere : Son Altesse Imperiale fut tellement indignée, qu'ayant appris son nom par le moyen de ses Domestiques ; un jour qu'il étoit au lever d'*Hippolite*, elle le fit casser, sans se donner la peine de cacher son ressentiment, & la cause de la disgrace de l'*Aga*, & sans permettre à ses amis d'interceder pour lui.

Ce procedé irrita l'*Aga* à un tel point, qu'il écrivit la Lettre suivante à *Zarah*, & la fit repandre dans tous les Caffés de la Ville : *Y*

a-t'il rien de plus honteux, Madame, *pour le Royaume d'*Albigion, *que de voir* Albanie *la Mere de sa Patrie, & la meilleure Princesse du monde, sacrifiée à l'ambition d'une ..... qui la fait passer pour la plus foible de toutes les femmes. Le genereux* Hippolite *a trop d'honneur pour prendre votre parti* : Albanie *est trop juste pour laisser vos crimes impunis* : *Les* Albigeois *ont trop de cœur pour souffrir vos usurpations* : *Et le tort que vous me faites est trop grand pour le pardonner.*

Cette affaire fit beaucoup de bruit à *Lodunum*, tout le monde plaignit le pauvre *Aga*, qu'elle avoit sacrifié à son ressentiment : Les gens de guerre en parloient hautement, & les plus étourdis n'osoient plus boire le soir, de crainte de donner contre la chaise de *Zarah*, & de se voir casser, pour avoir rompu ses glaces. Il s'en trouva même qui furent si effrayez du malheur du pauvre

vit *Aga*, qu'ils trembloient au nom d'une chaise, & qu'ils auroient mieux aimé s'exposer à la bouche d'un canon, qu'à s'en approcher d'une en pleine ruë.

Mais tout cela ne put nullement ébranler la bonne fortune de *Zarah*; *Albanie* la deffendit comme un rocher, contre un deluge d'ennemis & contre l'insulte des tempêtes & des vagues, qui la menaçoient de tous côtez. *Danterius* & *Roffensis* dirigeoient alors les affaires avec succès au dedans: *Ormondo* se voyoit favorisé de la fortune au dehors, & *Hippolite* n'avoit pas fait grand-chose pendant le cours de la Campagne; de sorte que *Zarah* n'avoit pas de quoi se vanter, ni sur quoi fonder ses usurpations. *Mulgarvius* commençoit aussi à lui donner de la jalousie; mais elle trouva bientôt le moyen de lui imposer silence, en l'éloignant de la Cour & du Conseil.

Danterius qui étoit fort estimé

pour la prudence de ses Conseils; voyant cela, se dégoûta des affaires. Il comprit facilement qu'on le vouloit faire servir de joüet à *Fuimus*, à *Solano*, à *Devonius* & aux autres creatures de *Volpone*, & qu'il ne seroit plus à l'avenir qu'une espece de Sous-Secretaire. Ce mepris le toucha jusques au vif, aprés tous les services qu'il avoit rendu à la Cour; & il n'ignoroit pas que *Zarah* en étoit cause, parce qu'elle vouloit tout garder pour elle & pour sa famille.

Roffensis, *Danterius* & *Mulgarvius* conclurent donc entr'eux qu'ils ne pourroient plus rendre de service à l'Etat, puisqu'*Albanie* suivoit d'autres Conseils, & qu'il n'y auroit plus moyen de rester à son service, à moins qu'on ne put se resoudre à faire hommage à la Reine *Zarah*, qui ne vouloit point souffrir de Rivaux à la Cour ni au Conseil. Ils sçavoient bien aussi que *Volpone* étoit plus exact à se trouver au coucher

cher de *Zarah* qu'au lever d'*Albanie*.

Il arriva en ce tems-là que *Sommerius* un des principaux Officiers de la Cour, eut une affaire de la derniere importance à communiquer à *Volpone*; & comme il l'avoit vû aller vers l'apartement de *Zarah* au sortir du Conseil, il ne douta pas de l'y trouver. *Sommerius* étoit un homme incapable de flater & de deguiser sa pensée; & qui au lieu d'entrer dans les sentimens de ceux qui s'imaginent que la principale vertu d'un Courtisant est de bien mentir, faisoit profession d'une grande franchise & de beaucoup de sincerité. *Volpone* au contraire sçavoit parfaitement bien deguiser les siens, il étoit maître absolu de ses regards, il avoit l'art de forger, de flater & de dissimuler au suprême degré, & ne disoit jamais ce qu'il pensoit. Il faisoit cependant tous ses efforts pour persuader aux *Albigeois* qu'il agissoit par des raisons &

par des maximes directement opposées à l'artifice ; & il avoit une patience & une *Moderation* qui le faisoit passer pour un homme inébranlable & incapable de legereté.

Dès que *Sommerius* eut achevé les affaires qu'il avoit auprès d'*Albanie*, il se rendit en diligence à l'apartement de *Zarah*, où il demanda *Volpone* : Le vieux *More* qui en gardoit ordinairement l'entrée, & qui avoit ordre de dire qu'il n'y étoit pas, s'en acquita, & lui dit qu'il pourroit l'y trouver un autre fois. *Je le sçai bien*, repondit *Sommerius* en colere, & si haut qu'on l'entendit de la gallerie. *Je ne doute nullement que je ne l'y trouve, pourvû que je vienne assez matin, & même.....auprès de Zarah.* Le *More* fut confondu d'entendre ces paroles de la bouche d'un homme de cette qualité, d'autant plus que la gallerie étoit remplie de monde, & cela l'obligea à se retirer & à fermer la porte sans rien dire.

Ce

Ce procedé anima encore davantage *Sommerius* qui a de la fierté, bien qu'il fût une des creatures de *Volpone* en d'autres égards. Il se retira, la colere dans les yeux & le cœur rempli d'indignation. La premiere personne qu'il rencontra en sortant fut *Lunarius*, qui avoit été autrefois un débauché, auquel il parla en ces termes, aprés lui avoir appris ce qui s'étoit passé. *Seigneur, il y a peu de personnes qui suivent la Cour, sans s'engager au service du Prince, ou à celui d'un des premiers Ministres, pour tâcher de faire leur fortune. Un de nos amis a suivi fort utilement cette maxime, & s'est servi adroitement du Proverbe qui dit qu'il faut gagner la Suivante pour se mettre bien dans l'esprit de la Maîtresse, & pour reüssir dans ses desseins. Il s'est même servi de cette methode pour decouvrir l'humeur & l'inclination de la Maîtresse, sans s'arrêter à la grandeur de son rang*

& sans avoir égard à l'interest de ses Etats.

Enfin il est parvênu par ce moyen à une connoissance parfaite de ce qu'il souhaitoit, & a trouvé le secret de lui plaire, en s'accommodant à tout ce qui lui est agreable: De sorte qu'il en obtient presentement tout ce qu'il peut souhaiter, & qu'il a fixé tres-avantageusement sa fortune.

Je connois celui dont vous parlez; repondit *Lunarius*: Il doit cependant être trés-fâcheux à une personne de sa condition, à qui tant de gens font la Cour, d'être obligé de servir une..... à laquelle il faut qu'il prenne plus de soin de plaire qu'à la Reine même. Il est aussi tres-certain, ajoûta t'il, que ceux qui s'engagent dans un service de cette nature, ne sauroient manquer de trouver bien des difficultez au commencement, parce qu'il faut qu'ils agissent par contrainte, par rapport à leur devoir envers les uns

uns, & à leur obéïssance envers les autres. Mais l'habitude rend le travail & la peine faciles, & en leve la difficulté & ce qu'ils ont d'odieux. Cependant il y a bien des gens qui aiment mieux être privez de ces avantages, que de les acheter à ce prix là, quoique ce soient des choses où l'honneur & la fortune se trouvent également interressez; parce qu'ils n'ont pas l'humilité & l'assiduité necessaire pour surmonter de si grands obstacles: De plus tout le monde ne sauroit suivre la Cour, ni se maintenir dans le service d'une...... Et il se trouve bien des gens, qui ne sauroient obéïr aveuglément aux volontez d'une Favorite, ni se resoudre à faire mille bassesses, pour en obtenir un favorable regard ou un mouvement de tête.

Tounario qui ne haïssoit ni *Volpone* ni *Zarah*, & qui étoit cependant des amis & de la cabale de ces deux Seigneurs, ayant entendu une

partie

partie de ce qu'ils venoient de dire ; s'approcha d'eux en disant ; Messieurs, s'il m'est permis de dire mon sentiment sur le sujet dont vous venez de parler, par rapport à *Volpone* & à *Zarah*, je vous dirai, que cette Dame ne s'est jamais mise en peine de tout ce que l'on a pû dire à la Cour & à la Ville, à l'égard des visites frequentes que lui rend ce Seigneur soir & matin, à cause de l'alliance étroite qui les unit. Car bien que ses ennemis & des personnes malicieuses, traitent d'impudence le peu de cas qu'elle en fait ; il s'en trouve d'autres trés-religieuses & tres-moderées, d'un sentiment contraire. Les plus clair-voyans même, en tirent des consequences à son avantage, & disent que sa constance & sa perseverance à cet égard, sont des marques évidentes de son innocence, & que ceux dont les intentions sont bonnes, se mettent au dessus des bruits & de la calomnie. Le peché a toûjours

jours un caractere visible, qui se lit sur le front de ceux qui sont coupables : Il paroît dans leurs yeux, & le mepris de la vertu ne manque pas d'exciter le soulevement des passions.

C'est pourquoi, continua-t'il, si ces deux personnes là que l'on sçait qui ont une noble fierté, n'ont aucune marque de honte ni de crainte dans les yeux, comment peut-on s'imaginer qu'une femme dont le Sexe n'est pas moins timide que foible, osât avoir la hardiesse de paroistre à la Cour la tête levée, après avoir forfait à son honneur, & sur tout, la chose étant connuë.

Comme tous les Amans ne se ressemblent pas, il se trouve aussi des passions differentes ; Et ainsi quoique la Sympatie que je crois qui se trouve en eux, par rapport à la ressemblance qu'ils ont à l'égard de la politique, puisse les faire trouver souvent en particulier, & même que ces privautez puis-

sent leur donner de l'amitié l'un pour l'autre, je ne laisse pas d'être persuadé que leurs desirs n'ont jamais passé les bornes d'une conversation agreable. Il n'en seroit pas demeuré là ; mais comme il étoit tard, la Compagnie se retira.

Cependant cette conversation ayant été sçûë le lendemain ; *Aranio* se battit contre un jeune Seigneur qui l'avoit publié : mais ils furent separez à tems, ensuite dequoi ils se mirent à discourir sur la force irresistible de l'Amour. „ l'Amour, dit *Aranio*, est un flam„ beau qui en allume un autre, & „ qui ne sçauroit brûler long-tems „ seul & sans assistance : J'en ai „ fait l'experience auprès de cette „ Dame. J'ai toûjours observé en „ cette adorable personne, une „ étincelle du feu de l'Amour qui „ n'auroit pas manqué de s'étein„ dre, si je n'eusse pris soin de l'en„ tretenir. Et quoi qu'on ait tâché „ de me persuader qu'il étoit aussi

„ facile

„ facile de se dégager de l'Amour
„ que de rompre avec un Ami lors
„ qu'on le souhaite, j'ai trouvé que
„ cela étoit faux & chimerique.
„ De sorte que sans m'y arrêter,
„ j'ai suivi le sentiment de ceux
„ qui m'ont fait esperer que je
„ pourrois obtenir un jour ce que
„ je souhaitois avec tant d'ardeur;
„ trouvant qu'il étoit absolument
„ impossible de cesser de l'aimer,
„ quoique femme d'un autre, a-
„ près avoir fait tous mes efforts
„ pour en venir à bout.

„ Ensuite de cela, je me suis
„ servi de tous les moyens dont
„ j'ai pû m'aviser, persuadé qu'elle
„ avoit un fond de tendresse dont
„ je pourrois profiter, mais inuti-
„ lement. Cela peut servir à vous
„ faire connoistre l'effet de l'Amour,
„ & la force de l'interest, & qu'il
„ est impossible de rompre les chaî-
„ nes de ceux qui les adorent. Je
„ ne crois pas même qu'il y ait de
„ l'impieté, ajoûta-t'il, à dire que

„ l'Amour que nous portons aux
„ femmes, nous prive de notre
„ *Franc-arbitre*, & qu'il exerce
„ une influence tyrannique sur no-
„ tre liberté, j'ai souvent observé
„ cette verité dans l'Histoire, qui
„ nous fournit tant d'exemples
„ d'Amans qui ont perdu la vie
„ pour leur Maîtresse, & qu'une
„ passion violente ne nous permet
„ nullement d'envisager les dan-
„ gers, ni de nous arrêter à des
„ considerations : J'en ai même
„ fait l'experience en preferant, en
„ me battant contre vous, les in-
„ terests de celle que j'adore, à
„ ceux de mon ami, dont l'hon-
„ neur étoit beaucoup plus inte-
„ ressé en cette affaire que le sien.

„ Cependant il n'y a rien de plus
„ assuré, reprit le jeune Seigneur,
„ que les duels qu'on fait sans
„ cause legitime, ont rarement une
„ bonne issuë. L'Amour qui n'est
„ qu'un enfant, se fâche souvent
„ sans sujet, & se retire souvent les

„ larmes

„ larmes aux yeux, lors qu'il s'a-
„ muse avec *Bellone* : Au lieu que
„ lors que la Justice preside dans une
„ cause, l'évenement en est ordi-
„ nairement favorable. *Aranio* al-
„ loit repondre lors qu'on le vint
„ demander de la part de *Volpone*,
„ qui avoit appris la nouvelle de
„ son combat. Dès qu'il fut arrivé
„ chez lui, il le fit entrer dans son
„ cabinet, où il lui parla en ces
„ termes.

L'amitié que j'ai pour Monsieur votre pere, m'oblige à vous faire des reprimandes, & à vous dire que ce n'est pas par les querelles & par les duels que l'on établit sa reputation dans le monde, & que l'on se fait estimer des honnêtes gens. Il est vrai que de toutes les qualitez requises dans le caractere d'un homme d'honneur, il n'y en a pas de plus essentielles que la hardiesse & la valeur. La premiere l'introduit & le rend agreable en compagnie & à la Cour:

& l'autre le couronne de succès à la guerre & dans les combats ; Mais il faut que ces belles qualitez soient accompagnées de moderation & de jugement, qui sont des productions de l'esprit & les marques d'une belle ame. Car la valeur qui est une chaleur impetueuse, laquelle nous expose pour notre satisfaction aux dangers, est prejudiciable à ceux qui suivent ses mouvemens sans une meure deliberation. De sorte qu'en se battant comme vous venez de faire avec un jeune Seigneur, sur un fondement tres leger & pour une cause frivole, on expose sa reputation & sa fortune pour satisfaire une sotte vanité. Aramio l'interrompit en cet endroit, n'ayant pas la patience de l'écouter plus longtems. *Iuste Ciel!* s'écria-t'il, *Seigneur, appelez-vous ce que l'on dit de vous & de* Zarah *une cause frivole? Et pouvois-je moins faire en vous entendant taxer d'injuste &*

& d'avare ? Si j'ai commis une faute aujourd'hui, je suis persuadé que vous en commîtes une plus grande hier au soir. Ces dernieres paroles penserent detruire la *Moderation* de *Volpone*. Il fut obligé d'appeler toute sa prudence & sa raison à son secours : Tout son sang ne laissa pas de lui monter au visage, & de faire paroistre la confusion où il se trouvoit. Cela donna un plaisir sensible à *Aranio*, après la mortification qu'il venoit de recevoir. Il convint en lui-même qu'il avoit eu tort de s'exposer pour un homme, qui au lieu de lui en marquer de la reconnoissance, venoit de le sermonner, quoiqu'il ne pût suivre lui-même les preceptes qu'il donnoit aux autres.

Bien que cette affaire fit beaucoup d'éclat, elle fut immediatement assoupie par le retour d'*Hippolite* chargé de lauriers, qui imposa le silence aux langues malicieuses qui s'étoient donné carriere sur la conduite

duite de *Zarah*. Cependant ceux-là mêmes, qui beuvoient plus souvent la santé d'*Hippolite* que celle d'*Albanie*, n'osoient boire celle de *zarah* en public, de crainte de recevoir un affront. Car comme tout le monde se dechainoit contr'elle on n'osoit la loüer sans beaucoup de precaution. Il étoit difficile d'entrer en compagnie sans y entendre des vers à sa loüange ; les uns disoient que les pensions que l'on retranchoit aux pauvres veuves des matelots, étoient charitablement destinées pour l'entretien de celles des pauvres ouvriers qui se ruinoient en travaillant pour son Altesse. D'autres, qu'elle avoit toûjours une excuse prête, pour empêcher la charité d'*Albanie* de s'étendre au delà de sa Famille. Et enfin que lors que cette Princesse accordoit à des pauvres Suplians un don de mil florins, son Altesse en meritoit au moins huit cens, pour son intercession.

Cepen-

Cependant ces grands profits là ne sont pas employez à son avantage, comme des personnes mal intentionnées en font courir le bruit; mais pour le bien public. La *Tranquillité* & la *Moderation* dont joüit le Royaume d'*Albigion*, ne sçauroient estre procurées à un prix plus modique, que celui de quelques miserables arpens de terre. Non, non, faut plus pour cela, que ne s'imagine le vulgaire ignorant, & des personnes peu éclairées. Les grandes sommes d'argent que l'on suppose que *Zarah* accumule & entasse les unes sur les autres, sont assurément employées d'une main liberale, pour le salut de la Patrie. *Volpone* ne manque pas aussi de son côté de travailler à un si bon ouvrage, en assistant son Altesse à unir tous les cœurs des fideles Sujets de Sa Majesté, dans un tems où les Commissions se donnent *Gratis*, pour procurer la paix & l'union; & où l'on avance aux

dignitez

dignitez Ecclesiastiques, des Docteurs d'un esprit remuant & inquiet, pour entretenir celles de l'Eglise.

Combien de millions ne tire-t'on pas tous les ans de l'Epargne de *Zarah* & de la Tresorerie de *Volpone*, pour des services secrets, pour le support & pour le bien de l'Etat, afin d'avoir de bons Ministres, qui sachent employer les revenus de Sa Majesté avec avantage? Au lieu que d'autres ne songeroient qu'à épargner un argent, qui ne vaut pas la peine de garder, & ne se mettroient nullement en peine du destin de *Zarah* ni de *Volpone*. Ce sont là cependant les Ministres que les *Albigeois* aiment: Car c'est un Peuple avare qui ne songe qu'à sauver son argent, quand il en devroit couter la vie à mille bons Politiques comme eux. C'est aussi cela, qui leur fait dire qu'*Obornius* & *Roffensis* étoient d'excellens Patriotes, parce qu'ils aimoient

l'argent

l'argent de leur Patrie, & qu'ils estimoient plus une seule ferme en *Albigion*, qu'un Royaume entier en *Etiopie* : Cependant nous trouvons que les Royaumes ne s'achetent pas à si bon marché ; puisqu'*Albigion* a plus payé pour un Titre, que quelques Royaumes ne vallent.

Quoique *Zarah* Regne sans Royaume, elle ne laisse pas d'être Reine & tres-heureuse, puisqu'elle vit à son aise & dans l'abondance, sans le secours de son Peuple, & même en dépit de leurs dents. Elle ne les charge pas d'Impositions, & cependant ils lui fournissent des revenus malgré eux. Elle est le miroir de son Sexe & le Phenix des Reines : Enfin elle n'eût jamais d'égale, & n'en aura jamais.

Presentement nous l'allons voir à la suite d'*Albanie*, qui se prepare à passer en triomphe par les ruës de *Lodunum*, pour aller rendre grace au Ciel des grands succès d'*Hip*-

d'*Hippolite*. *Zarah* ne laissa pas perdre une si belle occasion de profiter de la bonne humeur de la Populace, & d'avoir sa part des loüanges qu'on donna à *Albanie* & à *Hippolite*. Elle suivit la Reine en cette Procession, accompagnée de la belle *Sallona* sa Fille : Car la vanité & l'ambition, sont deux choses dont elle ne cede sa part à personne. Elle n'avoit donc garde de donner lieu à *Albanie* de gratifier celle des autres, ni de manquer à faire connoître à tout le monde la faveur où elle étoit, & qu'elle pretendoit avoir droit de posseder, au préjudice de tout le monde.

Aussi n'y avoit-il personne à la Cour qui eut la vanité de songer à être sa Rivalle : On y bornoit son ambition à être de ses creatures, ou du moins à n'avoir pas le malheur d'être dans ses mauvaises graces. De sorte qu'elle avoit lieu de s'estimer heureuse, n'ayant rien à craindre

craindre ni même rien à souhaiter; si ce n'étoit de se venger de ses ennemis, qui étoient en trop grand nombre pour l'entreprendre. Elle ne laissa pas cependant de former la resolution d'en perdre quelques uns, & de pousser plus loin son ressentiment, au cas que ce premier essai eut le succès qu'elle en attendoit.

Le premier qu'elle choisit pour cela, fut *Mulgarvius*, qui s'étoit mis au dessus de toutes les offres que *Zarah* ou la Cour lui pourroient faire pour le tenter. Mais comme elle ignoroit cela, elle resolut pour venir à bout de son dessein, de lui offrir une Charge tres-considerable, mais qui ne lui convenoit nullement; afin qu'il ne pût l'accepter avec honneur, ni la refuser avec mepris. *Volpone* l'alla trouver dans cette vûë, croyant le surprendre agreablement, en lui apprenant qu'*Albanie* persuadée de son merite & de sa capacité qu'elle

estimoit au dernier point, avoit resolu de lui donner la premiere Charge du Royaume d'*Albigion*, au lieu de celle qu'il possedoit, dont elle vouloit gratifier une personne d'un merite moins distingué que le sien. *Mulgarvius* qui avoit de l'esprit infiniment, & une penetration toute particuliere, lui repondit d'un air mortifiant, qu'il rendoit mille graces à Sa Majesté de ses bontez, & particulierement de celle qu'elle lui vouloit faire : Mais que comme il étoit, grace au Ciel, d'extraction Noble, & que sa fortune n'étoit pas à faire, il aimoit mieux attendre que la Charge de grand Patriarche vint à vacquer étant persuadé qu'il s'en acquitteroit aussi bien que de l'autre ; de sorte qu'au cas qu'*Albanie* voulût bien l'en honorer, il l'en remercieroit : Qu'en attendant il étoit prêt à remettre la Charge qu'il possedoit entre les mains de Sa Majesté, mais qu'il ne vouloit pas le faire entre

entre celles d'un autre.

Volpone fut outré de cette reponse, & de voir retomber sur lui l'affront qu'il avoit voulu faire à ce Seigneur. La chose fut bientôt sçûë de tout le monde, & *Zarah* en eut tant de chagrin qu'elle se retira à la Campagne. A son retour, elle fit deposer un vieux Courtisant bon Patriote, qui a encore beaucoup de feu & de vigueur. Il avoit été autrefois des amis d'*Hippolite*, & n'avoit jamais été ennemi de *Volpone*. Mais il n'a plus d'autre soin en sa vieillesse que de veiller à la sureté d'*Albigion* : Et toute la colere de *Zarah* ne sçauroit l'obliger à abandonner sa Patrie à sa conduite, ni ses *Troupeaux* aux soins de son *Berger*. Il est encore trop puissant pour les *Loups*, & trop Politique pour les ruses des *Renards* : Mais le *Cambrian* est plus propre que lui pour la Charge qu'il possedoit, puisqu'il sçait flater comme un veritable chien de Cour,

& baiser les pieds de sa Maîtresse.

Ensuite de cela *Zarah* s'appliqua uniquement à preparer toute chose pour l'Assemblée prochaine des Etats d'*Albigion*. Les membres de la precedente n'avoient gueres eu d'égard pour elle, de sorte qu'elle étoit ravie que le terme de leur retraite approchoit. Cependant comme ils continuoient à lui donner des allarmes, elle n'eut point de repos qu'*Albanie* ne les eût renvoyez chez eux comme des mal appris, qui n'avoient pas plus de consideration pour *Zarah*, lorsqu'il s'agissoit du bien public, que si elle n'eût été simplement que la fille de *Jenise*. Elle ne manqua pas aussi, dès qu'ils eurent tourné le dos, de se venger de ceux qui avoient le plus manqué de respect pour elle lorsqu'ils avoient cru avoir la puissance en main : Elle resolut même de leur apprendre à l'avenir à qui ils devoient obéïr, & d'assurer son repos sous la prote-

ction de ceux qu'elle auroit soin de faire élire elle-même.

Elle envoya pour cet effet des Lettres circulaires & des instructions secrettes à tous les petits Etats & à toutes les Provinces qui ont droit d'envoyer des Membres à *Lodunum*, pour y travailler aux grandes affaires d'*Albigion*, & leur ordonna de ne choisir aucuns Deputez, que ceux qu'il plairoit à son Altesse de nommer, & qu'elle jugeroit capables de travailler aux grandes choses ausquelles ils étoient destinez, sous peine de perdre ses bonnes graces, & d'encourir son indignation. Les Etats & les Provinces qui étoient à la disposition de son Altesse, ne manquerent pas immediatement de l'assurer de leur obéïssance, & de lui rendre tres-humbles graces du soin qu'elle prenoit du salut du Royaume, & en particulier, de la generosité des distributions qu'elle avoit eu la bonté de faire faire parmi eux. Il se trouve

cependant des personnes assez dé-raisonnables pour marquer du mé-contentement de ce procedé, & qui disent qu'il étoit si éloigné de concilier les esprits, qu'il serviroit plûtôt à allumer une guerre civile à la campagne, où ceux qui avoient tout l'argent, souhaitoient la Paix & la *Moderation*, au lieu que ceux qui n'en avoient pas eu leur part, ne respiroient que la guerre.

Cela alla si loin, qu'*Albanie* fut obligée de faire plusieurs nouveaux Gouverneurs de Provinces pour parvenir à ses fins, pour fermer la bouche aux gens, & pour lier les mains de ceux qui voudroient s'op-poser à l'élection des personnes qui avoient de bons principes dans la Religion Politique, & qui étoient zelez & bien affectionnez au Gou-vernement de son Altesse. Mais nonobstant toutes ces precautions, les peuples obstinez d'*Albigion* re-fuserent opiniâtrément les offres de son or. Il s'en trouva peu qui vou-lussent

lussent prêter l'oreille à ses declarations obligeantes, à l'exception de quelques écervelez suivis d'une populace étourdie & affamée, qui n'ajoûtoient cependant aucune foy aux miracles, que pendant qu'ils avoient le ventre plein; & qui ressembloient en cela à toutes les Multitudes, qui sont pour ceux qui les nourrissent pendant qu'ils ont de quoi leur donner, & qui les abandonnent aussitôt qu'ils cessent de le faire.

Cela obligea *Zarah* à se servir de tous les stratagêmes dont son esprit put s'aviser pour surmonter les obstacles qu'on lui opposoit. Elle obligea dans cette vûë *Albanie* à faire un voyage à la Campagne, afin de s'assurer des cœurs de ses Sujets, de les retenir dans les bornes de l'obéïssance & de gagner les plus obstinez par sa douceur & par sa presence. Elle fit sa premiere visite chez la fille aînée d'*Uranie*, & lui étala les vertus qu'elle souhaitoit

haitoit qu'elle imitât. Cette belle la reçut avec beaucoup de respect, & l'assura avec serment de sa reconnoissance, & que ces principes l'engageroient toûjours à suivre le bel exemple que sa Souveraine avoit eu la bonté de lui donner. Cette declaration encouragea tellement *Zarah*, qu'elle ne crut plus rien avoir à craindre après cela. Elle continua avec *Albanie* l'expedition qu'elles avoient meditée, ne doutant nullement que tout ne repondît à ses vœux. Mais elle ne fut pas plûtôt de retour à *Lodunum*, qu'elle y trouva une declaration publique de la fille d'*Uranié*, * qui lui reprochoit le dessein secret qu'elle avoit formé de la supplanter : Que le voile dont elle s'étoit couverte étoit si mince, qu'elle avoit reconnu au travers son visage à la mode, auquel elle ne se fieroit jamais. Enfin, elle trouva qu'on avoit renversé tous les progrès qu'elle

* L'Université d'Oxford.

qu'elle avoit fait pendant son voyage. Elle avoit oublié son masque de *Moderation*, qui fut dechiré en mille pieces & envoyé de tous côtez, pour donner un échantillon de ses desseins religieux. Les uns le brûlerent, les autres l'anatomiserent, & les plus sages le conserverent soigneusement dans des esprits, pour s'en servir à l'avenir, comme d'un antidote contre la *Moderation*, le *Puritanisme* & l'*Heresie*.

Ce procedé la toucha si sensiblement qu'elle en pensa mourir. Elle ne savoit que faire, les yeux de tout le monde étant tournez sur elle, en cette extremité, pour voir comment elle s'en tireroit. Elle n'osoit même aussi faire part de son affliction à *Albanie*, qui n'avoit déja que trop de chagrin de s'être exposée, comme elle venoit de faire pour seconder les desseins de cette Favorite. De plus, l'obstinée fille des Muses, dont nous venons de parler, reprochoit à *Albanie* qu'elle

je ne lui avoit rendu visite, qu'à dessein de la faire tomber dans le piege, pour l'abandonner ensuite : Elle l'accusoit même de legereté, bien qu'on eut applaudi sa constance & sa fermeté jusques alors. Elle eut aussi l'audace de la comparer au *Vent*, qui est toûjours sujet au changement : Elle se déchaîna contre elle au sujet de sa visite, persuadée qu'elle avoit été faite à mauvaise intention à son égard. Quant à *Zarah*, elle la meprise, la tourne en ridicule dans toutes les Compagnies, & auprès de tous les jeunes gens qui la frequentent. Enfin elle ne lui pardonnera jamais le mauvais traitement qu'elle a fait à *Danterius* & *Bruscus*, & à plusieurs autres de ses Amans.

Le bruit que cela fit, augmenta beaucoup le chagrin de *zarab*, & la surprit au dernier point : On dit même qu'elle en soupira de douleur, chose qui ne lui étoit pas ordinaire, & qu'elle fut touchée

de

de quelque repentir des sinistres desseins qu'elle avoit formez. Cependant, comme il est fort difficile qu'une femme se repente serieusement d'une chose qu'elle a souhaitée avec ardeur ; & qu'elle ne sauroit guere se vouloir de mal d'une faute aussi agreable que l'est celle de la vengeance, les reproches que *Zarah* se fit ne furent pas si violens, que ceux des personnes qui ont un veritable remord de leurs crimes : Ils ressembloient plûtost à ceux d'une personne outrée, de rencontrer des contre-tems & des obstacles à ses desseins ; de sorte qu'elle se vouloit quelquefois mal de son chagrin. Combatuë de cette maniere, tantôt par la raison, tantôt par l'interêt & par ses passions, elle se leva de bon matin, sans avoir pû prendre d'autre resolution, que celle de se laisser conduire par *Volpone*, & de suivre aveuglément ses conseils, dans la conduite d'une affaire qui lui avoit ôté le repos

depuis

depuis long tems.

Mais ces resolutions là ne procedoient que d'une imagination blessée, & des mouvemens d'un esprit allarmé. Il ne lui étoit pas plus facile de se laisser gouverner par *Volpone* qu'à *Albanie* de gouverner sans elle : De sorte qu'ayant rencontré ce Ministre dans la gallerie un moment après ; elle lui fit mille reproches, attribuant tous les contre-tems qui lui étoient arrivez à sa mauvaise Politique. Seigneur, lui dit-elle, vous auriez dû me donner des conseils plus salutaires, & ne me pas exposer à mille langues malicieuses, ausquelles je me serois bien gardée de donner la moindre prise, si vous me les eussiez mieux fait connoître. Ce sont des personnes obstinées qui me decrient de toutes les manieres, & me chargent de mil opprobres pendant que vous passez pour un Saint. Cependant songez à justifier mon innocence, ou je ferai connoître à

tout

tout le Royaume d'*Albigion*, qui est celui qui trahit sa liberté, qui vend ses Privileges, qui fait servir la Religion à sa Politique, & enfin, qui fait d'*Albanie* une image de bois.

Volpone étoit confus & ne sçavoit que repondre, pendant que *Zarah* triomphoit dans son emportement & donnoit carriere à sa colere. Enfin ayant eu le tems de se remettre, il lui repondit en tremblant, Madame, je n'aurois jamais crû que vous fussiez capable de vous laisser entraîner de la sorte par la passion. Dites-moi, s'il vous plaît, avec plus de sang froid, ce que j'ai fait qui soit contraire à votre gloire & à vos interests ? Tout le monde m'est indifferent, hormis vous. A quoi ne me suis-je pas exposé pour vous servir ? Quels chagrins n'ai-je pas essuyez depuis que j'ai l'honneur d'être allié à votre Famille ? Cependant vous voulez me priver inhumainement d'un cœur,

dont la possession adoucissoit tous mes chagrins, & vous voulez me sacrifier à vos mécontentemens, dont je ne suis pas cause. Ma tendresse ne laisse pourtant pas de s'interesser pour vous, & tout foible que je sois, je voudrois encore vous servir aux depens de ma vie.

Foible effectivement, s'écria *Zarah*, de n'avoir pû empêcher qu'on m'insultât jusques dans le Palais, & encore plus foible d'esprit, de n'avoir pû prevoir les consequences des complimens forcez, & des flatteries que nous avons prodiguées à la fille aînée d'*Vranié*, dont nous voila bien recompensez par le mépris qu'elle fait de nos faveurs & de nos vaines entreprises. Tous nos projets sont renversez, les Apprentifs me montrent au doigt lors que je passe, & me jettent des pilules pour me guerir de la rate. De sorte, ajoûta-t'elle, que si *Volpone* ne trouve un remede à ces maux, & ne travaille à justifier ma con-

conduite, ceux qui liront un jour mon Histoire, ne pourront s'empêcher de me regarder comme un Monstre.

Madame, repondit *Volpone*, au cas que je ne repare pas votre honneur, je consens de paroistre à vos yeux le plus criminel de tous les hommes. La fortune se plaît souvent à traverser nos desseins les mieux concertez. Cependant soyez persuadée qu'elle est notre esclave, & qu'en tournant sa roüe, elle reparera bientôt, par mille objets de plaisir, les maux qu'elle nous a faits. Ces belles promesses ayant un peu appaisé la colere de *Zarah*, ils se mirent à consulter plus tranquillement sur les mesures qu'ils devoient prendre pour parvenir à leur but, & pour retablir dans leurs esprits la paix & la tranquillité par de nouvelles acquisitions de richesses & d'honneurs.

Enfin, pour mieux asseurer leur fortune & leur pouvoir en *Albi-*

gion, *Zarah* lui proposa l'alliance de *Montecuto*, riche Seigneur, dont les desseins n'étoient pas moins sinistres que ceux de cette Dame. Comme les bontez d'*Albanie* n'ont point de bornes à son égard, elle n'eut pas de peine à lui persuader de donner à *Montecuto* une des premieres Dignitez du Royaume, afin que toutes les branches de sa Famille fussent également élevées. Cette alliance donna une nouvelle vigueur aux projets de *Zarah*, qui se vit fortifiée par l'appui d'un homme de son propre genie. Il auroit même été assez difficile alors de lui donner la moindre atteinte, quatre des principales Familles de l'Etat étant engagées dans ses interests. Le jeune *Montecuto* & l'aimable *Hippolitie* formerent par leur mariage cette derniere alliance, & la plus considerable de toutes. Cependant tout le monde plaignit le jeune Epoux qui étoit insensible pendant que les charmes de la belle *Hippolitie*

litie enflamoit tous les autres.

On resolut aussi en ce tems-là, d'immortaliser l'honneur de Zarah, & les belles actions d'*Hippolite*, par l'errection d'un fameux Edifice : Car enfin, quoique l'on puisse dire des obligations que l'on a à cette Dame ; il est sûr que l'on ne sçauroit trop reconnoistre celles que l'on a à son Mari, & que si ce bel Edifice dure autant que l'on se ressouviendra de *Zarah*, il subsistera aussi long-tems qu'il y aura une Loi dans le Royaume d'*Albigion*, pour la succession des femmes à la Couronne. Il seroit assez difficile d'exprimer la satisfaction que cela lui donna, & la joye qu'elle eut de voir ses loüanges transmises à la posterité, & de vivre à jamais dans la memoire d'une Nation, à laquell e elle a rendu de si grands services, & qui a été si ingrate à son égard.

La Cour & le Ministere venoit aussi d'être reglé à sa fantaisie. *Volpone* redoubloit ses soins & sa dili-

gence pour empêcher que l'on n'admît au service d'*Albanie* des personnes capables de fauter aux yeux de leurs bienfaiteurs. Il s'appliqua aussi bien que *Zarah*, à observer tous les mouvemens & toutes les dispositions du peuple d'*Albigion*, de crainte que l'on ne s'avisât à l'Assemblée des Etats, de trouver à redire au maniement des affaires, de leur faire rendre compte de leur conduite, & de renverser tout ce qu'ils avoient fait pendant plusieurs années. Pour prevenir ce malheur, *Volpone* fit semblant de donner dans les plaisirs, & *Zarah* persuade à *Albanie* de se divertir comme lui, pour l'empêcher de prendre garde à ce qui se passoit. Elle l'assura que cela étoit necessaire à sa santé; & que ses Sujets ravis de voir qu'elle ne s'embarrassoit pas des differens que de certaines personnes tâchoient de faire naître dans l'Etat, au sujet de la Religion. Ces gens-là, ajoûta-t-elle, n'ont cependant aucune Religion,

ligion, & ce n'est que le chagrin de voir que votre Majesté a de bons Ministres, & qu'elle ne les employe plus, qui les fait agir. Vous pouvez vous ressouvenir, continua-t'elle, qu'ils firent la même chose sous le Regne de *Roland*, lorsque ce Prince se servit des plus habiles gens du Royaume, qui avoient des sentimens opposez aux leurs: Comme ils tourmenterent ce bon Prince, & l'obligerent à se defaire de ses meilleurs amis. Ils feroient la même chose à l'égard de Votre Majesté, si elle prêtoit encore l'oreille aux conseils de *Mulgarvius*, & de ceux de son parti, que vous sçavez, qu'ils sont d'un esprit turbulent & emporté, fort different de la douceur & de la *Moderation*, que vous recommandez tant, & qu'on voit briller en *Volpone*, en *Sigilarius*, & en vos autres Ministres. Vous n'ignorez pas, Madame, que c'est pour n'avoir pas suivi cette Politique, que le Roi votre Pere a été

si

si malheureux ; & qu'il a été poussé à sa ruine par les conseils de *Solano*, qui en donna ensuite de tous differens à *Aurantio* ; qui a eu l'esprit pendant tout le cours de son Regne, de suivre cette regle. Car enfin c'est la seule & veritable maxime d'Etat, dont on doit se servir en *Albigion*.

Albanie qui avoit une complaisance aveugle pour *Zarah*, suivit son conseil, & fit preparer toute chose pour son expedition. Elle se fit équiper comme une autre *Diane*, pour se divertir dans les bois, & dans les plaines où *Roland* avoit autrefois pris tant de plaisir. Tout le monde sçait que la Couronne de ce Prince auroit été pour lui une Couronne d'épines, s'il ne s'y fust delassé de tems en tems, des soins de la Royauté, qui lui étoient insupportables ; Car quoique ce Prince eût toutes les qualitez requises pour les affaires, il étoit tellement adonné aux plaisirs, qu'ils occu-

occupoient tous les momens de sa vie, qui eût été la plus glorieuse & la plus heureuse du monde sans cela. Cependant sa clemence & ses autres belles qualitez lui avoient tellement gagné l'affection de ses peuples, que jamais Monarque ne fut plus regreté que lui à sa mort.

Mais pour revenir à *Albanie*, nous la trouverons dans les plaines de *Roland*, engagée dans des plaisirs & des divertissemens rustiques. La chasse & les courses sont des divertissemens de Prince, & on avoit esperé qu'ils pourroient être du goût d'une Princesse, remplie de tendresse & de compassion, vertus feminines, qu'on souhaitoit de rendre plus masculines par degrés.

Albanie étoit cependant insensible à ces plaisirs là, mais comme elle étoit persuadée qu'ils étoient necessaires à sa santé, elle passoit son tems le plus agreablement qu'il lui étoit possible, & avec une grande tranquillité d'esprit. *Zarah* étoit ravie

ravie de la trouver dans cette disposition, n'ayant nul autre but que de l'engager à faire une visite à la seconde fille d'*Uranié* à *Cambriensis.* * Bien que cette Princesse fût sensible à l'affront que lui avoit fait l'aînée ; cependant pour donner une preuve évidente de la *Moderation* elle ne fit aucune difficulté d'y aller, & elle y fut reçûë avec tout le respect & tous les égards dont toute la Famille put s'aviser. On n'épargna rien pour la traiter magnifiquement, & *Albania* reçut les marques de leur respect avec beaucoup de satisfaction.

Cet heureux succès donna une joye inexprimable à *Zarah* & à *Volpone.* Ils trouverent cette fille d'*Uranié* dans des sentimens conformes aux leurs ; & ne douterent plus qu'elle n'approuvât les termes de la *Moderation*, qu'ils s'étoient proposez d'introduire dans le Royaume d'*Albigion.* Elle ne se contenta

* L'Université de Cambrigde.

tenta pas seulement de marquer à *Albanie*, la joye que lui donnoit sa presence, elle fit mille caresses à *Volpone*, à *Sommerius*, à *Fuimus*, à *Tonerius* & à *Devonius*, dont *Zarah* avoit fait choix, pour faire à cette belle la proposition du sujet de cette grande Expedition. *Albanie* de son côté, accabla d'honneur plusieurs personnes de la Famille.

Cela fut si agreable à la Maistresse de la Maison, qui est fort ambitieuse, qu'elle leur protesta qu'ils pouvoient disposer absolument de *Cambriensis*, puisqu'elle y avoit assez d'autorité pour en assurer les suffrages. Rien ne pouvoit flatter plus agreablement leurs desirs que cette declaration qui étoit le but de leur voyage; *Fuimus* lui apprit que la personne qu'ils lui vouloient recommander étoit un illustre *Zarazien*, beau-fils de *Zarah*, & fils de *Volpone*.

La fameuse *Academicienne* en approuva la proposition, & leur

promit son assistance. Elle dist de plus à *Fuimus* qu'elle connoissoit le merite du jeune *Volpone*, qui étoit l'homme du monde dont elle épouseroit avec le plus de joye les interests, tant pour l'amour de lui-même, que parce qu'il étoit fils d'un tel pere, & allié à une telle mere. Qu'elle n'ignoroit pas non plus, que sa Famille avoit lieu de tout esperer du pouvoir qu'ils avoient en *Albigion*. Elle ajoûta à tout cela, mille expressions obligeantes pour les convaincre qu'elle leur étoit entierement acquise, & que rien ne pouvoit l'engager davantage dans leurs interests. De sorte qu'ils ne songerent plus qu'à retourner à *Lodunum* pour y travailler aux autres choses necessaires pour établir une paix & une tranquillité durable dans le Senat d'*Albigion*.

Pour cet effet ils employerent *Foeski*, *Zarazien* seditieux & grand satiriste, & l'encouragerent à n'é-

pargner

pargner aucun des meilleurs Patriotes d'*Albigion*. On en fit publier une liste, pour les rendre odieux à leurs amis & à leurs voisins. Mais cela ne produisit aucun effet que dans le voisinage de *Lodunum*, où les *Zarasiens* avoient plusieurs moyens d'avancer leurs desseins par des voyes differentes. Ils n'y épargnerent pas l'argent, & y acheterent des terres dans toutes les Provinces voisines de cette grande Ville, pour avoir des suffrages; de sorte qu'il ne s'en étoit jamais tant trouvé. *Bruscus* & *Macaius* furent representez par les *zaraziens*, comme chefs du parti zelé pour la Religion Prélatique, que l'on pretendoit qui entretenoit la dissention parmi le peuple, & qui troubloit le repos du Gouvernement d'*Albanie* : bien que l'on n'ignorât pas que c'étoit celle de cette Princesse, qui avoit été élevée dans les principes que *zarah* & *Volpone* lui vouloient faire paroî-

tre contraires à la *Moderation* qu'elle avoit promis de maintenir en *Albigion*.

Ces disputes donnerent lieu à de grandes animositez de part & d'autres. Elles furent encore enflamées par les Partisans de *Zarah*, fort nombreux, quoique peu considerables par rapport aux autres qui étoient les chefs de la Noblesse & des Ecclesiastiques d'*Albigion*; Païs où l'élite de l'Etat a toûjours été dans les interests de l'Eglise. Cela donnoit beaucoup d'inquietude aux *Zaraziens*, qui étoient cependant beaucoup plus industrieux pour parvenir à leur but, que les autres, qui se voyoient à l'abri des Loix de l'Etat; dont les *Zaraziens* tâchoient d'éluder la force, ou de les faire abroger tout à fait au cas qu'ils n'en pussent venir à bout.

Dans cette vûë, ils firent établir des Gouverneurs *Zaraziens* dans les Provinces d'*Exesia* & de *Canutia*, aussi bien que dans plusieurs

autres,

autres, afin d'engager les petits Etats dans leurs interests, pour n'avoir rien à craindre de l'Assemblée du grand Conseil de la Nation. Car ils tâchoient de profiter de l'occasion, pour s'ériger en un Corps qui pût disposer de toutes les affaires, & éterniser la memoire des *Zaraziens*. Cette pensée animoit de telle sorte *Zarah*, que rien ne lui paroissoit difficile; & comme elle avoit déja engagé la Cour & la Campagne dans ses interêts, elle s'imaginoit n'avoir plus rien à faire qu'à joüir en repos du fruit de ses travaux. Elle se croyoit au dessus de la portée de la malice & du pouvoir de la fortune capricieuse, y ayant à peine un seul Bourg dans le Royaume d'*Albigion*, où elle n'eût des creatures, de sorte qu'elle ne croyoit pas qu'on la pût supplanter.

Cependant comme les plus habiles Politiques ne laissent pas de se tromper quelquefois, elle se trou-

va frustrée de ses esperances, dans un lieu dont elle se croyoit la plus assurée. La Ville de *Sainte Albanie* où toutes ses creatures avoient travaillé depuis long-tems, fut la premiere qui meprisa ses promesses & qui se mocqua de ses menaces & de l'emportement ridicule d'une femme impuissante qu'ils connoissoient trop bien pour se fier à ses paroles, & qu'ils haïssoient trop pour prêter l'oreille à ses flatteries. Car bien qu'elle tâchât de persuader à quelques personnes, par ses largesses, qu'elle étoit liberale, son avarice étoit trop connuë, & faisoit mepriser ses presens hors de saison. Les Habitans de cette Ville qui aiment veritablement leur Patrie, examinerent à fond les principes des *Zaraziens*, & decouvrirent par ce moyen, le mystere d'iniquité qui s'est repandu si loin en deçà de la Riviere de *Tvveed*. Ce ne fut pas là cependant, le seul contre-tems que rencontra son il-

lustre

luſtre Alteſſe. Le deſſein bien concerté qu'elle avoit formé à *Cambrienſis*, fut decouvert, & ne produiſit que de la honte à tout ſon parti. Car dans le tems qu'elle attendoit en pleine aſſurance l'effet des promeſſes de la cadette des filles d'*Vranié*, elle apprit qu'elle avoit ſuivi les traces de ſon aînée, & qu'au lieu de choiſir un *zarazien*, elle avoit élû un de leurs ennemis mortels, un *Albigeois* s'il eſt poſſible, mille fois plus emporté que *Bruſcus*.

Ce procedé allarma toute la Cour qui s'étoit vantée des progrès qu'elle avoit fait à *Cambrienſis*. Ce fut un coup de foudre pour les *zaraziens*, dans une conjoncture ſi delicate : Le bruit s'en repandit tellement de tous côtez, qu'ils n'oſerent pas même hazarder une ſeconde defaite à *Exonia*, où on leur avoit fait d'auſſi grandes promeſſes qu'à *Cambrienſis* : ils y avoient même engagé, en faveur

de *Volpone*, le Prélat, qui étoit leur ennemi declaré ; Cependant quand ce vint au fait & au prendre, ils l'abandonnerent & laisserent l'élection entierement à la disposition du vieux *Somertus*, ennemi juré des *Zaraziens*, qu'il fit rejetter & leurs adherans, autant qu'il lui fut possible, dans tous les lieux de sa dependance.

Zarah au desespoir de se voir frustrer ainsi de ses esperances, eut recours à toutes sortes de ruses, pour empêcher le cours des progrès de ses ennemis. Elle resolut pour cet effet, de rendre visite à *Roffensia*, qu'elle n'aimoit pourtant pas, & qu'elle n'auroit pas aussi recherchée sans cela. Elle le fit cependant d'un air enjoüé & content, sçachant parfaitement l'art de la dissimulation ; & l'accostant avec une tendresse affectée, la pria de vouloir se servir de tout le pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit de son mari, dans une affaire d'importance

qui

qui la touchoit de près. *Madame*, lui repondit *Rossensia*, qui la connoissoit à fond ; *il n'y a point de difficulté que votre Altesse me puiße proposer que je ne surmonte avec plaisir, pourvû que j'en aye le pouvoir, puisque vous me faites l'honneur de m'en prier.*

C'en est assez, reprit zarah, *pour me persuader que vous avez de l'amitié pour moi, chose que je souhaite ardemment : C'est pourquoi sans perdre du tems en complimens, je vous prie de me dire si Monsieur votre mari est assuré de son fait à... ? Vous sçavez bien Madame*, continua-t'elle, *ce que je veux dire ?* Cette question embarrassa tellement *Rossensia*, qui crut que *zarah* cherchoit à tirer d'elle quelque éclaircissement, qu'elle en demeura toute confuse. *zarah* s'en étant apperçûë, lui dit sur le champ : *Madame, je trouve que vous hesitez à me repondre, cependant je puis vous assurer qu'il*

ne

ne tiendra qu'à M. d.... que la chose ne se fasse. En disant cela, elle lui montra une Lettre suposée du Gouverneur d... à son Mari, écrite sur ce sujet, à la requête des Etats d.... : A quoi elle ajoûta que les Habitans avoient tant de considération pour M. d... qu'elle ne doutoit nullement du succès de l'affaire. Cette Lettre satisfit *Rossensia*, & lui ôta tout le soupçon qu'elle avoit conçû, bien qu'elle ne pût comprendre la raison d'un procedé si obligeant de *Zarah*. Sa credulité jointe aux insinuations artificieuses de *Zarah*, lui fit decouvrir le secret de son Mari, & l'appui qu'il avoit à..., & même le nom des principaux chefs du parti qui lui étoit opposé. Celle-ci ravie d'avoir appris ce qu'elle souhaitoit, pour mieux cacher sa perfidie, lui dit que ces personnes-là lui avoient des obligations particulieres ; & qu'au cas qu'elle pût engager Monsieur son mari à leur recrire de telle

&

& telle maniere, elle trouveroit le moyen de faire réüssir la chose : Elle ajoûta à cela que cet Etat étoit pauvre, & par consequent que le veritable secret pour en obtenir ce que M. d... souhaitoit, étoit d'y faire faire des largesses à propos, par une main *zarazienne*, ce qui ne pourroit manquer de réüssir.

Roffensia éblouïe par ces belles paroles, entra dans ses sentimens, & alla immediatement faire part de ce conseil à son mari, lequel sans examiner la chose, suivit celui de son épouse, & écrivit les Lettres que *zarah* avoit souhaitées. Elle ne manqua pas de les envoyer, & d'y ajoûter un ordre secret de les exposer publiquement. ce qui ruina les pretentions de *Roffensis*, & fit choisir *Coragio*, favori de *zarah* & S....e d'*Hippolitie*. Cette perfidie eut tout le succès que *zarah* en pouvoît attendre. Les *zaraziens* firent exposer ces Lettres en plein marché,

marché, où ils louerent le zele qu'*A-zarah* venoit de faire paroistre pour le bien de l'Etat, en decouvrant une supercherie qu'elle avoit inventée elle-même. De l'autre côté on ne manqua pas aussi de decouvrir plusieurs pratiques secretes de *Zarah*, qui furent renduës aussi publiques en cet endroit, qu'elles l'avoient été à *Sainte Albanie*, où l'on avoit exposé plusieurs Lettres qui contenoient des choses criantes écrites de la propre main de Son Altesse.

Mais on ne laissoit pas cependant de trouver des gens qui soutenoient que tout cela procedoit du zele qu'elle avoit pour la Religion, qui étoit entierement negligée, & en danger de s'éteindre dans le Royaume d'*Albigion*: De sorte qu'à moins qu'on ne travaillât avec ferveur à arrêter le cours de ce malheur, on auroit de la peine à distinguer le veritable zele d'avec l'hipocrisie, qu'on prendroit l'un pour

une tentation du demon, & l'autre pour un dessein pernicieux, formé pour la destruction du Genre-humain, sous le masque infernal de la Moderation.

Il est vrai que l'on peut être conduit à la perdition par une belle & cependant fausse apparence de Religion, qui procede communément des mécontentemens de la vie, ou de quelque caprice ou imagination du cerveau. C'est pourquoi on ne sauroit trop sonder le fond du cœur de l'homme, pour savoir si la Religion qu'il professe est fondée sur de bons principes, ou sur des interêts mondains? Si l'ambition n'y a pas beaucoup de part: Si l'on ne s'en sert pas pour parvenir à ses fins, & aux honneurs dont on se laisse aveugler, lorsqu'on ne trouve pas d'autre moyen pour les obtenir? Enfin, il est sûr qu'il y a une infinité de faux motifs, qui conduisent les hommes à la perdition sous le masque de la Religion.

Com-

Combien s'en trouve-t'il, qui l'affectent par un principe de vanité & de presomption, pour parvenir à leurs fins ? Les autres s'en servent pour obtenir le maniement des affaires, & font un mystere de tout, afin de passer pour habilles gens, par un air contrefait & étudié. Il y en a aussi qui n'ont en vûë que leurs interêts, & qui s'insinuent par ce moyen dans les bonnes graces de la populace, pour en être protegés, & pour pouvoir tromper tout le monde. Tous ces gens-là font servir la Religion à leur politique, pour regner imperieusement sur les autres sous ce beau pretexte, & captiver les affections du vulgaire obstiné & aveugle qui est charmé d'un exterieur si agreable, dont ils sont les dupes, parce qu'ils ne profondissent pas les choses.

Ils s'étudient à tromper le monde par des artifices specieux, en se servant de sentences dans les discours ordinaires, & de passages de l'Ecri-

l'Ecriture dans les occasions serieuses. Ce sont autant de pierres precieuses, dont ils ornent & couvrent leurs mauvais desseins ; & ils donnent un tour si agreable à leurs misteres les plus secrets, qu'ils excitent l'esprit des hommes à la curiosité.

Mais pour retourner à *Zarah*, nous la trouverons triomphante de la victoire perfide qu'elle venoit de remporter sur la pauvre *Roffensia*, & se glorifiant de s'être vengée d'un des ennemis de sa famille. Cela l'encouragea de maniere qu'elle dépêcha ses Emissaires à *VVoodstockia*, où un *Zarazien* eut pour competiteur *VValterius*, qui avoit toûjours été rejetté, sans un stratagême dont se servit *Zarah*, pour lui faire preferer *Cadoganius*, qui n'avoit nul autre appui que celui de cette Dame, il est vrai qu'elle agit en cette occasion avec beaucoup plus de precaution & de secret, qu'en celle de *Cambriensis*, qui étoit bien plus importante.

Mais aussi on en doit donner en partie l'honneur au genie de son Favori, qui y contribua plus qu'elle : Outre que cette affaire avoit été projettée par *Volpone*, *Somerius*, *Fuimus*, & le reste des conspirateurs *Zaraziens*, qui avoient resolu de detruire la liberté de tous les Etats d'*Albigion*. Le peuple y avoit déja été reduit à un tel point, qu'ils n'étoient plus leurs propres maîtres, se voyant obligés de suivre les mouvemens de leurs Gouverneurs & de leurs Superieurs qui étoient presque tous *Zaraziens*, dans toute l'étenduë du Royaume d'*Albigion*.

Ils s'en plaignoient hautement, & de ce qu'on leur faisoit faire tout ce qu'on vouloit. Qu'on les obligeoit à diviser leurs terres sans les en dédommager, & à donner leurs suffrages pour rien : Qu'on les faisoit sortir de leurs maisons pendant la nuit, qu'on ne leur permettoit pas même d'y retourner lorsque le jour paroissoit : Qu'on leur faisoit prêter

prêter des sermens contre leurs amis, en faveur de leurs plus grands ennemis.

Qu'ils voyoient tous les jours avec douleur, des personnes vicieuses & corrompuës, qui n'avoient aucunes bonnes qualitez, élevez en un instant, de l'esclavage au Gouvernement des Provinces; de la pauvreté à l'opulance & à la grandeur; de la lie du peuple, aux honneurs & aux premieres charges de l'Etat. Qu'ils étoient *Zaraziens*, & qu'ils étoient utiles à *zarah*. Que le reste des *Albigeois* n'osoient ny se plaindre ny murmurer, lorsqu'on leur refusoit ce qu'ils demandoient. Enfin qu'on exerçoit une espece de pouvoir arbitraire & despotique, sur tous ceux qui n'étoient pas *zaraziens*, ou dans leurs interêts, gens sans la moindre generosité; qui n'ont aucun égard au bien public; qui n'encouragent que la *vanité*, la *fraude* & la *tromperie*, qualitez hereditaires des *zaraziens*

du plus bas rang, & qui n'ont que trop d'empire sur l'esprit des plus relevez. Cela paroît évidemment dans le caractere d'*Artonio*, le plus vil de tous les *zaraziens*, qui est universellement haï, même parmi ceux de son propre parti, & qui bien loin de se laisser gouverner par la raison, ne reconnoît nul autre guide de ses actions que l'interêt, en faveur duquel il se precipite dans des abîmes d'emportement, qui soüillent son honneur, & le couvrent de honte & d'infamie. Mais ce sont-là des choses dont il ne fait pas plus de cas que de la Religion, pour laquelle il n'a pas plus d'égard, que pour le payement de ses dettes; Au lieu que les amis genereux en ont toûjours beaucoup pour ceux qui les obligent, comme nous le voyons dans l'Histoire de tous les grands hommes. Tout le monde sçait qu'il n'y a rien de plus glorieux que de sçavoir gouverner ses passions; car quoiqu'el-

les surprennent quelquefois notre volonté, le jugement les doit corriger & les soumettre à l'empire de la raison. En un mot les mauvaises mœurs de ce *Zarazien*, ternissent tout le lustre de sa Politique.

Zarah n'auroit pas été moins admirée pour sa politique, qu'elle l'est pour sa fourberie, si elle eut suivi cette methode, sans laquelle on ne sauroit bien gouverner. C'est elle qui produit tous les jours tant de varieté & de changement dans les affaires, dans lesquelles il se trouve tant de raisons d'Etat ambiguës, qu'elles embarrassent souvent les plus habiles Ministres; & les preceptes en sont si delicats & si abstraits, que l'évenement n'en sauroit être favorable à moins que le jugement ou l'experience, ne nous apprennent à en faire un bon usage. Car comme la Politique sert à composer l'union qui regne parmi les hommes; nous ne saurions vivre sans elle. Elle n'est pas seulement

necessaire pour la conduite des Etats, mais même dans la vie privée; & elle s'exerce sur des objets sensibles & particuliers, quoiqu'elle soit d'une grande étenduë, & d'une origine illustre & relevée.

La societé est un caractere que la nature a imprimé dans tous les hommes par un certain instinct ou une loi naturelle, qui leur donne un mouvement interne, ou une inclination qui les porte à la rechercher; & ce mouvement est une suite seconde par l'imitation des choses externes, & cela forme ou fait le commerce de la vie.

L'objet de la Politique doit son origine aux societez particulieres, par degrés & dans la suite des tems, se sont augmentées & accruës. Le premier homme & la premiere femme, formerent ensemble la premiere societé du monde, & ensuite leurs familles & leurs posteritez s'agrandirent, de maniere qu'une societé particuliere en forma plusieurs

ſieurs autres, & par conſequent, ce qui étoit propre à une generation, ne le fut plus, lorſqu'elle reçût l'addition de pluſieurs familles differentes. Il fallut alors bâtir des *Maiſons*, des *Bourgs*, des *Forts*, des *Villes*, & ſe ſervir de Provinces entieres pour leur logement & leur habitation. Il fallut des convois pour la ſûreté du commerce; & enfin il fallut ériger des Royaumes, des Republiques & d'autres formes de gouvernement, afin que ſous la direction d'un ſeul, ou de pluſieurs hommes, l'ordre & la police puſſent être entretenus dans les Communautez formées pour la conſervation & pour la ſûreté du Genre humain, auſſi bien que pour éloigner & prevenir tout ce qui pouvoit lui être prejudiciable. Cet ordre a toûjours été enviſagé comme une inſtitution plus qu'humaine, car quoique l'induſtrie & la vigilance des hommes y ait eu beaucoup de part, il ſemble qu'il doive ſon origine

gine

gine à quelque chose de plus relevé.

Cela est remarquable, en ce que même les Creatures irraisonnables, sans art & sans étude, en sont aussi capables que nous, & semblent se servir de cette Politique, pour nous apprendre à diriger un Etat, & à gouverner des Nations, les *Abeilles* nous en donnent entr'autres un exemple dans leurs *Esseins*, qui sont leurs Communautez où elle est si bien établie, que nous ne saurions disconvenir qu'elles n'agissent par quelque chose de plus fort qu'un instinct naturel, pour nous instruire dans l'art du Gouvernement, puisque l'on trouve dans la conduite de ces petites Creatures des maximes si sûres, & des ordres si bien reglés.

On a même disputé si les hommes ne devroient pas suivre les raisonnemens naturels de ces Creatures, qui leur servent de guide, puisqu'ils ont autant de force que de juge-

justesse. Enfin on est convenu avec justice & avec raison, que la Religion est le principe & le fondement de la Politique, & que les Etats où elle n'est pas bien établie, sont toûjours sujets aux dangers & aux desordres. Outre cela les *Abeilles* que l'on pretend qui ne sortent jamais de leurs Ruches, sans se croiser les jambes & les baiser par une espece d'instinct de Religion, nous donnent encore un exemple de ce que nous devons faire avant de rien entreprendre ; qui est d'adorer l'Auteur de toutes choses, avant de songer à gouverner les autres.

Mais *Zarah* & ses *Zaraziens* étoient si éloignés de suivre cette Doctrine, qu'ils ne songeoient qu'à abolir les Loix naturelles du Gouvernement, & à en introduire d'autres en leur place, suivant leur propre systême moderne de Politique, & leurs notions singulieres de gouverner, directement opposées à toutes celles qui ont été instituées jusques

ques à present, soit de droit Divin ou humain. Car les *Abeilles* nous enseignent à ne pas travailler simplement pour notre interêt particulier, mais pour nos amis & notre Patrie, & à employer tous nos soins pour le bien & la prosperité de la Republique, à nous contenter de ce que nous possedons, sans convoiter le bien d'autrui, comme elles se contentent de leurs *Ruches*, sans exciter ni trouble ni discorde, & sans se saisir de celles de leurs Voisins.

Le but d'une honnête Politique, doit être de contribuer autant qu'il lui est possible, au bien & à l'anvantage du Public. Il doit éviter soigneusement de dire ou de faire quoi que ce soit, qui puisse chagriner, ou desobliger les autres. Les railleries offensantes produisent toûjours un mauvais effet. Les personnes de ce caractere là n'épargnent personne. Je parle des railleries outrées, car les delicates sont agreables dans la con-

conversation, mais il faut sçavoir s'en servir prudemment. Il en est comme des *Ragouts* que l'on gâte à force d'assaisonnement, la raillerie piquante offense, & nous rend odieux à la compagnie.

Ceux qui aiment à railler, ou a plaisanter, doivent le faire d'une maniere qui ne puisse deplaire aux personnes raisonnables. Il en est de même de la flaterie, qui est desagreable dès qu'elle est outrée & sans distinction. Il n'y a que ceux qui se laissent aveugler par leur vanité, & par la bonne opinion de leur propre merite, qui s'en accommodent, & qui en marquent de la satisfaction : Ces sortes de personnes-là ne sauroient s'empêcher de decouvrir le ridicule de leur vanité. Mais ceux qui les encouragent par de fausses adulations, meritent d'être punis comme empoisonneurs de la societé civile. La veritable complaisance doit être également éloignée de la flaterie & de l'incivilité.

lité. La Police & la civilité sont des qualitez essentielles à un Courtisan qui veut se distinguer & se faire estimer de tout le monde. Mais je ne saurois excuser les manieres rampantes, les embrassades, les lâches flatteries, les offres de services & les autres simagrées dont ils se servent pour tromper ceux qui leur font la cour.

Un Courtisan doit éviter avec soin, la trop grande familiarité qui le degrade & le fait moins estimer; en lui ôtant une espece de Majesté que donne un air grave & serieux. Cependant il ne doit pas aussi affecter trop de gravité, parce qu'un grand serieux ennuit à la longue; outre qu'il est permis aux plus grands hommes de se relâcher quelquefois & de s'humaniser; le deguisement & l'affectation n'étant pas toûjours de saison.

Il se trouve des gens qui ont un fond de mauvaise humeur, capable de dégouter les personnes les plus raison-

raisonnables, qui se font un plaisir secret de leur chagrin, & de semer la mesintelligence & la division de tous côtés, & même entre les meilleurs amis, qui ont toûjours quelque chose à dire des uns ou des autres, & qui ne sont jamais plus contens que lorsqu'ils ont des affaires sur les bras.

Il y en a d'autres qui ne font pas tant de mal, & qui ne sont pas moins incommodes, qui gemissent continuellement, & se plaignent amerement de leur destinée. Que l'année soit fertile ou abondante, que l'on ait la paix ou la guerre, que les taxes soient rabaissées ou augmentées, tout leur déplaist également.

Ce n'est pas assez d'avoir de l'esprit & du bon sens, & d'autres qualitez semblables, il faut les faire valoir par un certain caractere qui nous encourage, qui nous fait estimer. Sans cela les personnes sans merite & sans esprit, qui ne travail-

lent ni au bien de l'Eglise, ni à celui de l'Etat, & qui ont simplement de bons amis, seront plus favorisées que celles d'un merite éminent, privées de cet avantage. L'eprit & le bon sens ne sauroient entrer en concurrence, avec la richesse d'estituée de l'un & de l'autre. Il y auroit de la folie à les comparer, & à preferer les premiers; les femmes qui sont naturellement interessées, ne manquent guere de se declarer en faveur de la richesse.

Un Amant riche & liberal, quoi que d'ailleurs ridicule & depourvû de sens, se voit generalement preferé à un homme de merite & d'honneur, qui n'est pas en état de fournir à leurs depenses extravagantes. Elles banissent de leurs societez les Amoureux transis, qui passent leur vie à dire des douceurs, & à pousser les beaux sentimens, & qui ne font de depenses qu'en tendresse; Elles veulent quelque chose de plus réel & de plus solide. Je ne

saurois

ſaurois même approuver que l'on reproche aux femmes, qu'elles ſont *Mercenaires* & coquettes ; c'eſt une injuſtice qu'on leur fait. Elles ont raiſon de l'être, & de ſe ſervir de leurs charmes pour engager les hommes, nous trouvons les mêmes deſirs dans les deux ſexes.

Je ne ſaurois nullement excuſer les Dames ſujettes aux vapeurs, qu'imputent leur mauvaiſe humeur à la melancolie, puiſque le beau ſexe doit être naturellement agreable : Les femmes qui ont pour but de plaire & de ſe faire eſtimer, doivent ſe defaire de cette vûë. Elles ſe trompent lorſqu'elles s'imaginent que la gloire d'une femme conſiſte au caractere de ſa beauté ; Elle depend bien plus de la regularité de ſa conduite. Une femme de qualité doit avoir des manieres delicates, & ne doit ſuivre nulle autre régle que celle du bon ſens.

Je ne pretends cependant pas qu'elles vivent comme des *ſauvages*,

ni qu'elles regardent les hommes que comme des *seducteurs* : Elles peuvent recevoir civilement & avec honneur les loüanges qu'on leur donne, & l'hommage que l'on rend à leur merite.

Les femmes qui affectent la severité, & qui font les precieuses, sont ordinairement trop façonnieres, & leur affectation ne sert qu'à les rendre meprisables, lorsque leur conduite n'est pas reguliere. On en juge plus charitablement lorsqu'elles s'humanisent davantage : Leur *Reputation* ne depend ni du caprice, ni des aplaudissemens des hommes, elle doit être fondée sur leur merite & sur leur vertu.

Le dédain des belles, fieres & orgueilleuses, ne leur est pas si favorable qu'elles se l'imaginent, & ne les fait pas estimer davantage. Leur hauteur & leur emportement donne un air desagreable à leur visage & une impression de mauvaise humeur, qui les privent d'une partie

tie de leurs charmes & les rend beaucoup moins agreables. Cependant, lorsque cette humeur revêche s'est une fois emparée de leur esprit, elle s'y maintient obstinément pour soutenir l'honneur de leur caractere.

Il s'en trouve d'autres si entêtées de leur esprit & de leur merite, qu'elles regardent avec mépris tout le reste du monde. Elles se laissent aveugler par leur presomption, & ont une impetuosité qui ne leur permet pas de juger sainement des choses. Cet entêtement leur fait prendre les choses de travers, & de fausses mesures, lorsqu'il s'agit de choses difficiles & incertaines : Et lors même qu'elles se donnent la peine de faire des reflexions, leur opiniâtreté ne leur permet pas d'en profiter, non plus que des remontrances qu'on leur peut faire : Elles disent & font mille extravagances pour soutenir ce caractere, comme ceux qui ayant embrassé une mau-

vaise cause, disputent avec une ardeur inconcevable, de crainte d'en avoir le dementi. Mais elles n'examinent pas si ce qu'elles disent est suportable ou non: Elles se font un point d'honneur de ne jamais ceder, & croiroient avoir reçû un sensible affront, si on pouvoit les obliger à se rendre à la verité par des raisons convainquantes: c'est-là l'effet que produit naturellement un entêtement ridicule, & une sotte vanité.

Il n'y a assurément rien de plus difficile que de trouver un jugement solide dans les femmes, & même de le bien définir. Le jugement à une grande étenduë dans l'un & dans l'autre sexe, & requiert des qualitez fort extraordinaires: Il assaisonne toute chose, entre dans tout, & cependant il est beaucoup plus rare qu'on ne s'imagine: On se flate souvent d'avoir un jugement exquis, lorsqu'on ne fait que suivre des notions ridicules & capricieuses: Il est presque impossible de guerir ceux

qui

qui sont attaquez de ce mal, à cause de l'aversion naturelle qu'ils ont à se laisser convaincre. Ceux qui ont veritablement du jugement se laissent bien moins seduire par leurs propres opinions, & ne sont pas si entêtés de leurs talens, que ceux qui n'en ont pas. Les personnes qui ont de la beauté s'en apperçoivent facilement, mais cela ne les empêche pas de rendre justice aux charmes des autres.

Un habile Artisan ne ressemble pas au *Phenix*; il rend justice au merite des autres, parce que le jugement regle nos *pensées* & nos *idées*, & fait que nous nous connoissons. Ceux qui suivent trop leurs inclinations, n'ont que peu ou point de jugement, & ressemblent fort aux *Animaux*, qui n'agissent que par instinct ou par la nature : Mais le jugement procede d'une veritable & parfaite raison, qui prend toûjours le bon côté des choses douteuses & incertaines; a-

près

près tout, on ne doit pas s'étonner qu'il s'en trouve si peu, puisque la plûpart de ceux qui s'en flatent, le font sans fondement.

Cependant ils ne sauroient en imposer longtems au public : Leur foiblesse & le defaut de leur jugement, se decouvre aussi-tost qu'ils se mêlent de juger ou de decider les controverses. Leur ridicule ne paroît jamais avec plus d'évidence que lorsqu'ils veulent que l'on applaudisse leurs opinions, & qu'on en convienne, tout inconstantes qu'elles puissent être. On ne doit cependant pas aussi condamner toutes celles qui different les unes des autres, ni les renfermer dans les bornes étroites d'un jugement ordinaire. Tout le monde n'a pas l'avantage de posseder un *genie* penetrant : C'est pourquoi nous ne devons pas condamner les opinions des autres, parce qu'elles sont contraires aux notres, on doit bien examiner leurs raisons avant d'en venir.

venir-là, & même après cela, on ne laiſſe pas de ſe tromper ſouvent, parce qu'il ſe trouve dans la plûpart des choſes des circonſtances oppoſées, qui y apportent de grandes differences : Il s'enſuit donc qu'il y a de la preſomption à cenſurer ceux dont les opinions ne ſont pas conformes aux notres, puiſque nous expoſons notre propre jugement en condamnant celui des autres, &c.

Mais il eſt tems après une ſi longue diſgreſſion, de retourner à notre Hiſtoire, où nous trouverons *Hippolite*, faiſant l'action du monde la plus genereuſe, & *Zarah* la plus intereſſée & la plus injuſte. Un de ſes anciens amis & de ceux d'*Hippolite*, s'étant adreſſé à Son Alteſſe comme les autres, après une longue ſolicitation, en obtint la promeſſe de la premiere Charge qui viendroit à vacquer, qui lui conviendroit & dont il lui apporteroit la nouvelle. Ce Cavalier attendit aſſez long tems

tems avec patience, comme font obligez de faire tous ceux qui cherchent de l'emploi à la Cour. A la fin il apprit qu'il y en avoit une vaquante qui étoit son fait: Comme il fut des premiers à en apprendre la nouvelle, & qu'il faisoit fond sur la promesse qu'on lui avoit faite, il se crût suffisamment recompensé des peines qu'il s'étoit données. Il alla immediatement trouver *Zarah*, & lui dit qu'il avoit trouvé une chose qui feroit sa fortune, puisqu'il étoit assûré qu'on ne pouvoit encore en avoir disposé. *Zarah* en parut fort satisfaite, & lui dit, qu'elle étoit ravie qu'il eut decouvert une chose en quoi elle pût lui rendre service; qu'il la vint trouver le lendemain, & qu'elle ne doutoit nullement que le succès ne repondit à son attente. Notre nouveau Courtisan lui rendit mille graces de sa bonté, & se retira le plus satisfait de tous les hommes, persuadé qu'il obtiendroit le lendemain la posses-

sion

ſion de cette Charge : Il s'applaudit même en ſecret, ſe diſant avec le vieux proverbe, *Qu'un ami en Cour vaut mieux que de l'or.* Mais quelle fut ſa ſurpriſe le lendemain, lorſqu'il ſe vit fruſtré de toutes ſes belles eſperances !

Il ne manqua pas de ſe rendre à l'appartement de *Zarah*, les yeux remplis de joye & l'eſprit d'allegreſſe; mais cela ne dura pas longtems. Son Alteſſe l'étant venu trouver, lui dit, *Je ſuis bien fâchée, Monſieur, que vous vous ſoyez donné tant de peine pour l'affaire dont vous m'avez parlé, puiſqu'on en avoit diſpoſé avant cela* : Ces paroles furent comme un coup de foudre à ce pauvre Gentil-homme, & lui ôterent le pouvoir de lui répondre ? Z*arah* s'en étant apperçûë, & connoiſſant la trahiſon qu'elle lui avoit faite, en diſpoſant d'une Charge qu'elle lui avoit promiſe, dont il lui avoit apporté premiere nouvelle, & qu'elle ne pouvoit refuſer aux

ſervices

services qu'il lui avoit rendus, continua : *Monsieur, vous me paroissez tout interdit : cependant je vous assure que je ferai pour vous tout ce qu'il me sera possible. Ie croi que la personne qui a obtenu cette Charge, a besoin d'argent ; desorte que je suis persuadée que je pourrois l'obliger à vous la ceder, moyennant la somme de cinq mille florins que vous sçavez bien qu'elle vaut. Madame*, lui repondit-il, *je vous assure que je n'en ay pas un sol, & qu'au cas que je les eusse, je me serois bien gardé de demander la moindre grace à Votre Altesse.*

Zarah fut touchée de son ressentiment, de crainte que la chose ne fit du bruit, elle fit tous ses efforts pour l'adoucir : Cependant les cinq mille florins l'emporterent sur toutes les autres considerations. Enfin elle le renvoya en l'assurant qu'elle chercheroit avec soin quelqu'autre occasion de lui rendre service. Il sortit là-dessus, rempli d'indignation,

tion, resolu d'apprendre à *Hippolite*, comme on l'avoit traité. Il ne manqua pas de le faire à la premiere occasion qu'il en trouva : Jamais surprise ne fut égale à celle d'*Hippolite*, en apprenant ces particularitez-là. *Est-il possible*, s'écria-t'il, *qu'elle soit si ingrate & si perfide envers une personne à qui nous avons de si grandes obligations? J'en suis confus; n'en parlons plus; oubliez ce qui s'est passé, & ne lui dites pas que j'en ai connoissance; Voilà les cinq mille florins qu'elle vous demande, donnez-les lui pour sa Charge, car elle sera toûjours* zarah, *en dépit d'*Hippolite.

Peu après cela, une Dame de la Cour nommée *Ufranie*, qui avoit eu autrefois du credit dans la Maison d'*Albanie*, s'adressa à *zarah* pour en obtenir une grace : Mais comme elle connoissoit le foible de son Altesse, elle lui apporta un gage, qu'elle lui offrit sans façon en lui faisant sa requête : *zarah* prit

son present & le regardant attentivement, trouva qu'il ne valloit pas ce qu'elle croyoit pouvoir tirer du service qu'elle exigeoit d'elle; sur quoi elle lui rendit, en lui disant avec toute la subtilité du Serpent, *Madame, je serois bien fachée de vous priver d'un si beau joyau, il a tout l'air d'une relique de Famille, de sorte que je suis persuadée que vous l'estimez beaucoup: Quant à moi, je suis rebutée de ces sortes de presens, & comme j'ai grand besoin d'argent, cinq mille florins m'accommoderoient bien mieux, & cependant vous estimez peut-être votre joyau deux fois autant.* Elle savoit pourtant bien qu'il n'en valloit pas plus de mille; & c'étoit aussi tout ce que cette Dame estimoit le service qu'elle exigeoit d'elle; car elle n'ignoroit pas qu'il n'y avoit rien à faire sans cela. Elle s'en retourna aussi bien fachée qu'un si beau present, ne lui eut pû faire obtenir une honnêté de la part d'une

une ancienne connoissance.

Mais, helas! *Zarah* étoit bien éloignée d'avoir égard à ces choses-là. Une de ses proches parentes ayant fait un festin pour elle, crût que l'occasion étoit favorable pour émouvoir la charité de Son Altesse, & la porter à faire quelque chose pour deux petits enfans, qui étoient à table avec elle. *Madame*, lui dit-elle, *ces enfans-là ont l'honneur d'être de votre sang, si vous avez la bonté de vous en souvenir dans l'occasion, ils vous en auront une obligation éternelle.* Quoique ces paroles fussent prononcées avec beaucoup de modestie & de respect, Son Altesse s'emporta comme elle avoit accoûtumé de faire en de pareilles occasions: *Madame*, lui repondit-elle, *je croyois que vous me connoissiez mieux que cela: Me prenez-vous pour la Reine d'*Albigion, *en vous adressant à moi, comme si je pouvois disposer de toutes choses à mon plaisir?*

sir ? Je vous assure, continua-t'elle, *que je ne puis disposer de rien que de...*; puis se levant brusquement, elle se retira & laissa la pauvre Dame prête d'expirer de douleur, de colere & de ressentiment.

Fin de la seconde Partie.

HIS

HISTOIRE SECRETTE DE LA REINE ZARAH, OU LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH DE'MASQUE'E.

TROISIEME PARTIE.

PUisque la *Reine zarah* est entierement demasquée, & que son Regne vient de finir par le changement du Ministere & la cassation du Parlement, où elle avoit un si grand nombre de creatures ; on ne

travestira personne dans cette troisiéme Partie. Je crois que je la dois commencer par une explication de ce que nous entendons en Angleterre par les noms de *Toris* & de *Vuigs*, qui sont deux partis toûjours oposez ; & qui perpetuellement mettent tout en pratique, pour se noircir & se detruire les uns les autres. Cette explication me paroist d'autant plus necessaire, que c'est sous ces deux noms significatifs de *Toris* & de *Vuigs*, que les relations imprimées au delà de la Mer ; ont souvent entretenu leurs Lecteurs de nos divisions, sans les éclaircir des veritables motifs ; ce qui a fait que plusieurs d'entr'eux ont crû, mal à propos, que le Trône d'Angleterre en alloit être ébranlé.

Les *Toris* sont les Anglois, si attachez au Gouvernement Monarchique, à la Doctrine & aux Ceremonies de l'Eglise Anglicane, qu'ils en ont été surnommez *Rigides*,

pour

pour dénoter qu'ils sont Rigides observateurs des Loix que leurs Peres ont suivies. C'est pour cela qu'ils ont toûjours envisagez pour ennemis declarez, les *Nonconformistes*, c'est à dire ceux qui ne se conforment point aux regles & à la discipline de l'Eglise Anglicane ; sous le nom de *Nonconformistes*, doivent être entendus les Presbiteriens, les Lutheriens, les Calvinistes, les Anabaptistes, & generalement tous ceux qui ont voulu se rendre independans de l'Eglise Anglicane, qui n'admettent point l'autorité des Archevêques & Evêques ; qui ont aboli la Hierarchie de l'Eglise, se soumettant même avec peine au gouvernement spirituel de leurs Consistoires & Sinodes Provinciaux.

Les *Vuigs* est le parti composé de toutes ces pieces de rapport dont je viens de parler, toûjours opposé aux Anglois Rigides : Ces *Vuigs* ont été surnommez *Moderez*, ou *Relachez* ; parce que dans ce parti, il

il entre un grand nombre de membres de l'Eglise Anglicane, qui ont conçû une affection fraternelle envers tous ceux qui ont renoncé à l'Eglise Romaine: On y comprend tous ces *Nonconformistes* dont j'ai déja parlé, quoique soûmis à la Monarchie, ils s'employent tous également, lorsqu'ils en trouvent l'occasion, à lui donner des bornes & des restrictions trés-étroites.

Nous avons deux autres partis en Angleterre qu'on nomme *Republicains* & *Iacobites*, qui, quoique tres-inferieurs en nombre & en credit aux deux autres, ne laissent pas d'être trés-utils aux *Toris* & aux *Vvigs*, lorsque la division vient à éclater, car les *Republicains* s'unissent au parti des *Vvigs*, & les *Iacobites* à celui des *Toris*.

Pour donner une idée de ces deux derniers partis, il faut remarquer; que les *Republicains*, sont une vielle semence des Partisans d'Olivier Cromvvel, des fils ou petits-fils des

Rebelles

Rebelles de ce tems-là, de plusieurs Hollandois établis en Angleterre, & d'un tres grand nombre de Protestans étrangers, qui pour motif ou sous pretexte de Religion, se sont refugiez dans ce Royaume. Tous ces gens-là sont souvent designez sous le nom de *Presbiteriens*, de *Nonconformistes* ou d'*Independans*: les *Vuigs* se servent d'eux tres-utilement dans les élections des membres de la Chambre basse, où l'on compte les voix sans les peser, & c'est à eux que les *Vuigs* furent redevables de ce grand nombre de leurs Partisans, dont le Parlement cassé l'année derniere 1710. étoit rempli.

Par les *Iacobites*, nous entendons un assez bon nombre d'Anglois *Rigides*, qu'un principe d'honneur ou scrupule de conscience, ont retenus attachez d'inclination au parti du feu Roi Jacques II. ce qui leur a procuré le nom de *Iacobites*; tous les Catholiques d'Angleterre sont incorporez

incorporez dans ce parti, le zele & l'inclination qu'ils avoient pour le feu Roi, s'est conservée pour le Prince de Gales son fils; qu'ils nomment le Roi Jacques III. Ce parti opposé aux *Republicains*, comme les *Toris* le sont aux *Vvigs*, contribuerent beaucoup l'année derniere par leurs suffrages à faire triompher les *Toris* dans la plus-part des élections, nonobstant les brigues des *Vvigs*.

Comme dans les factions populaires il y a toûjours des indiscrets, quelques-uns d'entr'eux s'applaudissant de ce que le choix des Deputez aux Communes pour les Villes de Londres & de Vvestmunster, avoit tombé sur des *Toris*, ils eurent la hardiesse d'afficher la nuit à la porte des Palais de Vvithal, de S. James, & des principaux Seigneurs du parti des *Vvigs*, *Vivat Iacobus tertius Princeps noster legitimus*. C'est à dire, *Vive Iacques III. notre Prince legitime*.

Madame

Madame de Marlborough étoit comme à la tête du parti des *Vvigs*, soûtenuë dans l'Armée par le Duc son Epoux ; dans les Finances par le grand Tresorier Godolfin ; dans le Conseil par le Comte de Sunderland, & par les autres membres que cette Dame & Monsieur Godolfin n'y avoient placé, qu'après s'être bien assûrez de leur attachement dans le parti. Par leur credit ils y avoient attiré la plupart des Prélats, des Gouverneurs, des Officiers de la Couronne, de l'Armée, de la Robe, de la Police & des Finances : cela leur étoit aisé, puisque les grands & les moyens emplois ne se donnoient plus que par le canal du Grand Tresorier, & de Madame de Marlborough, après toutefois qu'on avoit financé entre les mains de cette Dame les deniers ausquels elle avoit fixé ces Emplois : elle avoit par tout des Receveurs de ses concusions, le Lieutenant General Cadogan étoit celui qui recevoit

recevoit en Flandres les offrandes des Commissions des gens de Guerre qu'on y envoyoit, jusqu'à celles des simples Lieutenans. On a assuré que Monsieur de Marlborough n'en profitoit pas, & que s'il toleroit cette Monopole, ce n'étoit que parce qu'il n'avoit ni assez de force ni assez de credit pour reformer l'humeur concussionnaire de son Epouse : cela paroît d'autant plus vrai-semblable, qu'on a deux ou trois exemples, où ce General avoit lui-même mis la main à la bourse, pour acheter les Commissions de ceux qu'il a gratifié, pour des services particuliers qu'ils avoient rendus à sa personne.

Monsieur Godolfin de son côté a fait des concussions inouies & incomprehensibles dans l'administration des Finances ; non seulement il s'approprioit & à sa Famille les deniers publics, & ne payoit souvent les dettes de l'Etat qu'en billets, mais encore il autorisoit les

les friponneries que ses Commis & ses Employez faisoient dans les differens Bureaux de Londres & des Provinces, pourvû que la retribution que lui & Madame de Marlborough en retiroient fusse proportionnée aux profits que ses Commis faisoient.

Ce manége a duré plusieurs années, non pas que la chose fût secrete, mais c'est que personne ne vouloit point se risquer d'être le denonciateur ; ceux qui auroient pû le faire sans crainte d'être châtiez, rioient sous cape de voir la Reine trompée & abusée par ceux en qui elle avoit donné toute sa confiance, & entre les mains desquelles, pour ainsi dire, elle avoit deposé toute l'autorité Royale.

Mais enfin, Henri Sacheverell, simple Ministre de l'Eglise Anglicane, fit ce que les Pairs Ecclesiastiques ni seculiers n'avoient point osé ou voulu entreprendre : dans un Sermon qu'il prononça à Londres

au mois de Novembre 1709. il attaqua principalement le Grand Tresorier Godolfin, & condamna d'une maniere tres-vive sa mauvaise administration. Le Tresorier craignant l'examen que le Parlement alloit ou devoit faire de sa conduite dans le maniement des Finances, detourna l'attention des Parlementaires bien intentionnez pour l'Etat, dont cependant le nombre étoit fort inferieur à celui de ses Creatures. Il suscita à ce Predicateur un procès criminel devant le Parlement, qui fit autant d'éclat dans le Royaume (sans être aussi sanglant) que celui qui fit perdre la tête à Charles I. Ayeul de la Reine qui occupe aujourd'hui le Trône.

Ce procès suscité à Sacheverell, ne servit qu'à terrasser l'autorité arbitraire que s'étoit acquise Monsieur Godolfin, la Duchesse de Marlborough & toute leur Cabale. La Reine fut presente (placée derriere une

mie jalousie,) au debat qu'il y eut pendant plusieurs jours, au sujet de ce fameux procès, Sa Majesté entendit elle-même les differens sentimens des deux partis oposez : les *VVigs* ou *Moderez*, avancerent plusieurs propositions, tendantes à diminuer les prérogatives & l'autorité Royale, suivant les principes des *Republicains :* au contraire les *Toris* ou *Rigides* deffendirent avec beaucoup de zele & d'ardeur les droits & prérogatives de la Couronne & de la Royauté, soutenant qu'on ne pouvoit sans un crime énorme manquer de foi & de fidelité à ceux que Dieu avoit placé sur le Trône. Cette dispute éclaircit & descilla les yeux à la Reine ; Madame de Marlborough l'avoit prevenuë depuis plusieurs années en faveur des *VVigs* contre les *Toris*, qu'elle nommoit souvent des *Papistes masquez* ; Sa Majesté fut frapée des raisons que les *Toris* alleguerent pour la deffense des prérogatives

gatives Royales : Elle reflechit ; comme elle l'a dit ensuite, „ que „ les malheurs dont son Ayeul & „ son Pere ont été accablez, ne „ pouvoient être imputez qu'au „ mauvais cœur des *Vvigs* & *Re-* „ *publicains*, qui ont toûjours de „ l'aversion pour leurs Maîtres le- „ gitimes, qu'ils n'avoient paru sou- „ mis & zelez pour sa personne, „ que parce qu'elle s'étoit en quel- „ que sorte reposée sur les princi- „ paux d'entr'eux, qui abusant de „ sa bonté & de sa facilité, s'étoient „ emparez de toute son autorité ; „ & disposoient presque à leur gré, „ des Finances & des forces de terre „ & maritimes de son Royaume.

Madame de Marlborough est naturellement fort hautaine & tres-imperieuse : Comme elle traitoit de haut en bas la principale Noblesse du Royaume, elle étoit l'objet de la haine publique : mais l'autorité dont elle s'étoit emparée la mettoit à couvert de tout ressentiment.

Tel souhaitoit sa mort en secret, pour voir delivrer notre Patrie du joug de son esclavage, (qui devenoit tous les jours plus insuportable,) qu'il ne laissoit pas de lui donner des louanges en public & de lui rendre des soumissions qui n'étoient dûës qu'à la Souveraine. On voyoit ordinairement dans son appartement plus d'Esclaves de l'un & l'autre sexe, que de Courtisans dans celui de la Reine. Ces adulateurs du faux merite, après avoir fait leur cour à la Duchesse de Marlborough, en alloient faire autant chez le Grand Tresorier Godolfin & chez le Comte de Sunderland, moins par un effet de l'estime qu'il sembloit que l'on avoit pour eux, que parce que plusieurs aspiroient d'avancer leur fortune, par la protection de la seule famille du Royaume, qui l'avoit tellement enchaînée, que le moindre rayon ne pouvoit pas s'écarter sans le consentement de Me. Marlborough.

Si je voulois entrer dans ce détail, & marquer tous ceux qui ont eu recours à l'autorité de cette Dame, ce grand nombre de Seigneurs & de Dames de la premiere distinction qui par une foiblesse indigne de leur naissance, alloient ramper, pour ainsi dire, aux pieds de la plus ingrate de toutes les favorites, & qui en étoient rebutez lors qu'ils y alloient les mains vuides : Si je voulois, dis-je, entrer dans ce détail, dont je suis pleinement informé, il faudroit me resoudre de composer un gros volume, dont la lecture ne pourroit être que fatiguante, & inspirer une espece de mépris pour le Gouvernement d'une Reine tres-respectable, dont le principal defaut, est d'être trop indulgente, & de se laisser toûjours prevenir en faveur des derniers venus ; Elle n'a jusqu'à present fait paroître de fermeté, que dans l'indignation que Madame de Marlborough lui a inspirée il y a plus de vingt-quatre ans,

ans, contre sa propre Famille.

Cette Duchesse s'entêta si fort de son faux merite & du pouvoir Monarchique dont elle s'étoit emparée, qu'oubliant ce qu'elle étoit & ce qu'elle devoit à Sa Majesté, elle lui manqua de respect dans plusieurs occasions, & meprisoit si fort ses Ordres, que ceux que cette Princesse donnoit, n'étoient point executez, si la Favorite ou Milord Godolfin ne les avoient dictez. Comme la Reine commençoit à se lasser de la Tutelle, sous laquelle sa bonté l'avoit rangée, & l'affaire de Sacheverell ayant occasionné à Sa Majesté de s'éclaircir sur bien des faits, qu'elle avoit ignoré jusqu'alors, à ce qu'on croit, elle diminua quelque chose de l'estime qu'elle avoit pour la Duchesse.

Sa Majesté mit dans sa confidence Madame Masham, sa Dame d'Atours, Sœur de Monsieur Hill, quoi que parente de la Duchesse, c'étoit dans son sein qu'elle versoit quelque

quelque fois l'amertume de son cœur, se condamnant elle-même, de la foiblesse qu'elle avoit eu de se laisser conduire à la cabale du Grand Tresorier & de la Duchesse. Madame Masham qui a autant de droiture que Madame de Marlborough a de mauvaises qualitez, consoloit la Reine sans l'irriter : Elle lui representoit ce à quoi l'honneur & la gloire du Diadême l'engageoient : qu'elle devoit toûjours être sur ses gardes pour ne pas se laisser surprendre ; qu'une Reine étant la Mere de ses peuples, elle leur devoit à tous sa protection & sa justice ; qu'il pouvoit arriver qu'on lui avoit fait de faux rapports contre le Grand Tresorier & contre la Duchesse de Marlborough ; que quoiqu'elle eut l'honneur de leur être alliée, elle ne se croyoit pas obligée d'épouser leur deffense, s'ils avoient eu le malheur de deplaire à Sa Majesté, & de se rendre indignes de tant de graces dont elle

avoit

avoit comme accablé leurs Familles ; que si Sa Majesté étoit convaincuë de tout ce dont elle se plaignoit, elle avoit les lumieres & le pouvoir necessaire pour y remedier ; que cependant il lui paroissoit, que les services que Monsieur le Duc de Marlborough avoit rendu à l'Etat, étoient d'une nature à ne pas lui causer le chagrin de voir disgracier sa Famille, dans le tems qu'il faisoit une si belle figure à la tête des Armées de Sa Majesté.

C'étoit dans ces sentimens d'équité, que Madame Masham entretenoit la Reine, mais la Duchesse & le Tresorier qui concevoient de l'ombrage de tous ceux qui avoient l'honneur d'approcher de Sa Majesté, resolurent d'éloigner Madame Masham du Palais, ils lui susciterent d'abord plusieurs chagrins, ils traverserent la resolution que la Reine avoit prise, de donner au Brigadier Hill, frere de Madame Masham, un Regiment de Dragons, vacant

vacant par la mort du Comte d'Ex-fez : un jour que la Reine s'étoit enfermée dans son Cabinet avec cette Dame, qui y avoit été introduite par le degré derobé, à l'insçû de Madame de Marlborough, la Duchesse s'y rendit & ayant demandé à parler à la Reine pour une affaire importante, Sa Majesté avant d'ouvrir la porte, renvoya sa Dame d'Atours par le degré d'où elle étoit venuë : il est à remarquer qu'un des Espions que la Duchesse entretenoit au Palais, venoit de l'avertir qu'un Page de la Reine ayant paru à l'Antichambre avoit dit le mot à l'oreille à Madame Masham, que l'un & l'autre avoit disparu peu après, sans sçavoir ce qu'ils étoient devenus.

Madame de Marlborough s'étant informée de l'Huissier de la Porte de ceux qui étoient avec la Reine, & l'Huissier ayant repondu que Sa Majesté y étoit entrée seule, il y avoit plus d'une heure, sans que

personne

personne eut demandé à lui parler: la Duchesse, dont l'esprit a toûjours été porté à nuire à quelqu'un, ne fut pas plûtost entrée qu'elle dit à la Reine.

Madame, il y a long-tems que je balance à informer Votre Majesté de la mauvaise conduite de votre Dame d'Atours: mais comme elle est incorrigible, & que sa débauche va tous les jours en augmentant, je crois que Votre Majesté seroit la premiere à me condamner, si je resistois plus long-tems à lui decouvrir une chose si scandaleuse. La Reine fut d'abord interdite, & ne put pas s'empêcher de rougir: quoi qu'elle se douta de l'imposture, elle lui demanda des preuves de cette accusation. Madame, lui repondit la Duchesse, il me paroît que Votre Majesté n'a pas besoin d'autres preuves, que de sçavoir que Madame Masham est actuellement entre les bras d'un de vos Pages, y ayant près de deux heures

heures qu'elle est avec lui au rendez-vous qu'ils s'étoient donnez.

La Reine ne pouvant pas soutenir plus long-tems une calomnie si impertinente, lui dit fort en colere, *Vous en avez menti, car Masham a été toute l'après-dînée auprès de moi, & elle n'est sortie de mon Cabinet, que lors que vous y êtes entrée.* A peine la Reine eut prononçé ces paroles, que Madame Masham rentra, ayant entendu à travers de la porte son accusation & sa justification : Comme elle est aussi prudente qu'elle est vertueuse, après avoir demandé pardon à la Reine, de ce qu'elle prenoit la liberté d'entrer sans être appellée; s'adressant à Madame Marlborough, elle lui dit: Le respect que j'ai pour la presence de la Reine, & le lieu sacré où nous nous trouvons, sont pour moi d'assez puissantes raisons pour ne pas faire éclater mon ressentiment, sur celle qui a voulu calomnier

lomnier mon honneur. D'ailleurs, Sa Majesté m'a si amplement justifiée, que ma reputation sera toûjours à l'abri contre le venin des langues aussi mauvaises que la vôtre, supposé qu'on en puisse trouver de semblables.

La Reine interrompit un Dialogue qui n'auroit peut-être pas fini sitôt, en ordonnant à la Duchesse de sortir : Elle obéït, & se retira dans son appartement, plus occupée d'un esprit de vengeance, que penetrée de la confusion qu'elle venoit de recevoir. Elle écrivit un billet au Grand Tresorier, & un autre au Comte de Sunderland son Gendre, pour les inviter de la venir voir sur les onze heures du soir, ayant à les entretenir d'une affaire qui interoissoit également leurs personnes & leurs Familles.

Le resultat de cette Conference fut de mettre tout en usage, pour éloigner d'auprès de la Reine madame Masham : On ne trouva pas

d'expedient plus convenable, que celui d'engager la Chambre des Communes, de faire une Députation à Sa Majesté pour demander cet éloignement : Le Comte de Sunderland, qui en qualité de Secretaire d'Etat, étoit Membre de cette Chambre, se chargea de l'execution du projet ; avant d'en faire la proposition à l'Assemblée, il instruisit les Deputez, Creatures de sa belle Mere & du Grand Tresorier, des motifs qu'on avoit pour tirer cette Dame d'auprès la Reine : Lorsqu'il fut assûré de la pluralité des suffrages, le Comte proposa la Deputation, il allegua que madame Masham, quoique d'un genie fort borné, avoit l'esprit remuant & brouillon, qu'elle entretenoit des intelligences à la Cour de Saint Germain, & tramoit des choses capables d'ébranler le Trône Britanique, & exciter de tres-grands troubles dans les trois Royaumes : Pour mieux appuyer ce qu'il avan-
çoit

toit, il montra une lettre sans nom, qu'il supposa avoir reçûë de Saint Germain, par laquelle on lui donnoit plusieurs avis qui rendoient cette Dame suspecte ; cette lettre avoit été fabriquée par madame de Marlborough, & quoi qu'elle eut affecté de contrefaire son écriture, on ne laissa pas d'y apercevoir beaucoup de conformité.

Ce fut Monsieur Harley qui en fit la decouverte, & qui en informa la Reine, Sa Majesté demanda à voir cette lettre ; Monsieur de Sunderland, qui crut que sa belle-Mere se tireroit mieux que lui de ce pas glissant, dit qu'il l'avoit donnée à madame de Marlborough : On fut demander la Lettre à la Duchesse, qui repondit qu'elle l'avoit brûlée : ainsi elle ne fut convaincuë de cette supercherie, que par des indices tres forts.

La Reine penetrée de chagrin & d'indignation, dit en presence de toute la Cour : *Il faut avouer que*

je suis la plus malheureuse Princesse de l'Europe, de n'avoir pas seulement la liberté d'avoir une personne qui me convienne : Il faudra me reduire à n'avoir que des gens qui cherchent à me chagriner : A l'avenir je ne pourrai donc pas faire attacher une épingle à ma coëffure, sans en demander la permission au Parlement ?

Monsieur Harley, un des plus habiles & des plus integres Seigneurs d'Angleterre, avoit été personnellement offensé par Messieurs Marlborough & Godolfin, de la maniere dont je le dirai un peu plus bas : l'amour qu'il a pour sa Patrie, & son attachement pour la Couronne, joint au penchant que l'homme a naturellement pour la vengeance, l'obligerent de prendre aux cheveux l'occasion que lui fournissoit le mécontentement que la Duchesse & Sunderland son Gendre, venoient de donner à la Reine.

Il representa vivement à Sa Majesté,

jesté, que la principale Noblesse de l'un & de l'autre sexe, ne supportoient plus qu'avec douleur & indignation le pouvoir exhorbitant dont le Duc, la Duchesse de Marlborough & le Grand Tresorier Godolfin, s'étoient emparez depuis plusieurs années; qu'il étoit sensible au plus illustre sang du Royaume, de se voir accablé de mepris, en supportant le pesant fardeau d'une infinité de taxes, pendant que deux seules Familles accumuloient des richesses immenses; possedant les meilleures Charges de l'Etat, & disposant à leur gré, en faveur de leurs creatures, de tous les emplois, tant Civils que Militaires: mais que ce qui étoit encore plus douloureux aux veritables & bons Sujets, c'étoit d'apercevoir une noire ingratitude à travers d'une si haute fortune, & même un si grand mepris de l'autorité & de la personne de Sa Majesté: que si la Reine n'y mettoit bien-

tost des bornes, elle avoit lieu de craindre un soulevement general dans l'Etat : n'étant pas possible que des Favoris de ce caractere, pussent encore borner leur ambition à ce haut degré de fortune, où les bontez de la Reine, plûtost que le merite & la capacité, avoient élevé les deux plus ingrates Familles que la terre eût jamais supporté.

La Reine déja ébranlée du mauvais procedé de la *Duchesse de* Marlborough & du Comte de Sunderland, à l'égard de madame Masham, se laissa aisément persuader aux raisons que Monsieur Harley venoit de lui alleguer. Tout cela determina Sa Majesté à ordonner à la Duchesse de ne point paroître à la Cour que lors qu'elle y seroit mandée, & au Comte de Sunderland, de rendre sa Commission de Secretaire d'Etat, dont la Reine disposa en faveur de Milord *Darmouth*, homme de probité & de merite, fort attaché au parti des

Toris

Toris ou Anglicans *Rigides* : ce changement arriva le 24. Juin 1710.

La disgrace de Sunderland, renouvella dans l'esprit des Anglois, le souvenir de la noire trahison du Comte son Pere ; qui étant honoré d'une pareille Charge de Secretaire d'Etat, sous le Regne du feu Roi Jacques II. cet indigne Ministre, jouoit dans le Conseil deux Rolles fort opposez : Car comme il avoit seul la confidence de ce Prince infortuné, il l'engagea à sortir des bornes que les Loix ont prescrites à la Royauté de la Grande Bretagne ; Il lui inspira une fermeté innebranlable pour soutenir sa Declaration touchant la liberté de conscience, l'établissement d'un College de Jesuites dans Londres, l'emprisonnement des Prelats dans la Tour, & generalement tous les mauvais pas de politique, dont les Anglois se sont plaints, & qui ont renversé le Trône de ce Prince.

Tout

Tout-cela auroit pû s'attribuer au foible genie & aux lumieres bornées du Ministre, si les suites ne l'avoient convaincu, d'une correspondance tres étroite avec le Prince d'Orange; car il lui donnoit avis de tout ce que le Roi faisoit & avoit envie de faire: Le Prince d'Orange qui trouvoit son compte dans le changement qu'il prévoyoit, se servoit de la trahison de Sunderland, pour parvenir à ses fins; en effet, ce fut à la faveur de cette trahison, que cet habile Politique monta sur le Trône d'Angleterre.

Eclaircissons presentement le sujet de mecontentement personnel, que monsieur Harley avoit contre les Favoris de la Reine & de la Fortune: Quoique monsieur Harley eut rendu des services considerables à monsieur Godolfin, en le sauvant des accusations dangereuses qu'on avoit portées contre lui au Parlement, en vertu de l'*Acte de securité passé en Ecosse*, (où peut-

être

être ce Tresorier auroit perdu la tête, si l'on avoit rendu justice sur tous les chefs de concussion & de malversation qu'on lui imputoit ;) messieurs Marlborough, Godolfin & Sunderland, ayant à leur tête la Duchesse Epouse du premier, firent un crime à messieurs Pretersborough & Harley, pour avoir dit dans un Conseil tenu devant la Reine, „ qu'on se plaignoit que „ monsieur le Grand Tresorier n'a- „ voit pas assez donné d'attention à „ la Guerre d'Espagne, que partie „ des troupes & des subsides, que „ le Parlement avoit destiné pour „ l'Espagne & le Portugal, avoient „ été employez en Flandres ou di- „ vertis ailleurs, ce qui avoit pro- „ duit la perte de la Bataille d'Al- „ manza, & la levée du Siege de „ Toulon.

Cette accusation assez bien fondée, (comme les procedures du dernier Parlement l'ont justifié.,) gendarmerent si fort messieurs Marlborough

borough & Godolfin, qu'ils allerent le 22. Fevrier 1708. chez la Reine, remplis de presomption & de colere : Madame, dirent-ils, le Chevalier Harley se donne des airs de blâmer la conduite que nous tenons dans la fonction de nos Emplois, quoique nous n'ayons à en rendre compte qu'à Votre Majesté, qui jusqu'à present n'a pas lieu d'en être mecontente, & qui ne sauroit l'être sans injustice. Ces corrections d'un de vos Ministres, nous convient si peu, que nous esperons, Madame, que Votre Majesté prendra un des deux partis que nous proposons aujourd'hui, ou de congedier le Chevalier Harley de sa Charge de Secretaire d'Etat, ou de trouver bon, que nous rendions les Commissions de Generalissime de vos Armées, & de Grand Tresorier, dont Votre Majesté nous a honorez.

La Reine fut si surprise d'un pareil compliment, qu'Elle en fut toute

toute interdite. Elle leur répondit quelques momens après.

„ Milords, la proposition que „ vous venez de me faire, est d'une „ nature à meriter que vous & moi „ y reflechissions, j'espere que de„ main matin je vous verrai dans „ d'autres sentimens. Cette reponse parut ambiguë à ces Messieurs; ils n'y trouvoient point la sureté de la vengeance qu'ils s'étoient promise: Ils confererent ensemble avec la Duchesse, plus presomptueuse qu'eux & moins scrupuleuse, elle les rafermit en leur remontrant, que la Reine avoit trop besoin de leurs services & de leur credit, pour pouvoir se passer d'eux, „ & „ que tres-sûrement, s'ils parois„ soient fermes dans leur resolution, „ elle ne balanceroit pas à leur sa„ crifier un aussi petit genie qu'étoit „ Harley.

Les deux Milords se trouverent le 23. Fevrier au lever de la Reine, & lui confirmerent ce qu'ils avoient

dit

dit le jour precedent : Sa Majesté leur repondit : *C'est aßez Milords ;* Et comme elle ne prononça rien davantage, ils se retirerent. Une heure après, Sa Majesté envoya dire à monsieur Harley de lui venir parler : comme il avoit eu l'air du Bureau, il n'ignoroit pas ce qui s'étoit passé la veille.

Lors qu'il parut, la Reine le mena dans son cabinet & lui dit qu'elle étoit bien mortifiée d'apprendre qu'il ne vivoit pas de bonne intelligence avec Mylord Marlborough & Mylord Grand Tresorier : que l'un & l'autre se plaignoient fort de lui ; qu'elle souhaiteroit de les voir bien reconciliez, & lui demanda quel temperament il y auroit à prendre pour cela.

Monsieur Harley ayant pris la parole, justifia sa conduite en termes tres-soumis & fort respectueux, toucha modestement les endroits où il avoit donné des marques solides

fides de son zele, de sa fidelité & de son attachement pour la gloire de Sa Majesté & pour le bien de l'Etat. Il finit son discours par ces paroles: Mais, Madame, comme il ne seroit pas juste que Votre Majesté se privât à mon occasion, de deux Sujets tels que sont messieurs Marlborough & Godolfin, à la passion desquels vos plus fidels Ministres seront souvent sacrifiez: Je suplie tres-respectueusement Votre Majesté de disposer de la Charge de Secretaire d'Etat, dont elle m'avoit honorée, en faveur de quelque personne plus complaisante à leur égard, que mon honneur & mon devoir envers Votre Majesté ne me l'a permis. En même tems il remît la Commission & les Sceaux que Sa Majesté accepta & en revêtit monsieur Boyle, creature des ennemis de monsieur Harley.

Après avoir vû les motifs de la disgrace de monsieur Harley, voyons la suite du renversement de

fortune de ceux qui la lui avoient occasionnée. J'ai déja remarqué que le 24. Juin 1710. le Comte de Sunderland avoit été depoüillé de sa Charge de Secretaire d'Etat, & que la Duchesse sa Belle-mere fut éloignée de la Cour dans le tems que le Duc son Epoux signaloit sa valeur & son courage devant Doüay.

Ce fut devant cette Place que ce General reçut la Lettre de son Epouse, que je joins ici, un de ses Valets de Chambre qui est fort de mes amis, m'en donna la copie l'hiver dernier.

A Londres le 14/25. Juin 1710.

IL doit être bien douloureux à Milord, à un homme comme vous, d'apprendre que dans le tems que vous exposez votre vie devant Doüay, & que vous l'avez si peu menagée les Campagnes precedentes, en rendant des services si importans à la Reine, vous soyez si maltraité

maltraité à sa Cour, en la personne de ce que vous avez de plus cher, & où même l'ingratitude de la Nation est poussée si loin, qu'on tâche d'y ternir vos plus belles & plus glorieuses actions.

Ouy, Milord, l'exil de la Cour qui m'a esté prononcé, m'est plus sensible par raport à vous que par raport à moi. Ce traitement indigne ne sauroit que flêtrir votre gloire, si vous aviez la dureté d'y être insensible, & si vous ne cherchiez pas les moyens de vous en venger.

L'ingratitude contre nous éclata encore hier, puisque le Comte de Sunderland, qui nous touche de si prés, fut privé de sa Charge de Secretaire d'Etat, par les mauvais offices que lui a rendu la Cabale de la Masham, dont Harley s'est mis à la tête. Si vous aviez, Milord, fait plus de cas des avis que je vous ai donné de leurs intrigues, il y a long-tems que nos ennemis & nos envieux auroient cessé de

travailler à nous nuire. Le trop de bonnaireté a toûjours esté le partage des idiots : Vous estes encore dans la situation la plus heureuse du monde, pour faire repentir les temeraires de l'impudence qu'ils ont euë de nous offenser ; travaillez-y sans perdre un moment de tems, avant que les moyens vous en soient ôtez : Car si vous ne me vengez bientôt ; il ne me sera pas possible de survivre à ma juste douleur ; elle est si excessive, qu'elle ne me laisse de force que pour vous assurer Milord, de la constante tendresse & fidelité avec laquelle je serai toûjours ; &c.

Je n'ai pas sçû quelle reponse le Duc de Marlborough fit à cette lettre : mais la conduite qu'il tint le reste de la Campagne, par la conquête de Bethune & d'Air, firent connoître que cette mortification, n'avoit en rien derangé son devoir, sans doute qu'il prit le parti le plus sage, qui est de dissimuler son ressentiment ;

sentiment : Mais sa bonne contenance n'empêcha pas qu'il ne craignit un revers de fortune plus accablant que le coup qui venoit de fraper son Epouse & un de ses Gendres : Il en fit confidence aux amis qu'il avoit à Vienne & à la Haye, on l'y servit si efficacement, que le Ministre de l'Empereur & celui des Etats Generaux en ce Pays-cy, eurent bientost ordre de leurs Maîtres ; de representer à la Reine : Que les changemens que Sa Majesté venoit de faire à sa Cour, n'avoient pû que donner de l'inquiétude aux Alliez, que si Sa Majesté venoit à pousser sa reforme plus loin, Elle alloit perdre le credit dans les Finances de son Etat, & décourager les Officiers & les Soldats de son Armée, capable de tout entreprendre & de tout executer sous un General d'une si haute reputation qu'étoit le Duc de Marlborough, qu'il seroit moins dangereux & moins prejudiciable à la

cause commune, de conclure une Paix au gré de la Couronne de France, que d'ôter le Commandement à son General, & l'administration des Finances au Grand Tresorier Godolfin.

La Reine apperçût aisément que l'allarme de ses Alliez, n'étoit que l'effet des ressorts que son General, & son Grand Tresorier faisoient joüer dans les Cours étrangeres: Sa Majesté n'en parut pas contente, par la reponse qu'elle fit à ces deux Ministres: Elle leur dit entre autres choses, qu'elle n'avoit pas crû que le Traité de la grande Alliance, l'engageât de prendre avis de quelqu'un, lorsque l'envie la prendroit d'ôter ou de donner quelqu'Emploi à ses Sujets: que comme dans pareil cas, elle ne se croiroit pas en droit de prescrire des Loix à Sa Majesté Imperiale, ny à Messieurs les Etats Generaux; Elle croyoit qu'une pareille liberté lui étoit acquise, que cependant tous les Al-

liez

liez devoient se tranquiliser, puisqu'elle les assûroit qu'elle ne feroit jamais rien de prejudiciable à la bonne union & à l'interêt commun; mais qu'elle esperoit de leur équité, qu'à l'avenir leurs Ministres ne seroient plus chargez de pareilles commissions.

Peu après, c'est à dire le 19. Aoust 1710. la Reine deposa Milord Godolfin de sa Charge de Grand Tresorier; Elle affecta de la faire regir par cinq Commissaires, sous pretexte qu'Elle étoit trop accablante pour un seul homme; La Commission en fut expediée au Comte Povvlet, à Monsieur Harley, au Chevalier Mansel, au Sieur Paget, fils de celui qui avoit été Ambassadeur à Constantinople, à Vienne & en plusieurs autres Cours & à Monsieur Benson grand voyageur dans les Pays Etrangers, où il a acquis de grandes lumieres.

La disgrace de Monsieur Godolfin, fut un coup de foudre pour sa

Famille

Famille & pour celle de Monsieur de Marlborough, d'autant plus sensible, que le grand nombre de leurs creatures; qui remplissoient les meilleurs Emplois du Royaume; s'en virent bientost frustrez. Ceux que la fortune avoit attaché à leurs interets, les abandonnerent, comme cela arrive tous les jours à ceux qui tombent dans la disgrace. Je n'entre point ici dans le detail de tous les changemens qui suivirent celui là, dont la cassation du Parlement fut une suite indispensable: je me retranche à ce qui a du raport aux Familles de Messieurs Marlborough & Godolfin. La Chambre des Communes de ce precedent Parlement, étoit par derision nommée; *La Chambre Marlborough Godolfine*, à cause du grand nombre de creatures, que le credit de ces deux Milords y avoient placé,

Lors que le nouveau Parlement, que la Reine venoit de convoquer, fut

fut assemblé, ses premiers soins furent d'examiner avec un tres grand soin, les malversations qui avoient été commises dans l'administration des Finances & dans le maniement des Affaires qui avoient du raport à la Guerre d'Espagne. Cet examen occupa l'assemblée plusieurs mois: mais les prevaricateurs en furent quittes par la privation de leurs Emplois, sans qu'on les ait obligez de restituer les grands biens mal acquis, dont plusieurs se sont enrichis en peu d'années.

L'ouverture du nouveau Parlement se fit le 25. Novembre 1710. Le 28. du même mois le Comte de Scarborough, Pair du Royaume, proposa dans la Chambre haute *de remercier le Duc de Marlborough*: Cette proposition donna lieu à quelques membres de cette Chambre, de demander au Comte de s'expliquer sur la nature de ce *Remerciement*, s'il entendoit qu'on dût congratuler le Duc, sur le succès

cès de sa derniere Campagne, ou si c'étoit de le priver du Commandement : Les amis que Monsieur Marlborough avoit dans la Chambre, craignant que si ces deux questions étoient mises en deliberation, la pluralité des voix ne se rengeât du dernier parti, dirent qu'il seroit assez tems d'agiter cette matiere, lors que le Milord seroit de retour de Flandres & qu'il auroit rendu compte de la situation des affaires en ce pays-là ; ainsi l'affaire fut accrochée.

Peu après, la Reine revoqua la Commission d'Envoyé extraordinaire & Plenipotentiaire d'Angleterre aux Pays-Bas, dont le Lieutenant General Cadogham étoit revêtu : la Reine y nomma le Sieur Richard Hill, qui s'en excusa : Cet Emploi fut donné au Comte d'Orreri, qui est actuellement à Bruxelles. C'est un homme de merite fort éclairé, & qui n'a jamais été de la cabale du Grand Tresorier,

ni

ni Creature de la Duchesse de Marlborough, comme Monsieur Cadogham qui leur a toûjours été entierement dévoué.

Ce changement fut un nouveau sujet de mortification pour le Duc de Marlborough, qui avoit placé le Sieur Cadogham dans ce poste: c'étoit afin d'avoir une personne à lui dans le ministere des affaires des Pays-bas, comme le Vicomte de Tompsend l'étoit à la Haye: l'un & l'autre rendoient à Monsieur Marlborough & au Lord Godolfin un compte du moins aussi exact de ce qui se passoit dans les Conferences & dans le Gouvernement de la Republique d'Hollande, que celui que leur devoir les obligeoit de rendre à la Reine leur Souveraine. Ce Vicomte fut aussi bientost après rapelé, & Milord Rabby qui residoit à Berlin, est allé remplir sa place.

Sous le precedent Ministere, & dans le tems que l'affaire du Docteur

cteur Sacheverell faisoit tant de bruit, madame de Marlborough avoit disposé les esprits à établir le Duc son Epoux, Generalissime des forces d'Angleterre; *tant par mer que par terre, pendant sa vie, soit en tems de guerre, soit en tems de paix.* Cette nouvelle dignité, dont la Duchesse vouloit illústrer son Epoux, avoit pour exemple ce qui s'étoit pratiqué en Hollande, pour recompenser les importans services dont cette Republique étoit redevable à l'ancienne & illústre Maison de Nassau. Ce projet, quelque vaste qu'il fût, n'avoit rien que de conforme à l'ambition demesurée de la Duchesse: la patente en fut minutée par le Lord Tresorier, & le Comte de Sunderland, sur les idées que cette Dame leur en avoit donné: ils y auroient immanquablement réüssi, & il n'auroit manqué au Duc que le titre de Roi, comme il ne manquoit à la Duchesse que la qualité de Reine, si le change-
ment

ment de Ministere n'avoit renversé le fondement de ce nouvel Edifice, qui tendoit à mettre toute la Nation Britanique dans l'esclavage.

Il faut rendre justice à monsieur de Marlborough ; si ce General avoit voulu profiter de l'ascendant qu'il s'étoit acquis dans l'Armée qu'il commandoit, il auroit fort embarassé la Reine & son nouveau Ministere : il n'avoit qu'à prêter l'oreille aux conseils de son Epouse, des Lords Godolsin & Sunderland, il se seroit fait déclarer *Generalissime* perpetuel par l'Armée, qui auroit contraint le Ministere d'approuver & de confirmer ce choix ; il auroit même trouvé de l'appui en cas de besoin, en Hollande & en Allemagne, par la grande liaison qu'il avoit contracté avec tous les Generaux des Armées de nos Alliez.

Pour prouver la verité que je viens d'avancer, on n'a qu'à reflechir sur ce qui se passa à l'Armée

de Flandres sur la fin de la Campagne 1710. lors qu'on y eût avis des grands changemens qu'on venoit de faire en Angleterre ; & des desagremens que le Duc de Marlborough recevoit au milieu de ses triomphes : les Officiers de l'Armée Angloise disoient hautement, que malgré le Ministere ils deffendroient leur *General & le maintiendroient dans son Employ. Il se faisoit rarement des repas, où la santé du Duc de Marlborough, & la confusion de ses ennemis* ne fussent solemnisées le verre à la main.

Ce n'étoit pas seulement les subalternes qui étoient dans ces sentimens. On apercevoit des Officiers Generaux à la tête des cabales déja formées en sa faveur : on doit mettre de ce nombre le Lieutenant General Meredich Gouverneur du Fort de Tinmouth ; le Major General Mackernay, & le Brigadier Honyvvood ; ces trois Messieurs ; (mis au nombre des meilleurs Officiers

ficiers de notre Nation,) donnerent dans une débauche, des preuves de leur attachement pour le Duc de Marlborough. En solemnisant la prise de la Ville d'Aire, ils bûrent chacun une grande rasade en disant; *A la santé de notre General Monsieur le Duc de Marlborough & de ses amis; à la damnation & confusion des nouveaux Ministres; à la destruction du pouvoir de ceux qui ont contribué à l'éloignement des anciens Ministres.*

Il y en eut plusieurs autres qui burent la même santé : je ne les nomme pas, pour ne leur point porter préjudice; je n'aurois pas même nommé les autres, si le sujet de leur disgrace n'avoit pas éclaté; car la nouvelle de leur imprudence étant venuë à Londres, les nouveaux Ministres en porterent leurs plaintes à la Reine, lui representerent l'injure faite à S. M. en condamnant ainsi le choix qu'elle venoit

de faire de ses Ministres, lui firent sentir les consequences & le danger où son autorité Royale étoit exposée, si elle ne chatioit severement de pareils audacieux.

Ces trois Officiers furent cassez : mais pour adoucir en quelque sorte leur châtiment, ou plutôt pour leur tenir lieu de la recompense que meritoient les bons services qu'ils avoient rendus, la Reine voulut bien leur permettre de vendre leurs Regimens. Le sieur de Granville Secretaire des Guerres, signifia cet ordre au Brigadier Honyvvood, qui étoit déja arrivé à Londres: mais le Duc de Marlborough, (qui s'étoit arrêté en Hollande au retour de la Campagne,) reçut à la Haye les ordres de la Cour de signifier lui-même la cassation aux sieurs Meredich & Mackernai, qui étoient encore au delà de la mer; monsieur de Marlborough trouva cette Commission si humiliante, qu'il n'eut pas la force de s'en acquiter lui-même,

même, ni de ſuporter la preſence de ceux qui n'étoient ainſi châtiez qu'à ſon occaſion : il ſe contenta de preſſer leur depart pour retourner en Angleterre, & lors qu'ils furent embarquez ſur le Paquebot de la Brille, un des gens de ce Milord leur annonça la fâcheuſe *antienne*, les aſſura cependant de la part que ſon Maître prenoit à leur diſgrace ; les pria de croire qu'il n'y avoit en rien participé, ſouhaitant de trouver l'occaſion de leur donner des marques ſenſibles de ſon eſtime & de ſon amitié.

En arrivant à Londres le Lieutenant General Meredich trouva que la Reine avoit déja diſpoſé de ſon Gouvernement de Tinmouth, en faveur du Comte de Herfort, Fils du Duc de Sommerſet : Les amis des diſgraciez, tenterent inutilement de les juſtifier ; on pretendoit de diminuer leur crime en publiant qu'ils n'avoient bû qu'*à la ſanté du Duc de Marlborough & à la con-*

fusion de ses ennemis : que par ce mot d'*ennemis*, ces Officiers n'avoient pretendu que de parler des *François* & *de leurs adherans* : mais cette excuse parut être si grossierement tirée par les cheveux ; que ceux qui tenoient ce langage ; se faisoient montrer au doit, & considerer comme membres de la cabale.

Pendant le sejour que Monsieur de Marlborough fit en Hollande, il reçut diverses lettres de ses Parens & amis, qui lui donnoient des avis bien differens sur la situation de ses affaires. Ceux qui avoient le moins participé de l'évation de sa fortune, étoient ceux qui lui parloient avec plus de franchise : Quelques desinteressés que fussent leurs conseils, ils n'ont pas été suivis, par le peu de rapport qu'ils avoient avec les sentimens de ce General. Ceux-ci étoient d'avis qu'en arrivant il devoit remettre sa Commission entre les mains de la Reine : Qu'il

ne

ne pouvoit jamais quitter le service dans un tems qui lui fit plus d'honneur, qu'à l'issuë d'une Campagne qui venoit de couronner tous ses autres fameux Exploits : Que le passage des lignes des François, la prise de Doüay, Bethune, S. Venant & Aire, à la barbe d'une Armée presque aussi nombreuse que la sienne, sans avoir reçû le moindre échec, étoient des victoires si surprenantes, qu'aucun General avant lui n'en avoit executé ni même entrepris de pareilles. Qu'ayant acquis assez de bien & assez de gloire, il devoit mepriser les attaques que l'inconstante fortune venoit de lui porter : que s'il en agissoit autrement, il alloit s'exposer à faire des bassesses dont on ne le croyoit pas capable, puisqu'il seroit obligé de flechir devant les auteurs de la disgrace de sa Famille, entre les mains desquels la Reine venoit de deposer toute son autorité : Qu'il devoit être sur ses gardes & se défier

sier des offres d'amitié & de services que les nouveaux Ministres pourront lui faire à son retour ; puisque s'il ne les trouvoit pas d'abord opôsez, ce ne seroit que pour mieux cacher leur dessein de lui nuire, & le faire échoüer dans ses entreprises : Que d'ailleurs il devoit considerer *que les Armes étant journalieres*, la moindre alteration qu'on appercevroit dans la prosperité de celles des Alliez, ne manqueroit pas de lui être imputée par les ennemis & les jaloux de sa gloire : Que si au contraire un autre que lui avoit le Commandement de l'Armée, & que cette Armée eût quelque échec, toutes les Puissances alliées le regretteroient, & engageroient la Cour de rechercher son ancien General, ce qui feroit éclater dans toute l'Europe sa haute capacité, & contraindroit ses propres envieux de relever son merite.

Madame de Marlborough, monsieur Godolfin & monsieur de Sunderland

derland, furent d'avis contraire. Ils écrivirent au Duc, qu'avant de repasser la mer, il devoit prendre de justes mesures en Hollande pour se conserver le Commandement: Que la Reine n'avoit en rien diminué les bons sentimens qu'elle avoit toûjours eu pour lui: Que Sa Majesté, lorsqu'elle pouvoit parler en liberté, condamnoit en elle-même les chagrins qu'elle donnoit, (quoiqu'involontairement,) à la Famille de son Royaume, à laquelle elle avoit les plus grandes obligations: Qu'elle n'oubliera jamais, disoit-elle, que c'est aux maisons de Godolfin & de Churchil qu'elle étoit redevable d'être montée sur le Trône: Que c'est à leur habileté que la Nation doit la reputation que les Armes des Anglois se sont acquise sous son Regne, dans presque toutes les parties de l'Europe, où ses Etendarts ont été arborez: Que Sa Majesté n'a pû resister au torrent & au grand nombre des jaloux,

jaloux, soulevez contre un merite qu'elle reconnoît superieur à tout autre.

Après ce préambule, ils conseilloient au Duc de Marlborough, qu'en arrivant à la Cour, il devoit dissimuler son mécontentement : Qu'il devoit même faire les premiers pas pour s'acquerir l'amitié & la consideration des nouveaux Ministres, (en prenant les precautions convenables, de leur cacher le juste ressentiment qu'il devoit avoir contr'eux :) Que par cette sage politique, appuyé des fortes recommandations de l'Empereur & des Etats Generaux, il se maintiendroit dans le Commandement general de l'Armée : Que la qualité de General lui conserveroit les liaisons qu'il avoit contractées dans les Cours Etrangeres, lui donneroit un relief sur toute la Noblesse d'Angleterre. Qu'étant dans ce poste, il auroit tous les jours occasion de s'acquerir de nouvelles Creatures,

tures, & que par les suites il pourroit peut-être faire changer la fâcheuse situation des affaires de sa Famille ; au lieu que s'il prenoit un parti oposé à celui-là, il se verroit immanquablement abandonné des amis qui lui restoient, dont plusieurs par necessité se rangeroient du parti de ses ennemis.

Monsieur de Marlborough, qui n'a presque jamais rien pû refuser à son Epouse, acquiesça d'autant plus volontiers à ses conseils, qu'ils étoient plus conformes à son inclination, que ceux qui étoient d'un sentiment oposé : Le Prince Eugene de Savoye, le Pensionnaire Heinsius, le Vicomte de Tompsend (qui étoit encore à la Haye,) & sur tout le Lieutenant General Cadogham, ausquels il communiqua quelques-unes de ses Lettres, acheverent de le determiner : il leur dît, (je ne sçai s'il pensoit autrement,) que tout ce qu'il avoit fait jusqu'à present, étoit tres-peu de chose, que s'il

s'il avoit eu quelque bonheur, il convenoit qu'il en étoit redevable aux bons avis & à la valeur de monsieur le Prince Eugene de Savoye & des Generaux de messieurs les Etats : qu'avec de pareils secours, les moins habiles ne manqueroient jamais d'acquerir de la reputation ; qu'il n'avoit nulle ambition, qu'au contraire il souhaiteroit que la Reine voulût lui laisser passer le reste de ses jours dans une vie tranquille : que neanmoins il répondroit autant qu'il le pourroit aux volontez de Sa Majesté Imperiale, & de messieurs les Etats Generaux, qui lui faisoient l'honneur de s'interesser en sa faveur : qu'ainsi il ne demanderoit pas son congé, mais que si la Reine ne le prevenoit pas, il se retireroit à la Campagne pour y attendre ses ordres.

Ce discours étoit une espece de leçon que Milord donnoit à ces deux Puissances des démarches qu'elles

qu'elles devoient faire auprès de Sa Majesté Britanique : en effet avant son départ d'Hollande, les Ministres de Vienne & de la Haye, avoient déja comme aplani la plûpart des difficultez que notre General avoit crû de trouver à son arrivée.

Ce fut le 28. Decembre sur les cinq heures du soir que le Duc entra dans Londres : la Duchesse son Epouse étoit allée à sa rencontre, à quelques lieuës d'ici, moins par un éfet d'empressement naturel qu'une femme doit avoir d'embrasser son mari, après une absence d'environ dix mois, que pour s'entretenir avec lui de leurs affaires communes : on n'a pas sçû en détail ce qui s'étoit dit dans cette premiere entrevûë, les Domestiques qui sont ordinairement les espions & quelquefois les plus dangereux ennemis de leurs maîstres, raporterent à ceux qui les interrogerent : que madame de Marlborough avoit pleuré & sangloté une partie du chemin : qu'on

entendit à diverses reprises que le Duc lui disoit : *c'est votre faute, Madame, je vous avois predit tout ce qui vient d'arriver, je n'en attendois pas moins de votre procédé, il est fâcheux que les innocens soient sacrifiez pour les coupables.*

Toutes ces paroles, quoiqu'entrecoupées & sans liaison, font connoistre que le Duc repondoit par des reproches aux plaintes de son Epouse. En entrant dans Londres, ils trouverent une populace assemblée, qui entoura le carosse : comme quelques mois auparavant ce même peuple s'étoit attroupé en faveur de Sacheverell, qui a été le premier mobile du renversement de fortune des parens & des amis du Duc : il douta si cette foule s'étoit attroupée pour le louanger ou pour l'insulter ; mais comme il est prévoyant en toutes choses, il jetta quelque argent par la portiere, en disant : *mes amis voilà pour boire à ma santé.*

te. Cette liberalité excita des acclamations de *vive le General Marlborough.*

A mesure que le carosse avançoit dans la Ville, la cohuë augmentoit, ce qui obligea le Duc & la Duchesse de mettre pied à terre dans la maison de monsieur de Montague un de leurs Gendres, qui se trouvoit sur leur passage, & après s'y estre reposez environ deux heures, il sortit par une porte derobée & alla au Palais de Saint James rendre ses devoirs à la Reine, qui lui fit un tres-bon accueil, la conversation ne roula que sur les expeditions de la Campagne, sans qu'il fût fait mention ce jour-là, de ce qui s'étoit passé à Londres, à l'égard de la Duchesse, ni du Lord Tresorier.

Le lendemain la Reine tint un Conseil Privé, où le nouveau venu fut invité; ce fut la premiere entre-vûë qu'il eut avec les nouveaux Ministres: Après avoir deliberé sur les affaires qui étoient sur le tapis, Sa

Majesté dit en termes generaux ; *Milords & Messieurs, comme nous sommes dans la saison où l'on a accoutumé de regler les projets de la Campagne, & les autres affaires qui regardent la Guerre, je vous exhorte & je vous prie d'y aporter tous vos soins & votre vigilance, avec le zele, l'union & la concorde, qui doivent regner entre des personnes élevées par leur naissance & par leur grand merite, aux premiers Emplois de l'Etat.*

Monsieur de Marlborough gracieusa beaucoup le Comte de Rochester oncle de la Reine, qui étoit le Président du Conseil, de même que le Comte Pavvlet premier Commissaire de la Tresorerie ; Il leur dit entr'autres, qu'il étoit mortifié que le peu de tems qu'il y avoit qu'il étoit arrivé, ne lui eût pas encore permis de les aller complimenter chez eux, sur le bon choix que Sa Majesté avoit fait de leurs per-

personnes, pour remplir les Emplois où il avoit l'honneur de les voir pour la premiere fois. Ces deux Comtes pour repondre à cette civilité, allerent voir le Duc l'après midi; quelques autres Membres du Conseil les imiterent, le Duc leur rendit bientôt après leur visite: mais toutes ces entrevûës n'étoient que des démarches de politique; on remarqua que monsieur Harley qu'on nomma *l'Anti-Godolfin*, comme Milord Petersborough est *l'Anti-Marlborough*, ne firent ni ne reçurent aucune visite de ce Duc.

Quelques jours après, monsieur Marlborough alla prendre séance selon son rang dans la Chambre des Pairs: Ses amis dans l'une & l'autre Chambre, avoient tâché d'insinuer de le complimenter sur les glorieux succès de sa Campagne; non seulement ils eureut la mortification de voir qu'on ne tenoit aucun compte de cette proposition: mais le Duc eut la douleur étant placé parmi

les Pairs le 9. Janvier 1711. de voir prendre une resolution, portant que le Comte de Petersborough seroit remercié sur l'heure même, des éminens & signalez services qu'il avoit rendus à la Guerre d'Espagne, (quoiqu'il y eût plus de quatre ans qu'il en fût de retour,) pendant que la Chambre ne disoit pas un mot des derniers services du Duc de Marlborough.

Ce discours ne sera pas ici hors d'œuvre, puisque le Chancelier qui le prononça, y apostropha monsieur de Marlborough sans le nommer, les termes dont ce Chancelier se servit ne furent nullement agreables au Duc; mais il avala doucement la pillule, la grimace n'étant point de saison.

MILORD PETERSBOROUGH,

J'ai ordre des Seigneurs de vous remercier, pour quantité d'importans & fideles services que vous a-

yez

vez rendus à la Reine & à votre Patrie ; durant le tems que vous avez commandé en Espagne.

C'est un honneur que cette illustre Assemblée a fait *à tres-peu de Sujets*, & l'on peut dire qu'elle ne l'a jamais fait à personne, après une recherche plus exacte dans la nature d'aucun service, avec une deliberation plus serieuse, *ni avec plus de justice*, qu'à vous Milord, en cette occasion.

Vous avez l'ame si noble & si genereuse, que je suis persuadé que le present que je vous offre aujourd'hui, vous est d'autant plus agreable, *qu'il est pur & sans melange*, & qu'il se trouve dénué *de toute autre recompense*, que vous pourriez croire *avec justice d'en diminuer le prix*.

Quand on m'auroit donné plus de jours que je n'ai eu de minutes pour me rappeler dans l'esprit les étonnans & merveilleux succès qui vous ont toûjours accompagné en Es-

Espagne ; & que l'on doit attribuer, Milord, à votre bravoure personnelle & à votre sage conduite. Je ne me hazarderai pas de faire un détail de tous vos services, puisque le simple recit de ceux dont je pourrois me souvenir, choqueroit votre modestie, & que cette illustre Assemblée auroit sujet de se plaindre, si j'en oubliois, malgré moi, la meilleure partie.

Si vos sages conseils, sur tout celui que vous donnâtes dans le Conseil de Guerre tenu à Valence, avoient été observez la Campagne suivante, on auroit prevenu la funeste Bataille d'Almanza & les plus grands malheurs qui nous sont arrivez depuis en Espagne ; le dessein même sur Toulon, auroit pû avoir un heureux succès.

Je ne vous retiendrai pas, Milord, plus long-tems qu'il n'en faut pour vous remercier de la part de cette auguste Assemblée, (en consequence de l'ordre que j'en ai reçû,) de

de tous les éminens & signalez services que vous avez rendus à votre Reine & à votre Patrie, durant le tems que vous avez commandé en Espagne.

Reponse du Comte de Petersborough

Milord, je vous rends mes tres-humbles actions de graces, avec un cœur plein de reconnoissance & d'un profond respect, pour l'honneur extraordinaire que je viens de recevoir de votre part. Il n'y a point de services qui puissent meriter une recompense de cette nature : Elle est plus que suffisante pour me dédommager *de toutes les duretez passées*, & il n'y a rien qui puisse en *augmenter le prix*. Je ne me sens point du tout coupable d'avoir manqué de zele pour le service du public : mais votre approbation de ce que j'ai pû faire, pour servir ma Reine & ma Patrie, *me remplit d'un nouveau feu*, & m'engagera à *em-*

employer tous mes efforts à l'avenir, pour ne me rendre pas indigne de la faveur peu meritée que j'ai reçûë aujourd'hui de cette auguste Assemblée, &c.

Ce remerciement causa beaucoup d'alteration dans l'esprit des amis de monsieur Marlborough, qui ne sont pas encore revenus de la crainte qu'ils ont que le Comte de Petersborough ne lui succede dans le commandement aux Païs Bas : Je sçai qu'il fut deliberé de le proposer dans le Conseil : mais comme la Reine avoit déja destiné ce Comte pour aller aux Cours de Vienne & de Turin, afin d'y regler les mesures qu'il convenoit de prendre pour les operations de la Campagne de 1711. tant en Espagne qu'en Dauphiné ; de même que pour accelerer l'accommodement des Mécontens de Hongrie, ces raisons empêcherent que la proposition ne fut pas faite.

Dans ce tems-là on vit paroistre

à

à Londres une Satire contre le Duc de Marlborough, qui avoit pour Titre: *Lettre adressée au Maire de Saint Albans, contenant les raisons pourquoi les deux Chambres du Parlement n'avoient pas remercié un certain Grand General, &c.* L'Auteur y rapportoit que si le Comte de Petersborough étoit content d'un simple remerciement, le Duc de Marlborough devoit l'être bien davantage, puisque ceux qu'on lui avoit faits les années precedentes, avoient été accompagnez de grosses pensions, de donations du Domaine de la Couronne, de repas publics, de recompenses considerables envers toute sa Famille, sans parler du revenant bon, que le *Bâton* avoit produit dans les coffres de la Duchesse.

Le Duc, quelque tems après, eut l'honneur d'entretenir la Reine sur les disgraces de sa Famille; Sa Majesté par un effet de sa bonté naturelle, l'assura qu'Elle étoit tres-sensible

sensible aux chagrins qu'il recevoit dans cette occasion : qu'Elle n'avoit pas lieu de se plaindre de lui personnellement : que ses services ne seroient jamais oubliez : que sa seule consideration l'avoit obligée de passer sous silence une infinité de mécontentemens : que l'humeur hautaine & audacieuse de son Epouse lui avoit donnez : que les impertinences de Sunderland & les malversations de Godolfin, étant connuës & manifestées à tout son Royaume; Elle n'avoit pas pû se dispenser de les éloigner de leurs Emplois, dont ils s'acquittoient avec si peu de zele, de fidelité & d'exactitude, que de les y maintenir plus long-tems, c'auroit été exposer le Royaume à un soulevement general : que mettant à part l'ingratitude de la Duchesse de Marlborough, elle s'étoit renduë si odieuse à toute la Cour, que personne ne pouvoit plus vivre avec elle, que l'éloignement de sa personne

sonne ne préjudicieroit en rien au merite de son Epoux, tant qu'il continueroit de donner à l'Etat des marques de son attachement & de sa fidelité ; enfin Sa Majesté ajoûta qu'Elle continueroit de laisser au Duc le Commandement de son Armée de Flandres, persuadée qu'il continueroit de la servir avec le même zele & le même attachement ; lui faisant esperer, que si le tems effaçoit de l'idée du public la mauvaise conduite de ceux qui lui appartiennent, Sa Majesté les honoreroit, à sa seule consideration, du retour de ses bonnes graces.

Monsieur de Marlborough, après avoir demandé pardon à la Reine des fautes de sa Famille, il remercia Sa Majesté des nouvelles graces dont Elle venoit de lui donner de si fortes assurances : Pour lui en marquer sa reconnoissance, dès le lendemain, qui étoit le 19. Janvier 1711. le Duc apporta à Sa Majesté la Clef d'Or que la Duchesse portoit

en qualité de premiere Dame d'honneur de la Reine, & lui resigna toutes ses Charges. Sa Majesté donna la Clef par *interim*, à la Duchesse de Sommerset.

Comme la Reine recevoit lettre sur lettre, de la part des Etats Generaux, pour la presser de renvoyer le Duc de Marlborough aux Païs-Bas, Sa Majesté de l'avis de son Conseil, fit expedier une nouvelle Patente à ce General, un peu differente de celles qu'il avoit eües les années precedentes: Car au lieu du titre de Generalissime de toutes les forces d'Angleterre, la nouvelle Commission lui donne simplement la qualité de *General des Troupes Angloises aux Païs-bas*, à l'instar de celles qu'on a expediées au Comte de Portmore en Portugal, & du Duc d'Argile en Catalogne.

Le 4. du mois de Mars, Monsieur de Marlborough arriva à la Haye; il rendit aux Etats Generaux la Lettre de la Reine du 21. Fevrier 1711.

dont

dont il étoit porteur, en voici la teneur.

Hauts & Puißans Seigneurs, nos bons Amis, Alliez & Confederez. Nous avons vû par votre derniere lettre du 7. de ce mois, les raisons qui vous ont porté à Nous prier avec tant d'instance, de renvoyer au plûtôt le Duc de Marlborough. *Nous convenons avec vous de la necessité qu'il y a de prendre toutes les precautions possibles contre les desseins de nos Ennemis: Et comme nous avons lieu d'être satisfaits de la capacité & des services de Milord Marlborough, nous sommes bien aises de voir que vos sentimens sur son sujet, se rencontrent parfaitement avec les notres.* Conformément à vos souhaits, *Nous lui avons d'abord ordonné de se preparer à retourner en Hollande; il ne manquera pas de se rendre auprès de vous dans le tems que vous avez marqué, pour y concerter les mesures necessaires,* & pour

les mettre en execution, *avec sa prudence & sa vigueur accoutumée. Nous prions Dieu, Hauts & Puissans Seigneurs, qu'il vous garde,* &c.

Quoique Monsieur de Marlborough se voye de nouveau à la tête de notre Armée, que le retour de Monsieur le Prince Eugene en Allemagne, lui ait laissé seul la gloire du Commandement en chef, on ne s'attend pas ici qu'il fasse une Campagne aussi glorieuse que les precedentes : Je n'entrerai dans aucune explication des raisons qu'on allegue là-dessus, qui ne tendent qu'à preparer les esprits au changement qu'on pretend qu'il y aura dans le Commandement en 1712. Je ne me suis proposé de décrire ici que les disgraces & les sujets de mortification qui ont accompagné de bien près la gloire de ce General & la haute fortune de sa Famille.

Pendant la séance du dernier Parlement, la Chambre des Com-

mines a fait des recherches tres-exactes des malversations commises sous le precedent Ministere : Cette Chambre presenta à la Reine le 17. Juin 1711. un long deduit de ces prevarications : Quoique la Duchesse de Marlborough, le Lord Godolfin, le Comte de Sunderland & les autres personnes de ces deux Familles, qui ont eu part au maniement des affaires publiques, n'y soient pas denommez par leurs noms, la Chambre ne laissa pas de les faire connoître par des portraits fort ressemblans; en voici quelques traits.

Votre peuple auroit pû souffrir avec plus de patience, le grand tort que lui faisoient les fraudes & les voleries de tels mechans Ministres, si ces mêmes personnes n'avoient osé traiter votre Personne Sacrée avec desobéïssance & avec mépris; mais comme les interêts de Votre Majesté & ceux de votre peuple sont inseparables, les injustices que ces

personnes avoient faites au public, leur ont attiré la disgrace de Votre Majesté; ce qui les a justement exposez à l'indignation de votre peuple, &c.

Voilà un échantillon d'un beaucoup plus long éloge, que le Corps respectable de l'Etat, a fait de la Famille d'un General, qui étoit alors à la tête de l'Armée de la Nation; ce qui prouve qu'il faut que les crimes de ceux qui ont été disgraciez, soient bien énormes, & qu'en même tems on redoute peu le credit que le Duc s'est acquis sur l'esprit des troupes qu'il commande, puisqu'on menage si peu les gens qui lui touchent de si près, & qu'on a si fort meprisé les recommandations des Puissances Etrangeres, qui avoient, pour ainsi dire, pris sous leur protection & recommandation, le Grand Tresorier d'Angleterre, beaucoup plus attaché à leurs interêts qu'à ceux de sa propre Patrie.

Ces

Ces mortifications ne sont pas les seules que l'on a données à Monsieur de Marlborough & à sa Famille, depuis que ce General a repassé en Hollande : La mort du Comte de Rochester, Oncle de la Reine, ayant laissé vacante la Charge de President du Conseil Privé, Sa Majesté la donna au mois de Juin 1711. au Duc de Buckingham, ennemi irreconciliable des Familles disgraciées, par un éfet du juste ressentiment que ce Duc conserve des mauvais offices que la Duchesse de Marlborough lui a rendus, tout le tems que par son credit, elle a été la dispensatrice des graces & faveurs de la Cour : En même tems la Reine nomma la Duchesse de Buckingham pour sa premiere Dame d'Honneur, dont la Duchesse de Sommerset avoit fait la fonction depuis le mois de Janvier, que Madame de Marlborough en fut depoüillée.

Deux autres Charges de Dames d'Honneur de la Reine, étoient encore

core possedées par deux filles de Monsieur de Marlborough ; pour purger le Palais de toutes les personnes qui appartenoient au Duc & à la Duchesse de Marborough, ces deux Dames d'Honneur, (qui étoient la Comtesse de Sunderland & Mylady Reyalton Belle-fille du Lord Godolfin,) furent congediées au mois de Juin ; leur Emploi fut donné à Madame Harley & à la Duchesse de Schrewvbury.

Dans le même tems la Reine éleva à la dignité de Pair du Royaume, Monsieur le Chevalier Harley, en lui donnant le titre de Comte d'Oxford & de Comte de Mortimer, ces deux titres furent unis en sa personne, parce que le premier est contesté. Cette grace fut suivie quelques jours après, d'une autre qui donna presque le coup mortel au Lord Godolfin & à la Duchesse de Marlborough : C'est que Sa Majesté éleva le nouveau Comte d'Oxford à la Charge de Grand Tresorier de la

Grande

Grande Bretagne, qui avoit été regie par Commissaires, depuis que Monsieur Godolfin en avoit été depoüillé : La Duchesse qui impute toutes les disgraces de sa Famille à ce nouveau Pair, fut si accablée de douleur, lorsqu'elle apprit que son ennemi étoit fait Grand Tresorier, qu'elle tomba en foiblesse, & l'on eut beaucoup de peine à la faire revenir de son évanoüissement.

FIN.

AVIS DE L'IMPRIMEUR.

*Lors que j'achevois l'impression de l'*Histoire secrette de Madame la Duchesse de Marlborougg*, il m'est tombé entre les mains la copie d'une Lettre écrite par une personne qui semble être fort dans ses interests, on l'attribuë à un de ses Gendres. Cette Lettre fera la clôture de mon édition, laissant la liberté aux critiques, d'en porter le jugement qu'il leur plaira.*

TRADUCTION D'UNE *Lettre écrite à Madame la Duchesse de Marlborough, le $\frac{10.}{21.}$ Octobre 1711.*

MADAME,

TOUS mes soins & ceux des Milords.... chargez de vos instructions, & dont les interêts avoient tant de rapport aux notres, n'ont servi qu'à avancer notre perte commune. Je suis le plus malheureux & le plus à plaindre de la Famille, puisque vous sçavez, Madame, qu'il n'a tenu qu'à moi de conserver mes Emplois, & même de parvenir à de plus grands, si j'avois tant soit peu voulu m'écarter des interêts des personnes qui sont si cheres à mon Epouse; vous n'approuvâtes pas le plan que je vous envoyai il y a quelque tems; vous me marquâtes seulement que Milord Duc s'étoit acquis un merite & une reputation dans l'Europe dont il

il n'étoit redevable qu'à Dieu ; que rien ne seroit capable de le détruire, puisque la grande alliance ne pouvoit se passer d'un homme, dont elle connoissoit la valeur & dont elle venoit de faire une nouvelle experience dans ce qui s'étoit passé à la vûë de Bouchain. Vous ajoûtiez, Madame, qu'il convenoit à sa gloire & à la vôtre de rendre nôtre fortune absolument dépendante de la reputation de ce grand General, qui sauroit nous proteger & nous faire rendre justice, en abbaissant quelque jour le parti qui vous étoit opposé ; que vous aviez en main des moyens (dont vous ne pouviez pas vous expliquer,) qui renverseroient bientôt toutes les conspirations faites contre vôtre autorité, & que nous verrions ramper auprès de vous ceux dont une sotte vanité rendoient trop orgueilleux, & qu'une fortune precipitée avoit trop tôt élevé pour pouvoir se bien connoître eux-mêmes.

Si vous aviez été pour lors à la Cour,

Cour, je crois, Madame, que vous auriez changé de sentiment, sur tout si vous aviez donné quelque attention aux discours envenimez que chacun tenoit sur votre compte, & du peu de cas qu'on faisoit des services de Milord Duc; Bien loin de lui sçavoir quelque gré de ce qu'il avoit si souvent exposé sa vie pour la gloire de la Nation & pour la liberté de l'Europe, on lui impute (de même qu'à vous & à Milord G.....) d'avoir été les principaux instrumens de la Guerre, qui a comme épuisé la Grande Bretagne; On vous a accusé en particulier d'avoir si fort broüillé les principales Familles de l'Etat, qu'on ne voyoit par tout que dissentions, haines & partialitez: Que vous avez par votre credit & par vos intrigues, renversé & anéanti toutes les Loix fondamentales de l'Etat, sous le faux principe d'assurer la succession de la Couronne dans la ligne Protestante: Que votre vûë étoit d'exciter une Guer-

re civile dans l'Etat, qui ne pourroit manquer de seconder vos intentions, si l'on avoit laissé à votre disposition les Finances, la Marine & les forces de terre : Qu'après avoir affoibli le parti oposé à vos desseins, vous pretendiez d'anéantir toute l'autorité Royale, & changer le Gouvernement Monarchique en Republique, sur le pied de celle de Venise, dont Milord Duc seroit le Chef, sous le nom de *Grand Duc Britannique* : Que S. A. & Vous, aviez pris des mesures convenables avec feu l'Empereur & les Etats Generaux, sans pourtant leur faire connoître votre ambition, ne faisant éclater dans toutes vos negociations secrettes, qu'un parfait devouëment pour les interêts de la Maison d'Autriche, & pour l'agrandissement de la Republique d'Hollande, parce que vous étiez bien persuadée, disoit-on, que ces deux Puissances pour reconnoître tant de zele & de si grands services, ne pouvoient & ne devoient

pas

pas moins faire que de placer Milord Duc à la tête de cette Republique naissante, & d'assurer la succession de la Couronne Ducale à ceux qui auroient l'honneur d'être alliez dans votre Famille.

Je vous assure, Madame, que quelques flateuses que fussent pour nous de pareilles esperances, je cru d'abord qu'il n'y avoit rien de réel dans tous ces discours : mais reflechissant à ce que vous me fites l'honneur de m'écrire le 27. Aoust, touchant une affaire, disiez-vous, de la derniere importance, dont vous ne pouviez pas encore vous expliquer, qui éclateroit en tems & lieu, & devoit nous dédommager amplement des chagrins qu'on nous donnoit, puisqu'elle reduiroit nos ennemis à vous faire la Cour. Je vous avouë, Madame, que cette Lettre misterieuse ne laissa pas de flater en quelque sorte mes esperances dans ce tems-là.

Mais, Madame, si c'étoit-là vos

desseins, ils ont été malheureusement decouverts, & le succès m'en paroît bien reculé; car je vous avertis que ceux qui sont aujourd'hui dans le ministere, ont pris des mesures pour faire la Paix avec la France: l'on assure même que l'on a déja convenu des principales conditions. J'ai tâché sous main de sçavoir sur quel pied, sans en avoir pû decouvrir que les conditions generales, qu'un François nommé *le Sieur Menager*, a signées au nom de son Roi, qui doivent servir de base à la Paix generale.

Il y a deux jours que le Ministre d'Autriche * m'a communiqué ces points préliminaires, dont un Secretaire du Conseil lui donna copie; mais comme on vient de les rendre publics, vous les trouverez dans l'Imprimé que je joins à ma Lettre.

J'ai apris, Madame que c'est le feu Comte de Jersey qui a commencé cette negociation: mais qui n'a pas eu

* Le Comte de Gallachs.

eu le plaisir d'en voir la fin ; par la mort subite qui a terminé ses jours ; on pretend qu'il a été poussé à finir la Guerre, moins par des sentimens de compassion envers ceux de ses Patriotes, ausquels elle pouvoit n'être pas avantageuse que pour se venger de Milord Duc & de vous, des mauvais offices qu'on lui rendit près de la Reine lorsqu'il fut disgracié, & dont on vous fait la cause. On dit sous main que ce Comte a été empoisonné, on en parle même d'une maniere à faire soupçonner que c'est par vos ordres, Madame, ou de quelqu'un de la Famille. Il semble que l'Enfer soit dechaîné contre nous : on vous croit capable des actions les plus noires & les plus condamnables ; nous devenons, pour ainsi dire, l'opprobre du Genre humain, sans pouvoir nous convaincre d'autre chose, si ce n'est que nous vous appartenons. Quand est-ce que les chagrins dont la Famille est accablée, prendront fin ? Pour moi je

commence à craindre d'y succomber, puisque je vois que la Paix s'aproche; car ce qui soutenoit mes esperances & les vôtres, Madame, c'étoit le besoin que le Royaume & toute l'Europe avoit des services de Milord Duc, qui dans cette Guerre s'est acquis plus d'honneur & plus de reputation que tous les Heros des siecles passez. La Guerre ne pouvoit point se continuer sans lui. C'est le seul de nos Generaux pour qui la Victoire n'a point fait paroître d'inconstance; lorsqu'elle a paru vouloir l'abandonner, ce n'a été que pour le couronner d'une plus grande gloire: mais enfin tout est sujet à la vicissitude, lorsque la tempête est trop irritée, les meilleurs Nautonniers ne font pas difficulté de plier leurs voiles.

Comme les Hollandois ont refusé de consentir à une nouvelle expedition aprés la prise de Bouchain, il paroît que par cette glorieuse conquête, Milord Duc aura terminé sa

Cam-

pagne. Je ne doute pas qu'avant son retour il ne passe à la Haye, & qu'il ne fasse connoistre aux Etats Generaux l'interêt qu'ils ont de ne pas donner les mains à la conclusion de la Paix, jusques à ce qu'on ait chassé les François & les Espagnols de l'Amerique. Cet objet doit les flater plus que tout autre avantage; s'ils demeurent fermes là dessus, j'espere que Milord Duc restera à la tête de l'Armée, & peut-être que par quelque heureuse revolution, nous verrons, Madame, changer la face des affaires en ce Royaume qui tourneront à votre satisfaction, & à l'avantage de votre Famille. Quoiqu'il arrive, je chercherai toûjours à vous prouver, dans l'adversité comme dans la prosperité, que personne n'est plus veritablement que moi,

MADAME, Votre, &c.

ARTICLES Préliminaires, signez à Londres au nom du Roi de France, par le Sieur Menager le 8. Octobre 1711. nouveau stile, & communiquez aux Ministres des Hauts Alliez le 19. du même mois par ordre de la Reine.

LE Roi voulant contribuer de tout son pouvoir au rétablissement de la Paix generale, Sa Majesté declare.

I. Qu'Elle reconnoîtra la Reine de la Grande Bretagne en cette qualité: comme aussi la Succession de cette Couronne, selon l'établissement present.

II. Qu'Elle consentira volontiers & de bonne foi, qu'on prenne toutes les mesures justes & raisonnables pour empêcher que les Couronnes de France & d'Espagne ne soient jamais réünies en la personne d'un même Prince: Sa Majesté étant persuadée

ſuadée qu'une Puiſſance ſi exceſſive, ſeroit contraire au bien & au repos de l'Europe.

III. L'intention du Roi eſt, que tous les Princes & Etats engagez dans cette Guerre, ſans aucune exception, trouvent une ſatisfaction raiſonnable dans le Traité de Paix qui ſe fera : & que le commerce ſoit rétabli & maintenu à l'avenir, à l'avantage de la Grande Bretagne, de la Hollande & des autres Nations qui ont accoûtumé de trafiquer.

IV. Comme le Roi veut auſſi maintenir exactement l'obſervation de la Paix, lorſqu'elle aura été concluë ; & l'objet que le Roi ſe propoſe, étant d'aſſurer les Frontieres de ſon Royaume, ſans inquieter en quelque maniere que ce ſoit les Etats de ſes Voiſins, Sa Majeſté promet de conſentir par le Traité qui ſera conclu, que les Hollandois ſoient mis en poſſeſſion des Places fortes qui y ſeront ſpecifiées dans les Païs-Bas, qui ſerviront à l'avenir de

de barriere pour assurer le repos de la Hollande contre toute sorte d'entreprise du côté de la France.

V. Le Roi consent aussi qu'on forme une barriere sûre & convenable pour l'Empire, & pour la Maison d'Autriche.

VI. Quoique Dunkerque ait coûté au Roi de tres-grosses sommes, tant pour l'acquerir que pour le fortifier, & qu'il soit necessaire de faire encore une depense considerable pour en raser les ouvrages, Sa Majesté veut bien cependant s'engager de les faire démolir immediatement après la conclusion de la Paix, à condition qu'on lui donnera un équivalant pour les fortifications à sa satisfaction. Et comme l'Angleterre ne peut pas fournir cet équivalant, la discution en sera remise aux Conferences qui se tiendront pour la négociation de la Paix.

VII. Lorsque les Conferences pour les negociations de la Paix seront formées, on y discutera de bonne

foi & à l'amiable toutes les prétentions des Princes & Etats engagez dans cette Guerre, & on ne negligera rien pour les regler & terminer à la satisfaction des personnes interessées.

En vertu du plein pouvoir du Roi, Nous soussigné, Chevalier de l'Ordre de S. Michel, Deputé au Conseil de Commerce, avons conclu au nom de Sa Majesté les presens Articles Préliminaires, en foi dequoi Nous avons signé. Fait à Londres le 27. Septembre / 8. Octobre 1711.

(L. S.) MENAGER.

Apostille à la precedente Lettre.

P. S. J'oubliois de vous dire, Madame, que le jour de l'Assemblée du Parlement est fixé au Mardi 11/24. Novembre prochain ; outre ceux qui vous sont devoüez dans la Chambre Haute, par l'interêt de la Famille, par reconnoissance ou par inclination, nous tâcherons d'engager

ger plusieurs Seigneurs dans notre parti : nous aurons aussi dans la Chambre des Communes beaucoup d'amis: Il seroit à souhaiter que nous en pussions augmenter le nombre, afin que le *bon parti* pût reprendre le dessus sur les *Sacheverellistes pacifiques* : * écrivez, je vous en conjure à Milord Duc de repasser la mer aussi-tôt que ses affaires en Hollande le permettront ; Je voudrois qu'il fut ici avant l'Assemblée du Parlement, afin que nous puissions agir tous de concert. Sa presence seroit d'un grand poids, quand ce ne seroit que pour faire agir les Officiers de l'Armée, dont il connoist le zele & la discretion, pour ranger dans notre parti ceux de leurs parens qui sont Deputez à la Chambre Basse : Milord G.... est de mon sentiment, & nous sommes bien persuadez que vous ne le desaprouverez pas.

* C'est ainsi que l'Auteur de la Lettre designe les TORIS, qui paroissent disposez à procurer la Paix à leur Patrie.



